

**Je sais pourquoi
chante l'oiseau en
cage**

Angelou Maya

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAYA ANGELOU
JE SAIS POURQUOI
CHANTE L'OISEAU
EN CAGE



*Ce livre est dédié à mon fils, Guy Johnson,
et à tous ces grands oiseaux noirs prometteurs
qui défient le hasard et les dieux
et chantent leurs chansons*

Remerciements

Je remercie ma mère, Vivian Baxter, et mon frère, Bailey Johnson, qui m'ont encouragée à me souvenir. Merci à la Harlem Writers'Guild pour sa sollicitude, et à John O. Killens qui m'assura que je pouvais écrire. Et à Nana Kobina Nketsia IV qui insista pour que je le fasse. Mon éternelle gratitude à Gerard Purcell, qui eut concrètement la foi, et à Tony D'Amato, qui comprit. Merci à Abbey Lincoln Roach d'avoir donné un titre à mon livre.

Un dernier remerciement à mon éditeur, Robert Loomis, de Random House, qui me fit gentiment remonter le long des années perdues.

« Pourquoi me regardez-vous ?

Je ne suis pas ici pour rester... »

Ce n'était pas tant que j'avais oublié, mais plutôt que je ne m'appliquais pas à me souvenir. D'autres choses me préoccupaient davantage.

« Pourquoi me regardez-vous ?

Je ne suis pas ici pour rester... »

Que je me rappelle ou non la suite du poème était sans importance. La vérité du propos me faisait l'effet d'un mouchoir mouillé entre mes poings fermés et, plus vite on l'accepterait, plus vite je pourrais ouvrir les mains et laisser l'air rafraîchir mes paumes.

« Pourquoi me regardez-vous ?

La section enfantine de l'église épiscopale méthodiste noire se tordait surnoisement de rire devant mon célèbre manque de mémoire.

Ma robe de taffetas lavande bruissait à chacune de mes respirations et, maintenant que je n'aspirais de l'air que pour expirer de la honte, elle produisait des sons de papier crêpe à l'arrière d'un corbillard.

Pourtant, en regardant Momma orner l'ourlet de ruchés et la taille de ravissantes fronces, j'en avais été certaine : dès que j'aurais mis cette robe (elle était en soie, ce qui en compensait l'affreuse couleur), je ressemblerais à une vedette de cinéma. Je ressemblerais à une de ces exquises petites filles blanches, symboles universels de ce que le monde avait d'idéal. Débordant souplement de la machine à coudre Singer noire, elle paraissait magique et, quand les gens me verraient dedans, ils se précipiteraient sur moi en s'écriant : « Marguerite (parfois "Marguerite chérie"), pardonne-nous, s'il te plaît, nous ne savions pas qui tu étais ! » et je répliquerais, magnanime : « Non, vous ne pouvez pas le savoir. Mais oui, bien entendu, je vous pardonne. »

Rien qu'à cette idée, mon visage s'illumina pendant des jours et des jours. Mais le premier soleil du dimanche de Pâques démontra que la robe n'était qu'une mocheté, retailée dans une vieillerie mise au rebut par une femme blanche. Quoique déjà très longue, elle ne couvrait pas mes jambes maigres enduites de vaseline et poudrées de l'argile de l'Arkansas. La couleur délavée par le temps faisait paraître ma peau boueuse, et tout le monde, dans l'église, avait l'œil fixé sur mes échasses.

Quelle surprise pour eux quand, un jour, je me réveillerais de mon vilain rêve noir et que ma véritable chevelure, longue et blonde, remplacerait cette masse crépue que Momma refusait de me laisser défriser ! Mon regard bleu pâle les hypnotiserait. Quand on pensait à tout ce qu'ils avaient dit sur mon « papa qui devait être chinetoque » (je croyais que ça signifiait en porcelaine de Chine) parce que mes yeux étaient petits et un rien bigles ! Ils comprendraient alors pourquoi je n'avais jamais eu l'accent du Sud, ni utilisé leur patois, et pourquoi aussi je devais me forcer pour manger du museau et de la queue de porc. Pour la bonne raison qu'en réalité j'étais blanche et qu'une cruelle fée Carabosse, bien naturellement jalouse de ma beauté, m'avait changée en un échalas de négresse, avec des cheveux noirs crépus, des pieds plats et, entre les dents, un espace où on aurait pu glisser un crayon.

« Pourquoi me regardez-vous ? »

La consternation peinte sur sa longue figure jaune, la femme du pasteur se pencha vers moi ; « Je viens simplement vous dire que c'est le jour de Pâques », chuchota-t-elle. « Jeviensimplemenvousdirequecestlejourdepâques », répétais-je aussi bas que possible en télescopant les mots. Les gloussements flottaient dans l'air comme des nuages prêts à pleuvoir sur moi. Je levai deux doigts à hauteur de mon cœur pour signaler que je devais me rendre aux toilettes et m'éloignai sur la pointe des pieds vers le fond de l'église. J'entendis vaguement quelqu'un dire, au-dessus de moi : « Dieu bénisse cette enfant », et « Loué soit le Seigneur ». La tête droite, les yeux écarquillés, j'avançais sans rien voir. À mi-chemin, les fidèles explosèrent en un : « Étiez-vous présent quand ils ont crucifié mon Dieu ? » et je butai sur un pied surgi du banc des enfants. Je trébuchai et j'allais crier quand je sentis comme un citron vert s'écraser entre mes cuisses. J'en goûtai l'aigreur sur ma langue, dans ma gorge. Puis, avant que j'aie atteint la porte, la brûlure me courut le long des jambes jusque dans mes chaussettes du dimanche. Je tentai

de la retenir, de lui faire rebrousser chemin, de l'empêcher de fuir mais, une fois dehors, j'arrivai sur le parvis, je compris qu'il me fallait la libérer, autrement elle me remonterait dans la tête, ma pauvre tête éclaterait comme une pastèque tombant par terre, et ma cervelle, ma salive, ma langue et mes yeux s'éparpilleraient à tous les vents. Je m'enfuis donc dans la cour sans plus me retenir. Je m'enfuis, pissant et pleurant, non pas vers les toilettes mais vers chez nous. Je me ferais fouetter, pas de doute, et les méchants enfants auraient un nouveau prétexte pour se moquer de moi. Pourtant, j'éclatai de rire, en partie à cause de l'exquis soulagement physique, mais aussi de la joie d'être libérée de cette église imbécile et de savoir surtout que je ne mourrais pas la tête éclatée.

Si grandir est pénible pour une petite fille noire du Sud, être consciente de sa non-appartenance c'est la rouille sur le rasoir qui menace sa gorge.

C'est une insulte superflue.

J'avais trois ans et Bailey quatre quand nous arrivâmes dans la petite bourgade vieillotte, une étiquette à notre poignet indiquant « À Qui De Droit » que nous étions Marguerite et Bailey Johnson Junior, de Long Beach, Californie, en route pour Stamps, Arkansas, aux bons soins de M^{me} Annie Henderson.

Nos parents ayant décidé de mettre fin à leur calamiteuse union, Papa nous avait expédiés chez sa mère. On nous confia à un employé des wagons-lits – il descendit du train le lendemain en Arizona – avec nos billets épinglés dans la poche intérieure de la veste de mon frère.

Je ne me rappelle pas grand-chose du voyage mais il dut être plus amusant une fois atteintes les régions ségrégées. Les Noirs, qui se déplaçaient toujours avec des paniers débordant de provisions, s'apitoyèrent sur les « pauvres petits chéris sans maman » et nous bourrèrent de poulet froid et de salade de pommes de terre.

Des années plus tard, je découvris que les États-Unis avaient été sillonnés des milliers de fois par des enfants noirs terrifiés qui rejoignaient dans les cités du Nord leurs parents et une aisance toute neuve, ou bien repartaient dans le Sud chez leur grand-mère quand l'économie du Nord avait refusé de tenir ses promesses.

La ville eut à notre égard sa réaction habituelle à toute nouveauté. Elle nous observa un moment, sans curiosité mais avec prudence, et, après s'être rendu compte que nous étions inoffensifs (et des gamins), elle nous prit dans ses bras comme une mère embrasse l'enfant d'une étrangère. Avec chaleur, mais sans trop de familiarité.

Nous vécûmes avec notre grand-mère et notre oncle, à l'arrière du Magasin (on en parlait toujours avec un M majuscule) que Grand-mère possédait depuis près de vingt-cinq ans.

Au début du siècle, Momma (nous cessâmes très vite de l'appeler Grand-mère) avait fourni en casse-croûte les ouvriers de la scierie (Stamps Est) et les cotonniers de l'égreneuse (Stamps Ouest). Ses petits pâtés chauds et sa limonade fraîche, combinés à son miraculeux don d'ubiquité, assurèrent le succès de son entreprise. De son comptoir mobile, elle passa à un stand qu'elle installa entre ses deux pôles d'attraction financière et satisfit les besoins des travailleurs pendant quelques années. Puis elle fit construire, au cœur du quartier noir, le Magasin qui, au fil des ans, se révéla le centre des activités laïques de

la ville. Le samedi, les barbiers plaçaient leurs clients à l'ombre de la véranda, et les troubadours, en perpétuelle tournée dans le Sud, s'appuyaient sur les bancs pour chanter les tristes mélopées des Brazos, en s'accompagnant de leurs guimbardes et de leurs guitares de fortune.

Officiellement, le Magasin s'appelait Magasin général de marchandises William Johnson. Les clients y trouvaient des denrées de base, un bel assortiment de fils de couleur, de la pâtée pour les cochons, du grain pour les poules, du pétrole lampant, des ampoules électriques pour les riches, des lacets, de la brillantine, des ballons et des graines de fleurs. Quant à ce qui n'était pas en montre, il suffisait de le commander.

Jusqu'à ce que nous devenions assez familiers avec le Magasin pour ne faire qu'un avec lui, et lui avec nous, nous eûmes le sentiment de vivre dans un asile de jouets fous dont le gardien aurait disparu.

Chaque année, je regardais le champ en face du Magasin tourner au vert chenille puis, peu à peu, au blanc givré. Je savais exactement d'ici combien de temps les grands camions viendraient s'arrêter dans la cour afin d'embarquer à l'aube les ramasseurs de coton et de les conduire à ce qui restait des plantations de l'esclavage.

À l'époque de la récolte, ma grand-mère sortait de son lit à quatre heures du matin (elle n'utilisa jamais de réveil), tombait sur ses genoux grinçants et psalmodiait d'une voix lourde de sommeil :

– Notre Père, merci de m'accorder de voir ce Jour Nouveau. Merci de ne pas avoir permis que le lit sur lequel j'ai dormi cette nuit devienne celui de ma mort, ni ma couverture mon linceul. Guidez mes pas le long des chemins étroits et aidez-moi à me mettre un pavé sur la langue. Bénissez cette maison et chacun de ses habitants. Merci au nom de Votre Fils Jésus-Christ, amen.

Avant d'être complètement debout, déjà elle nous appelait, et nous formulait ses ordres, puis elle glissait ses vastes orteils dans des pantoufles de sa confection et traversait le plancher nu lessivé afin d'aller allumer la lampe à pétrole.

L'éclairage de cette lampe nimbait notre univers d'une sorte d'irréalité qui me donnait envie de chuchoter et de marcher sur la pointe des pieds. Les odeurs d'oignon, d'orange et de kérosène s'étaient épousées toute la nuit et refusaient de se séparer jusqu'à ce que, le volet de bois une fois retiré de la porte, l'air du petit matin eût forcé l'entrée, accroché au corps des gens qui avaient marché des kilomètres pour arriver au point de ramassage.

– Sister, je prendrai deux boîtes de sardines.

– Je vais travailler si vite, aujourd’hui, que je m’en vais te laisser planté derrière comme un piquet !

– Passez-moi donc un bout de fromage et quelques biscuits.

– Donnez-moi seulement deux de ces gros nougats aux cacahuètes.

Cela venait d’un travailleur déjà en possession de son casse-croûte, le sac de papier brun graisseux coincé dans le bavoir de sa salopette. Le nougat lui servirait d’en-cas avant que le soleil de midi ne marque le signal du repos.

Durant ces aubes tendres, le Magasin se remplissait de rires, de plaisanteries, de fanfaronnades et de vantardises. Un homme allait ramasser cent kilos de coton à lui seul, un autre cent cinquante. Même les enfants promettaient de rapporter des tas de « p’tits sous » à la maison.

Le champion ramasseur de la veille était le héros du matin. S’il prédisait que le coton dans le champ d’aujourd’hui serait rare et collerait à la capsule comme de la glu, chacun l’approuvait d’un grognement convaincu.

Le frottement des sacs vides sur le plancher et les murmures des gens ensommeillés se rythmaient des interventions de la caisse enregistreuse sur laquelle nous totalisions nos ventes de quelques cents. Si les bruits et les odeurs de l’aube étaient empreints de féerie, la fin de l’après-midi reprenait les traits habituels de la vie en Arkansas. À la lueur d’un soleil mourant, les gens traînaient, plus qu’ils ne les portaient, leurs sacs vides.

Ramenés au Magasin, les hommes descendaient des plates-formes des camions et se laissaient tomber sur le sol, déçus jusqu’à l’os. Quelle que fût la quantité de coton récoltée, elle n’était pas suffisante. Leurs gages ne leur permettraient même pas de payer leurs dettes à ma grand-mère, sans parler de l’effrayante addition qui les attendait à la coopérative blanche de la ville.

Les sons du matin tout neuf étaient remplacés par des ronchonnements à propos de patrons malhonnêtes, de balances fausses, de serpents, de coton minable et de champs arides. Des années après, l’image stéréotypée des Joyeux Ramasseurs de Coton, chanson aux lèvres, devait me faire réagir avec une rage si peu commune que même mes amis noirs se déclarèrent embarrassés par ma paranoïa. Mais c’est que j’avais vu de mes yeux ces doigts lacérés par les sales petites capsules et que j’avais observé ces dos, ces épaules et ces jambes résistant à toute sollicitation nouvelle.

Certains ouvriers laissaient leurs sacs au Magasin pour les reprendre le lendemain, mais d’autres devaient rapporter les leurs chez eux afin

de les réparer. Les imaginer recousant, à la lueur de la lampe à pétrole, le tissu grossier avec les doigts raidis par le travail de la journée me faisait frémir. Dans quelques heures à peine, il leur faudrait repartir à pied vers le Magasin de Sister Henderson acheter des victuailles, et puis se hisser de nouveau sur les camions avant d'affronter un autre jour d'efforts pour tenter de gagner de quoi subsister toute l'année, en sachant parfaitement qu'ils finiraient la saison comme ils l'avaient commencée : sans l'argent ni le crédit nécessaires pour nourrir une famille pendant trois mois. Au moment de la cueillette du coton, les fins d'après-midi mettaient à nu la dureté de la vie du Sud noir, une dureté que ces grâces de la nature, l'abrutissement, l'oubli et aussi la lampe à pétrole, avaient adoucie au petit matin.

Bailey avait six ans, et moi cinq : nous débitions déjà la table de multiplication à la vitesse à laquelle je devais voir plus tard les petits Chinois de San Francisco se servir de leur boulier. Notre gros poêle ventru, gris l'été, se faisait tout rouge l'hiver et devenait alors une sévère menace disciplinaire au cas où nous aurions eu la stupidité de commettre des erreurs.

Assis tel un Z géant (il était infirme depuis l'enfance), Oncle Willie nous écoutait témoigner des compétences pédagogiques de l'école préparatoire du comté de Lafayette. Son visage tirait sur la gauche, comme si l'on avait attaché une poulie à ses dents du bas, et sa main gauche n'était guère plus grande que celle de Bailey mais, dès la deuxième faute ou la troisième hésitation, sa trop grosse patte droite attrapait le coupable par la nuque et le propulsait vers le poêle rouge qui vrombissait comme une dent malade du Diable. Nous ne nous brûlâmes jamais, encore que cela faillit arriver le jour où, terrifiée, je voulus sauter dans le fourneau afin de supprimer son pouvoir de menace. Ainsi que la plupart des enfants, je pensais que, si je pouvais affronter volontairement le pire danger et en *triompher*, je le dominerais à jamais. Mais je fus contrecarrée dans mon élan sacrificiel. Oncle Willie me retint fermement par la robe et je ne sentis rien de plus que l'odeur propre et sèche du métal chaud. Nous apprîmes les tables de multiplication sans en comprendre le principe, tout bonnement parce que nous en avions la capacité, et pas d'autre choix.

Le drame de l'infirmité paraît si injuste aux enfants que sa présence les embarrasse. À peine émoulus de la nature comme ils le sont, ils sentent qu'ils auraient pu, eux aussi, faire les frais d'une autre de ses plaisanteries. Soulagés d'y avoir échappé de justesse, ils manifestent leur trouble par leur impatience et leurs critiques à l'égard des malheureux handicapés.

Momma ne cessait de raconter, sans aucune émotion apparente, comment, à l'âge de trois ans, Oncle Willie était tombé des bras de la femme chargée de le garder. Elle semblait ne tenir nullement rancune à la baby-sitter pas plus qu'à son Dieu juste qui avait permis l'accident. Elle éprouvait le besoin d'expliquer constamment à ceux

qui pourtant connaissaient l'histoire par cœur qu'« il n'était pas né comme ça ».

Dans notre société où les Noirs pourvus de deux jambes et de deux bras n'avaient au mieux que la possibilité de gagner le minimum nécessaire pour survivre, Oncle Willie, avec ses chemises empesées, ses chaussures bien cirées et ses étagères surchargées de nourriture, était la tête de Turc et la cible des plaisanteries de tous ces sous-employés mal payés. Non content de l'avoir rendu infirme, le sort avait placé deux autres handicaps sur son chemin : Oncle Willie était aussi fier et sensible. Il ne pouvait donc pas prétendre nier son infirmité pas plus que se donner l'illusion que les gens n'étaient pas rebutés par elle.

Une seule fois, au cours de ces multiples années passées à m'efforcer de ne pas l'observer, je le vis tenter de faire croire aux autres et à lui-même qu'il n'était pas estropié.

En rentrant de l'école un beau jour, j'aperçus une voiture garée devant chez nous. Je me précipitai dans le Magasin et y trouvai un homme et une femme inconnus (Oncle Willie précisa plus tard que c'étaient des enseignants de Little Rock) en train de boire des limonades au frais. J'eus l'impression de quelque chose de bizarre, comme un réveil qui sonnerait sans qu'on l'ait mis à l'heure.

Je savais que cela ne venait pas des étrangers. Pas fréquemment, mais assez souvent tout de même, des automobilistes s'écartaient de la route principale pour venir acheter du tabac ou des timbres dans l'unique magasin noir de Stamps. En voyant Oncle Willie debout, je compris ce qui me turlupinait. Il se tenait bien droit, derrière le comptoir, sans se pencher en avant ni s'appuyer sur la tablette spécialement installée pour lui. Bien droit. Son regard m'arrêta avec un mélange de menace et de prière.

Je saluai dûment les inconnus et cherchai des yeux la canne d'Oncle Willie. Pas de canne à l'horizon.

– Heu..., dit-il, voi... voici... Voici... heu, ma nièce. Elle... heu... elle revient de l'école. (Et s'adressant au couple :) Vous savez... ce que c'est, heu, avec les enfants... à... à... à notre époque... ça joue t-t-toute la journée en classe et ça ne-ne-ne peut pas attendre de rentrer à la maison p-p-pour recommencer ! Les gens sourirent très aimablement.

– Va j-j-jouer dehors, Sister, ajouta-t-il. La dame se mit à rire et dit, d'une voix douce à l'accent de l'Arkansas :

– C'est que, vous le savez bien, monsieur Johnson, on n'est jeune qu'une fois. Avez-vous des enfants vous-même ? Oncle Willie me regarda avec une impatience que je ne lui avais jamais connue même

lorsqu'il lui fallait trente minutes pour passer les lacets de ses bottines.

– Je... je croyais t'avoir dit d'a... d'aller jouer dehors. Avant de m'éloigner, je le vis s'adosser aux étagères de Garret Snuff, de Prince Albert, Spark Plug et autres tabacs à chiquer.

– Non, madame... pas d'en... d'enfants et pas d'épouse. Il esquissa un rire.

– J'ai une vieille m-m-mère et les d-d-deux enfants de mon frère à ma ch-charge.

Peu m'importait qu'il nous utilisât pour se hausser du col. En fait, j'aurais volontiers prétendu être sa fille s'il l'avait voulu. Non seulement je n'éprouvais aucun sentiment de loyauté à l'égard de mon propre père, mais j'imaginai que j'aurais été mieux traitée si j'avais été l'enfant d'Oncle Willie.

Le couple partit quelques minutes après et, postée derrière la maison, je vis la voiture rouge démarrer, effrayer les poules, soulever la poussière et disparaître en direction de Magnolia.

Comme un homme qui sort péniblement d'un rêve, Oncle Willie se fraya un chemin le long de l'allée obscure entre le comptoir et les étagères. Silencieuse, je le regardai tituber d'un côté, se cogner de l'autre, jusqu'à ce qu'il atteigne le réservoir à pétrole. Il avança la main vers un recoin sombre, saisit sa canne dans son poing valide et fit porter dessus le poids de son corps. Il pensait avoir réussi son coup.

Je ne saurai jamais pourquoi il était si important pour lui que ce couple (il affirma ensuite qu'il ne le connaissait pas du tout) emportât à Little Rock le souvenir d'un M. Johnson au complet.

Il devait être fatigué de son infirmité comme les prisonniers le sont des barreaux et les coupables des reproches. Ses chaussures montantes, sa canne, ses muscles incontrôlables, sa langue épaisse, les regards de mépris ou de pitié dont il était l'objet, l'avaient tout simplement épuisé et, pour un après-midi, un petit bout d'après-midi, il les avait refusés en bloc.

Je le compris et me sentis à cet instant-là plus près de lui que jamais avant ou après.

Au cours de ces années à Stamps, je rencontrai William Shakespeare et tombai amoureuse de lui. Il fut mon premier amour blanc. Malgré mon attirance et mon respect pour Kipling, Pœ, Butler, Thackeray et Henley, je vouais ma jeune et loyale passion à des auteurs noirs tels que Paul Laurence Dunbar, Langston Hugues, James Weldon Johnson et à la *Litany at Atlanta* de W.E.B. Du Bois. Mais c'était Shakespeare qui disait : « Quand la Fortune et le regard des hommes vous tiennent en disgrâce... » et cet état-là m'était très familier. Je me consolais que

Shakespeare fut blanc en me disant qu'après tout il était mort depuis si longtemps que ça n'avait plus d'importance pour personne.

Bailey et moi décidâmes d'apprendre par cœur une scène du *Marchand* de Venise mais nous nous rendîmes compte que Mamma nous questionnerait sur l'auteur, nous serions alors obligés de lui avouer que Shakespeare était blanc et à elle peu importerait qu'il fût mort ou non. Nous choisîmes donc à la place *La Création* de James Weldon Johnson.

Peser les demi-livres de farine, sans compter la pelle, et les déposer sans poussière dans les minces sacs en papier, prenait pour moi les allures d'une petite aventure. Je finis par avoir l'œil pour mesurer la quantité nécessaire de farine, de tourteau, de sucre ou de maïs à mettre dans la louche aux reflets d'argent afin d'amener l'aiguille de la balance juste sur les huit onces ou la livre. Quand je tombais absolument juste, nos clients exprimaient leur admiration : « Sister Henderson a des petits-enfants drôlement malins, ça pour sûr ! » Si je m'étais trompée en faveur du Magasin, les femmes au regard d'aigle disaient : « Remets-en moi donc un peu dans ce sac, petite. Essaie pas de faire du bénéfice sur moi. »

Je me punissais alors sans bruit, mais avec constance. Pour chaque faute, je me mettais à l'amende d'un Kiss, la délicieuse bouchée au chocolat enveloppée de papier d'argent que j'adorais plus que tout au monde. Excepté Bailey. Et peut-être les ananas en boîte. Mon obsession de l'ananas faillit me rendre folle. Je rêvais du jour où, quand je serais grande, je pourrais m'en acheter un carton entier rien que pour moi toute seule.

Bien que les anneaux d'or sirupeux trônassent dans leurs exotiques emballages tout au long de l'année sur nos étagères, nous n'y goûtions qu'au moment de Noël. Momma se servait du jus pour confectionner des cakes presque noirs. Et puis elle tapissait d'ananas des poêles de fonte au cul noirci de suie afin de cuire des gâteaux renversés bien riches. Bailey et moi en recevions une tranche chacun, et je me promenais avec la mienne des heures durant, effilochant l'ananas jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que le parfum sur mes doigts. J'aime à croire que mon désir d'ananas était si sacré que je ne me serais pas permis d'en voler une boîte (chose possible) pour aller la manger toute seule dans le jardin, mais je suis certaine que j'avais dû mesurer le risque de me faire repérer par l'odeur et que je n'eus pas le courage de le prendre.

Jusqu'à ce que j'aie treize ans et que je quitte l'Arkansas pour de bon, le Magasin fut mon endroit favori. Abandonné et désert, le matin, il ressemblait au cadeau encore emballé d'un étranger. En ouvrir les portes, c'était comme dénouer les rubans du présent inattendu. La lumière s'y faufilait tendrement (nous faisons face au nord), et s'étalait à son aise sur les étagères de maquereau, de saumon, de tabac

et de fil. Elle tombait droit sur la grande barrique de lard et, à midi, en été, la graisse fondait en une soupe épaisse. Chaque fois que j'entrais dans le Magasin, l'après-midi, je sentais qu'il était fatigué. Moi seule pouvais entendre son souffle ralenti par son travail à moitié accompli. Mais juste avant l'heure du coucher, quand tous les gens avaient cessé d'aller et venir, de discuter leurs additions ou de plaisanter sur leurs voisins, ou encore simplement de passer pour dire « un petit comment ça va tout le monde à Sister Henderson », la promesse d'un matin magique envahissait de nouveau le Magasin et se répandait sur toute la famille en vagues vivifiantes.

Momma sortait des paquets de biscuits craquants et on s'asseyait autour du billot à viande, au fond du Magasin. Je coupais des oignons en rondelles, Bailey ouvrait deux ou trois boîtes de sardines et laissait couler leur odeur d'huile et de bateau de pêche sur une assiette. C'était notre souper. Le soir, quand nous étions seuls ainsi, Oncle Willie ne bégayait pas, ne tremblotait pas et ne donnait aucun signe qu'il eût une « affliction ». Il semblait que le calme de la journée à sa fin constituât une assurance que l'Alliance que Dieu avait conclue avec les enfants, les Noirs et les infirmes tenait toujours.

Lancer des poignées de grain aux poules et mélanger de la bouillie de son aigre aux restes de nourriture avec de l'eau de vaisselle graisseuse pour les cochons faisait partie de nos corvées du soir. Bailey et moi pataignons dans des chemins crépusculaires jusqu'à la porcherie et, perchés sur les premières barres de la grille, nous versions l'inappétissante concoction à nos cochons reconnaissants. Ils écrasaient leurs tendres groins roses dans la gadoue et farfouillaient en grognant leur satisfaction. On grognait toujours en retour, à moitié pour plaisanter. Nous étions contents nous aussi d'en avoir terminé avec notre corvée la plus sale et de n'avoir arrosé que nos chaussures, nos bas, nos pieds et nos mains de cette puante lavasse.

Tard un soir, alors que nous nous occupions des cochons, j'entendis un cheval dans la cour, devant le Magasin (on aurait dû dire un parking à ceci près qu'il n'y avait rien à y parquer), et je me précipitai pour aller voir qui était venu à cheval un jeudi soir, à l'heure où même M. Steward, l'homme silencieux et amer qui possédait un cheval, se reposait au coin du feu en attendant que l'aube l'appelât aux labours de son champ.

Le shérif de l'époque était assis à califourchon, l'air désinvolte, sur sa monture. Sa nonchalance était censée traduire son autorité et son pouvoir même sur les animaux imbéciles. Combien plus efficace il serait avec les nègres, cela allait sans dire.

Ses accents nasillards brisèrent l'air fragile. Postés à côté du Magasin, Bailey et moi l'entendîmes dire à Momma : « Annie, dis à Willie qu'il ferait mieux de se faire oublier ce soir. Il y a un cinglé de nègre qui a causé du tort à une dame blanche aujourd'hui. Quelques-uns des jeunes vont venir faire un tour par ici plus tard. » Même après le long passage des années, je me souviens du sentiment de frayeur qui me remplit alors la bouche d'air chaud, sec, et mit mon corps en état d'apesanteur.

Les « jeunes » ? Ces faces de béton et ces yeux de haine qui vous brûlaient vos vêtements sur la peau s'il leur arrivait de vous voir traîner dans la grand-rue le samedi. Des jeunes ? Il semblait que la jeunesse ne les eût jamais rencontrés. Des jeunes ? Non, plutôt des hommes couverts de l'ancienne poussière des tombes, sans beauté ni savoir. La laideur et la pourriture de vieilles abominations.

Si, au jour du Jugement dernier, j'étais convoquée par saint Pierre pour témoigner de l'acte de bonté de l'ex-shérif, je serais incapable de dire quoi que ce soit en sa faveur. Sa certitude que mon oncle, et tout autre homme noir informé de l'imminente expédition du Klan, se jetteraient sous leur maison pour se cacher dans le caca de poule était trop humiliante. Sans attendre les remerciements de Momma, il sortit de la cour, persuadé que les choses étaient telles qu'elles le devaient et que, seigneur bienveillant, il épargnait à des serfs méritants les rigueurs d'une loi qu'il approuvait.

Immédiatement, Momma, alors qu'on entendait encore claquer lourdement les sabots du cheval, souffla sur les lampes afin de les éteindre. Elle eut une calme et ferme conversation avec Oncle Willie et nous appela, Bailey et moi, dans le Magasin. Nous reçûmes l'ordre de retirer les pommes de terre et les oignons de leurs huches et d'aplatir les séparations. Puis, avec une lenteur tuante, Oncle Willie me tendit sa canne à l'embout de caoutchouc, se plia et entra dans le coffre ainsi agrandi. Il lui fallut une éternité pour s'étendre à plat, après quoi nous le couvrîmes avec des patates et des oignons, en couches alternées, comme pour un gratin. Grand-mère s'agenouilla et pria sur le sol du Magasin plongé dans l'obscurité.

Ce fut une chance que les « jeunes » ne soient pas venus ce soir-là obliger Momma à ouvrir le Magasin. Ils auraient certainement trouvé Oncle Willie et ils l'auraient tout aussi certainement lynché. Il ne cessa pas de gémir durant la nuit entière comme s'il avait en fait été coupable d'un crime affreux. Ses cris sourds traversaient les couches de légumes. J'imaginai sa bouche tordue sur le côté droit, sa salive coulant dans les yeux des pommes de terre nouvelles, et y demeurant comme des gouttes de rosée avant la chaleur du matin.

Qu'est-ce qui distingue une ville du Sud d'une autre, ou d'un hameau, d'un bourg ou d'une cité du Nord ? La réponse doit être l'expérience qui sépare la majorité ignorante (eux) de la minorité qui sait (vous). Toutes les questions de l'enfance demeurent sans réponse doivent finalement être renvoyées à votre ville et résolues là-bas. Héros et croque-mitaines, valeurs et antipathies sont d'abord rencontrés et étiquetés dans ce premier environnement. Après, ils changent de visages, de lieux et peut-être de races, de tactiques, d'intensité et de buts mais, sous ces masques pénétrables, ils portent à jamais les faces mystérieuses de l'enfance.

M. McElroy, qui vivait dans l'immense maison voisine du Magasin, était très grand et large, et, si les ans lui avaient mangé la chair des épaules, ils ne s'étaient pas encore attaqués, à l'époque où je le connus, à son gros ventre ni à ses mains ou à ses pieds.

Il était le seul Noir que je connaissais, hormis le directeur de l'école et les enseignants en visite, qui portait une veste et un pantalon assortis. Je me rappelle avoir pensé, le jour où j'appris que les vêtements masculins se vendaient ainsi et s'appelaient des costumes, que quelqu'un s'était montré drôlement intelligent, car cela rendait les hommes moins mâles, moins menaçants, un peu plus féminins.

M. McElroy, qui ne riait jamais et souriait rarement, avait pour vertu d'aimer bavarder avec Oncle Willie. Il n'allait pas à l'église, ce qui, pour Bailey et moi, prouvait qu'il était très courageux. Comme ce serait chouette de devenir ainsi plus tard, de pouvoir mépriser la religion, surtout en habitant à côté d'une femme comme Momma.

Je l'observais, inlassablement, avec le sentiment excitant de m'attendre à le voir faire n'importe quoi n'importe quand. Il ne me déçut jamais même si, avec l'avantage des ans, je le considère maintenant comme un homme très simple et sans intérêt qui vendait des remèdes et des fortifiants aux gens moins sophistiqués dans les villes (villages) entourant la métropole de Stamps.

Il semblait qu'il y eût un accord tacite entre M. McElroy et Grand-mère. Cela nous paraissait évident puisqu'il ne nous chassait jamais de sa propriété. L'été, sous les derniers rayons du couchant, je m'installais souvent sous le chinaberry de son jardin, entourée de l'odeur amère des fruits et bercée par le bourdonnement des mouches qui

tourmentaient les cerises. Assis dans son rocking-chair sur sa véranda, il se balançait dans son costume trois-pièces, son panama rythmant le bruissement des insectes.

Un salut par jour était tout ce qu'on pouvait espérer de M. McElroy. Après son : « Bonjour, petite », il ne prononçait plus un seul mot, même si je le rencontrais de nouveau sur la route devant sa maison, ou bien près du puits ou encore derrière le jardin, en m'enfuyant au cours d'une partie de cache-cache.

Il demeura un mystère de mon enfance. Un homme propriétaire de ses champs et de sa grande maison à multiples fenêtres avec une véranda qui l'entourait de toutes parts. Un homme noir indépendant. Quasiment un anachronisme à Stamps.

Bailey était l'être le plus formidable de ma vie. Et le fait qu'il fût mon frère, mon frère unique, et que je n'eusse aucune sœur pour le partager avec moi, relevait d'une telle chance que j'en conçus l'envie de vivre chrétiennement, simplement pour montrer au Bon Dieu ma reconnaissance. Tandis que j'étais grande, gauche et rugueuse, il était petit, gracieux et lisse. Alors que mes compagnons de jeux me décrivaient couleur caca, ils le louaient pour sa peau de velours noir. Ses cheveux retombaient en boucles brunes cependant que les miens se hérissaient sur ma tête en paille de fer. Et pourtant, il m'aimait.

Quand nos aînés disaient des choses désagréables au sujet de mon physique (ma famille était belle au point de m'en faire souffrir), Bailey me lançait un clin d'œil de l'autre côté de la pièce, et je savais que, sous peu, il prendrait ma revanche. Il laissait les vieilles bonnes femmes finir de se demander d'où diable je sortais, et puis, d'une voix de graisse refroidie, il s'enquérât :

– Ah, Meudeumeu Coleman, comment va votre fils ? Je l'ai vu l'autre jour, il avait l'air malade à en mourir.

Atterrées, les vieilles interrogeaient :

– Mourir ? Et de quoi donc ? Il n'est pas malade.

Et d'une voix encore plus onctueuse, il répondait, le visage impassible :

– De mocheté !

Je me retenais de rire, me mordais la langue, grinçais des dents et très gravement effaçais la moindre trace d'hilarité sur mon visage. Plus tard, sous le noyer derrière la maison, nous ne cessions pas de nous tordre et de hurler de rire.

Bailey ne risquait que fort peu de punitions pour son outrageuse conduite, car il était l'orgueil de la famille Henderson/Johnson.

Ses mouvements, ainsi qu'il devait décrire ceux d'un ami un jour, avaient la précision d'une machine bien huilée. Il avait aussi le don de trouver dans la journée plus d'heures que je n'aurais cru qu'il en existât. Il finissait ses corvées et ses devoirs plus vite que moi, lisait plus de livres et jouait sur la pente de la colline avec les meilleures équipes. Il pouvait prier à haute voix à l'église et se débrouiller pour voler des cornichons dans la barrique, sous le comptoir des fruits, au nez et à la barbe d'Oncle Willie.

Un jour, à midi, alors que le Magasin était plein de clients, il trempa la passoire – que nous utilisons également pour tamiser la farine et la semoule et en ôter les charançons – dans le tonneau et y pêcha deux gros cornichons. Il accrocha la passoire à la paroi de la barrique et laissa le contenu s'égoutter en attendant le moment opportun. Quand la cloche de l'école se fit entendre, il ramassa ses deux cornichons, les fourra dans sa poche et lança la passoire derrière les oranges. Nous nous enfûmes en courant du Magasin. C'était l'été, Bailey portait des culottes courtes, le jus des cornichons traçait des rigoles le long de ses jambes poussiéreuses, et il gambadait, son butin dans ses poches, et son regard rieur proclamait : « Qu'est-ce que tu dis de ça ? » Il avait l'odeur d'un fût de vinaigre ou d'un ange acidulé.

Une fois nos corvées terminées, et tandis qu'Oncle Willie ou Momma s'occupait du Magasin, nous avions le droit d'aller jouer à condition de rester à portée de voix. Quand Bailey jouait à cache-cache, on pouvait facilement l'identifier chantant : « La nuit dernière, la nuit d'avant, vingt-quatre voleurs sont venus devant. Dis-nous, où es-tu ? M'ont demandé tous à entrer, et sur la tête j'les ai frappés, à coups de rouleau de pâtissier. Dis-nous, où es-tu ? » Dans « Faites-tout-comme-moi », il était naturellement celui qui inventait les choses les plus intéressantes. Et quand il était à la queue de la farandole, il tourbillonnait comme une toupie, tombait, riait, recommençait, ne s'arrêtant qu'au moment où mon cœur allait cesser de battre, et puis il rentrait de nouveau dans le jeu, toujours en riant.

De tous les besoins (il n'y en a aucun d'imaginaire) qu'éprouve un enfant solitaire, celui qui doit être satisfait si l'espoir doit exister, et un espoir de plénitude, c'est le besoin constant d'un Dieu à toute épreuve. Mon beau petit frère noir fut mon royaume sur terre.

À Stamps, la coutume était de mettre en conserve tout ce qui pouvait l'être. Durant la saison d'abattage, juste après les premières gelées, tous les voisins se prêtaient mutuellement main-forte pour tuer leurs cochons et même leurs braves vaches aux yeux tendres si elles ne donnaient plus de lait.

Les dames missionnaires de l'Église épiscopale méthodiste chrétienne aidaient Momma à préparer ses saucisses. Elles plongeaient leurs gros bras jusqu'aux coudes dans la chair à pâté, la mélangeaient avec de l'odorante sauge grise, du sel, du poivre, et en faisaient goûter de délicieux petits bouts à tous les enfants sages qui apportaient du bois pour le fourneau noir luisant. Les hommes découpaient les plus gros morceaux de la bête et les étalaient dans le fumoir afin d'y commencer le séchage. Ils ouvraient les cuisseaux, en retiraient un certain os rond à l'air inoffensif (« ça pourrait faire tourner la viande ») et les frottaient de sel, un gros sel brun qui ressemblait à du gravillon, si fort que le sang jaillissait à la surface des chairs.

Tout au long de l'année, jusqu'aux gelées suivantes, notre nourriture provenait du fumoir, du petit jardin accolé au magasin et des étagères de conserves. Il y avait sur ces étagères un choix à faire saliver un jeune affamé. Haricots verts, toujours équeutés à la bonne longueur, navettes, choux, confitures de tomates rouges et juteuses qui prenaient toute leur saveur sur des crêpes fumantes beurrées, saucisses, betteraves, baies et n'importe quel fruit poussant en Arkansas.

Mais, au moins deux fois par an, Momma estimait que nous, les enfants, devions avoir de la viande fraîche à notre menu. On nous donnait des sous – des pièces d'un, dix et vingt-cinq cents confiées à Bailey – et on nous expédiait en ville afin d'acheter du foie. Étant donné que les Blancs possédaient des réfrigérateurs, leurs bouchers se fournissaient aux abattoirs de Texarcana pour pouvoir offrir de la viande aux riches, même au plus fort de l'été.

En traversant le quartier noir de Stamps qui, à des yeux de gamins, paraissait un univers en soi, nous étions contraints par la coutume de nous arrêter pour parler à toute personne rencontrée, et Bailey s'estimait dans l'obligation de jouer quelques minutes avec chacun de ses amis. Nous éprouvions un grand plaisir à partir pour la ville avec de l'argent dans nos poches (les poches de Bailey équivalaient aux miennes) et du temps à perdre. Mais le plaisir s'évanouissait dès que nous atteignions le quartier blanc. Après avoir quitté le « Entrez Donc O'Café » de M. Willie Williams, le dernier arrêt avant Blancheville, nous devions pas ser l'étang et nous risquer sur la voie du chemin de fer. Nous devenions des explorateurs pénétrant sans armes sur le territoire d'animaux sauvages mangeurs d'homme.

À Stamps, la ségrégation était si totale que la plupart des enfants noirs ne savaient pas, en vérité, à quoi ressemblaient exactement les Blancs. Excepté qu'ils étaient différents, et qu'il fallait avoir peur d'eux, et cette peur traduisait aussi l'hostilité des faibles contre les puissants, des pauvres contre les riches, des travailleurs contre les patrons et des mal habillés contre les bien vêtus.

Je me rappelle n'avoir jamais cru que les Blancs fussent vraiment réels.

Un grand nombre de femmes qui travaillaient dans leurs cuisines se servaient chez nous et, quand elles rapportaient en ville le linge fait, elles posaient souvent leurs grands paniers sur la véranda pour extraire un article particulier de tout cet assortiment empesé, et faire admirer soit la délicatesse de leur repassage, soit l'opulence des possessions de leurs employeurs.

Je regardais ce qu'elles ne montraient pas. Je savais, par exemple, que les Blancs portaient des caleçons, comme Oncle Willie, avec une fente par laquelle sortir leur « chose » pour pisser, et que les seins des femmes blanches ne leur étaient pas fournis avec leurs robes, comme certains le disaient, puisque j'avais vu leurs soutiens-gorge dans les paniers. Mais je n'arrivais pas à considérer les Blancs comme des gens. Les gens, c'étaient M^{me} Lagrone, Mme Hendricks, Momma, le Révérend Sneed, Lillie B. et aussi Louise et Rex. Les Blancs ne pouvaient pas être des gens parce que leurs pieds étaient trop petits, leur peau trop pâle et translucide, et puis ils ne marchaient pas comme tout le monde, sur la pointe des orteils – ils marchaient sur les talons, comme les chevaux.

Les gens, ils habitaient de mon côté de la ville. Je ne les aimais pas tous et, en fait, je n'en aimais aucun vraiment beaucoup, mais c'étaient des gens. Les autres, ces bizarres et livides créatures qui vivaient leur non-existence dans une sorte d'ailleurs, ce n'étaient pas des gens. C'étaient des Blancs.

« Jamais sale ne seras » et « Ni insolent te montreras », tels étaient les deux commandements de Grand-mère Henderson sur lesquels reposait totalement notre salut.

Chaque soir, y compris durant l'hiver le plus cruel, nous devions nous laver la figure, les bras, le cou, les jambes et les pieds avant d'aller au lit. « Lavez-vous aussi profond que possible et puis ensuite lavez-vous le possible », ajoutait Grand-mère avec ce petit sourire narquois que les gens qui ne disent jamais de grossièretés ne peuvent s'empêcher d'avoir lorsqu'ils s'y aventurent.

Nous allions au puits nous laver dans l'eau claire et glacée, nous enduisions nos jambes de vaseline tout aussi froide et nous rentrions à la maison sur la pointe des pieds. On essuyait la poussière de nos orteils et on s'installait pour faire nos devoirs, manger notre pain et notre lait caillé, réciter nos prières et nous coucher, cela dans un ordre immuable. Momma était renommée pour tirer brusquement les couvertures, après que nous nous étions endormis, afin d'inspecter nos pieds. Si ces derniers n'étaient pas suffisamment propres à son goût, elle s'emparait de la cravache (elle en gardait une derrière la porte de la chambre en cas d'urgence) et réveillait le coupable avec quelques coups cuisants bien placés.

Il faisait noir et boueux autour du puits, la nuit, et les garçons racontaient combien les serpents aiment l'eau, et donc quiconque devait aller en tirer le soir, et rester là tout seul, savait que les mocassins et les serpents à sonnettes, les vipères et les boas constrictors se mettaient en route vers le puits et y arriveraient juste au moment où l'on aurait du savon plein les yeux. Néanmoins, Momma nous avait convaincus que non seulement la propreté était sœur de la sainteté, mais la saleté mère de la misère.

L'enfant insolent était détesté de Dieu, une honte pour ses parents et un instrument potentiel de destruction pour sa maison et sa lignée. Toutes les grandes personnes devaient être appelées Monsieur, Madame, Mademoiselle, Tantine, Cousin, Tonton, Oncle, Buhbah, Sister, Brother et mille autres noms indiquant le rapport familial et la qualité d'inférieur de l'interpellant.

Tous ceux que je connaissais respectaient ces lois coutumières, sauf les enfants de « petiblancs ».

Quelques familles de petiblancs vivaient sur les terres de la ferme de Momma, derrière l'école. Il en arrivait parfois un troupeau dans le Magasin : il remplissait toute la pièce, en chassait l'air et même les odeurs familières. Les gamins grimpaient sur les étagères et dans les caisses à oignons et à pommes de terre, faisant résonner leurs voix aiguës comme sur une guitare. Ils prenaient avec mon Magasin des libertés que je ne me serais jamais permises. Puisque Momma nous répétait que moins on en disait aux Blancs (même à leur racaille), mieux c'était, Bailey et moi demeurions graves et immobiles au milieu de ce tourbillon. Mais si l'une des apparitions folâtres s'approchait de nous, je la pinçais. Moitié à cause de ma frustration rageuse et moitié parce que je ne croyais pas à sa réalité charnelle.

Ils appelaient mon oncle par son prénom et lui lançaient des ordres. Et lui, à ma honte chagrinée, leur obéissait, dans son style clopin-clopant.

Ma grand-mère aussi exécutait leurs ordres, à ceci près qu'elle ne paraissait pas servile parce qu'elle anticipait leurs désirs.

– Voici votre sucre, madame Potter, et voici votre levure. Vous n'avez pas acheté de bicarbonate de soude le mois dernier, vous allez probablement en avoir besoin.

Momma adressait toujours ses propos aux adultes mais, à l'occasion, oh combien pénible, c'étaient les filles morveuses et sales qui lui répondaient.

– Non, Annie... – à Momma ? À qui appartenait le terrain sur lequel elles vivaient ? Qui oubliait plus qu'elles n'en apprendraient jamais ? S'il y avait la moindre justice sur terre, Dieu se devait de les rendre sourdes et muettes illico ! – Donnez-nous seulement des biscuits en plus et encore un peu de maquereau.

En tout cas, à aucun moment elles ne la regardaient en face. Du moins, je ne les ai jamais surprises en train de le faire. Jamais quiconque avec une miette d'éducation, même pas le pire des voyous, n'aurait eu le culot de regarder une grande personne en face, c'est-à-dire essayer de lui ôter les mots de la bouche avant qu'elle ne les ait prononcés. Les petites mômes crasseuses ne s'y risquaient pas mais elles faisaient résonner leurs ordres comme les lanières d'un martinet.

J'avais dix ans quand ces sales gosses furent à l'origine de l'expérience la plus pénible et la plus déroutante que j'aie jamais vécue avec ma grand-mère.

Un matin d'été, après avoir balayé la cour de ses feuilles, de ses emballages de chewing-gum et de ses étiquettes de saucisses, je

dessinai avec mon râteau, sur la terre jaune rougeâtre, des demi-lunes, soigneusement, de façon que le motif ressorte bien, comme une sorte de masque. Je rangeai le râteau derrière le Magasin et revins sur le porche pour y trouver Grand-mère dans son immense tablier blanc, si raide d'amidon qu'il aurait pu tenir tout droit tout seul. Momma admirait la cour et je me joignis à elle. Le sol ressemblait vraiment à une tête rousse aplatie que l'on aurait coiffée à l'aide d'un peigne à grosses dents. Momma ne fit pas de commentaires mais je compris que cela lui plaisait. Elle jeta un coup d'œil à gauche, du côté de la maison du directeur de l'école, et un autre à droite, du côté de chez M. McElroy. Elle espérait qu'un de ces piliers de la communauté verrait le dessin avant que le trafic journalier ne l'ait effacé. Puis elle regarda devant elle en direction de l'école. Ma tête avait suivi les mouvements de la sienne et c'est donc pratiquement en même temps que nous vîmes une troupe de gamines blanches dévaler tambour battant la colline puis longer l'école.

J'observai Momma pour prendre ses directives. Elle se tassa remarquablement à partir de la taille mais, de la taille à la tête, elle parut vouloir atteindre le sommet du chêne de l'autre côté de la route. Puis elle se mit à gémir un cantique. Peut-être pas gémir, mais l'air en était si lent et le rythme si étrange qu'on aurait pu croire qu'elle le gémissait. Elle ne me jeta plus le moindre regard. Quand les enfants furent à mi-pente de la colline, et à moitié chemin du Magasin, elle m'ordonna, sans se retourner : « Sister, rentre à l'intérieur. »

J'aurais voulu la supplier : « Momma, ne les attends pas. Rentre avec moi. Si elles viennent dans le Magasin, tu iras dans la chambre et tu me laisseras les servir. Ils ne me font peur que lorsque tu es là. Seule, je sais comment les traiter. » Mais, naturellement, je ne pouvais rien dire et je rentrai donc me poster derrière la contre-porte.

Avant que les filles n'arrivent sur la véranda, j'entendis leurs rires éclater et crépiter comme des pommes de pin dans un fourneau. Je suppose que ma paranoïa permanente est née au cours de ces minutes glaciales, d'une lenteur infinie. Les gamines arrivèrent enfin devant Momma. D'abord, elles affectèrent un grand sérieux. Ensuite l'une d'elles posa son bras droit dans le creux de son coude gauche, poussa ses lèvres en avant et fredonna. Je compris qu'elle singeait ma grand-mère. Une autre dit : « Non, Helen, tu ne te tiens pas comme elle. Regarde-moi. » Elle redressa alors la poitrine, croisa les bras et mima l'étrange maintien d'Annie Henderson. Une autre éclata de rire : « Non, tu n'y es pas. Tu fais pas la bouche assez en cul-de-poule. Comme ça. »

Je pensais au fusil, derrière la porte, mais je savais que je ne serais pas capable de le tenir droit, et la 410, notre carabine à canon scié,

chargée en permanence, et que l'on tirait en l'air chaque nuit du Nouvel An, était enfermée dans la malle dont Oncle Willie avait la clé sur sa chaîne. À travers le grillage semé de mouches de la contreporte, je voyais les manches du tablier de Momma trembler légèrement sous les vibrations de sa mélopée. Mais ses genoux semblaient s'être bloqués au point de ne plus pouvoir se plier jamais.

Elle continua de chanter. Pas plus fort qu'avant mais pas plus bas non plus. Ni plus vite ni plus lentement.

La crasse des robes des filles se prolongeait sur leurs jambes, leurs pieds et leur visage, n'en faisant plus qu'un seul bloc. Leurs cheveux gras incolores, dépeignés, pendaient avec une tristesse sans espoir. Je m'agenouillai pour bien les voir, pour me les rappeler toute ma vie. Les larmes qui, en coulant sur ma robe, y laissaient des taches foncées me rendaient la cour floue et encore plus irréaliste. L'univers prit une profonde inspiration et commença d'avoir des doutes sur la possibilité de continuer à tourner.

Fatiguées d'imiter Momma, les filles eurent alors recours à d'autres provocations. L'une se mit à loucher et, avec un pouce dans chacune de ses joues, s'écria « Regarde par ici, Annie ». Grand-mère fredonnait toujours et les pans de son tablier tremblaient. J'aurais voulu leur lancer une poignée de poivre à la figure, les arroser de soude caustique, leur crier qu'elles étaient de sales dégoûtantes morveuses blanches, mais je me savais autant prisonnière de mes coulisses que les protagonistes, dehors, l'étaient de leurs rôles.

Une des plus jeunes gamines exécuta une sorte de danse de marionnette tandis que ses copines riaient de ses clowneries. Mais la plus grande, qui était presque une femme, prononça à voix très basse quelques mots que je ne pus entendre. En chœur, elles quittèrent la véranda à reculons, tout en surveillant Momma. Durant une affreuse seconde, je crus qu'elles allaient jeter une pierre sur Momma qui semblait (mis à part les cordons de son tablier) s'être transformée en statue de sel. Mais la grande fille se retourna, se pencha en avant et posa ses mains par terre – à plat, sans rien ramasser. Elle bascula et fit l'arbre droit.

Ses pieds nus et ses longues jambes sales se dressèrent vers le ciel. Sa robe retomba sur ses épaules et l'on vit qu'elle ne portait pas de culotte. Les poils de son pubis formaient un triangle brun à la jointure de ses cuisses. Elle se maintint simplement quelques secondes dans le vide de ce matin inerte, puis vacilla et retomba. Les autres filles lui tapèrent dans le dos et battirent des mains.

Momma changea de cantique pour passer à « Pain du Ciel, pain du Ciel, nourris-moi jusqu'à ce que je n'en aie plus besoin ».

Je me retrouvai en train de prier aussi. Combien de temps Momma serait-elle capable de tenir ? À quelle indignité ces filles allaient-elles encore songer à la soumettre ? Serais-je capable de ne pas m'en mêler ? Que Momma souhaitait-elle vraiment que je fasse ?

Et puis elles sortirent de la cour pour reprendre le chemin de la ville. Elles agitèrent la tête, secouèrent leurs fesses molles et se retournèrent, à tour de rôle.

– Au revoir, Annie.

– Au revoir, Annie.

– Au revoir, Annie.

À aucun moment Momma ne tourna la tête ou ne décroisa les bras, mais elle cessa de chanter pour répondre :

– Au revoir, mademoiselle Helen, au revoir, mademoiselle Ruth, au revoir, mademoiselle Eloise.

J'explosai. Un vrai pétard de Quatre-Juillet. Comment Momma pouvait-elle leur donner du mademoiselle ? Ces sales petites bêtes. Pourquoi n'était-elle pas rentrée dans le magasin tendre et frais quand nous les avions vues au sommet de la colline ? Qu'avait-elle prouvé ? Et si elles étaient sales, méchantes et insolentes, pourquoi Momma devait-elle les appeler mademoiselle ?

Elle demeura encore immobile tout le temps d'un cantique, puis ouvrit la contre-porte et me regarda pleurer de rage. Elle me regarda jusqu'à ce que je lève les yeux vers elle. Son visage brillait comme une lune brune. Elle était magnifique. Quelque chose venait de se passer que je ne pouvais pas totalement comprendre, mais je voyais bien qu'elle était heureuse. Puis elle se pencha et me caressa comme les Mères de l'Église lorsqu'elles « imposaient leurs mains sur les malades et les affligés » et je me calmai.

– Va te laver la figure, petite. (Et elle se mit derrière le comptoir des bonbons en fredonnant :) « Gloire, gloire, Alléluia, quand je dépose mon fardeau. »

Je m'aspergeai de l'eau du puits et me servis du mouchoir de la semaine pour me moucher. Quelle qu'ait été la bataille, je savais que Momma l'avait gagnée.

Je rapportai le râteau dans la cour. Les empreintes de pas ne furent pas difficiles à effacer. Je travaillai longtemps sur mon nouveau dessin avant de remettre le râteau derrière le baquet. Je revins dans le Magasin, je pris Momma par la main et nous sortîmes toutes les deux pour aller voir mon œuvre.

C'était un grand cœur, avec des tas d'autres cœurs allant se

rapetissant à l'intérieur, et qu'une flèche perçait sur toute sa profondeur, du bord jusqu'au centre.

– Sister, c'est drôlement joli, dit Mamma. (Puis elle fit demi-tour pour rentrer dans le Magasin et se remit à chanter :) « Gloire, gloire, Alléluia, quand je dépose mon fardeau. »

Le Révérend Howard Thomas était le président du Conseil ecclésiastique chargé du district de l'Arkansas dont dépendait Stamps. Tous les trois mois, il visitait notre paroisse, couchait chez Momma le samedi soir et prononçait un sermon tonitruant le dimanche. Il ramassait l'argent collecté dans les quêtes des semaines précédentes, écoutait les rapports des divers groupes paroissiaux, serrait la main des adultes et embrassait tous les petits enfants. Et puis il partait. (Je croyais qu'il se rendait au Ciel, par l'ouest, mais Momma me détrompa. Il n'allait qu'à Texarcana.)

Bailey et moi, nous le détestions sans réserve. Il était laid, gros et il riait comme un cochon en proie à la colique. Nous pouvions nous faire réciproquement éclater en fous rires interminables quand nous imitions le prédicateur à la peau épaisse. Bailey était particulièrement doué pour ça. Il pouvait singer le Révérend Thomas en plein sous le nez d'Oncle Willie et ne jamais se faire prendre tant il le faisait silencieusement. Il gonflait les joues jusqu'à ce qu'elles ressemblent à de gros cailloux luisants et il ballottait la tête d'un côté sur l'autre. Il n'y avait que lui et moi pour savoir que c'était là le portrait craché du Révérend Thomas.

Son obésité, quoique répugnante, ne suffisait pas à lui valoir la haine intense que nous lui portions. Qu'il ne se rappelât jamais nos noms était insultant, mais cela non plus ne constituait pas la principale raison de notre mépris à son égard. Le crime qui l'emportait dans la balance et rendait notre haine non seulement juste mais impérative était son comportement à table. Il mangeait les plus grosses parts, les plus croustillantes et les meilleures, du poulet dominical.

Le seul bon côté de ses visites, c'était qu'il arrivait tard le samedi soir, après que nous avions dîné. Je me suis souvent demandé s'il essayait de nous surprendre à table. Je le crois car, lorsqu'il surgissait sur la véranda, ses petits yeux brillants se pointaient sur la salle à manger vide et sa mine s'allongeait de déception. Puis, tout aussitôt, un mince voile recouvrait ses traits et il poussait quelques aboiements de rire :

– Ah, ah, ah, ah, Sister Henderson, je reviens toujours, comme une fausse pièce de monnaie.

Immanquablement, Momma lui donnait toujours la réplique :

– Très juste, Père Thomas, remercions-en le bon Jésus, entrez donc.

Il franchissait le seuil de la porte, posait son Gladstone (c'est ainsi qu'il appelait son sac) et nous cherchait du regard, Bailey et moi. Puis il ouvrait ses horribles bras et marmonnait :

– Laissez venir à moi les petits enfants car le Royaume des Cieux leur appartient.

Chaque fois, Bailey allait vers lui la main tendue, prêt à un shake-hand viril, mais le Révérend Thomas repoussait la main et enlaçait mon frère durant quelques secondes :

– Tu es encore un enfant, mon vieux. Rappelle-toi ça. Le Bon Livre dit, à ce qu'on raconte : « Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant mais quand je suis devenu un homme, j'ai cessé les jeux d'enfants. »

Ce n'est qu'alors qu'il rouvrait ses bras et relâchait Bailey.

Je n'ai jamais eu le courage de m'approcher de lui. Je craignais fort en essayant de dire : « Bonjour, Révérend Thomas » de m'étrangler du péché de moquerie. Après tout, la Bible l'affirmait : « On ne se moque pas de Dieu », et cet homme était le représentant de Dieu. Il me disait toujours : « Viens ici, petite Sister. Viens ici te faire bénir. » Mais j'avais si peur et je le détestais tant que ce mélange de sentiments suffisait à me faire pleurer. « N'y prêtez pas attention, Père Thomas, vous savez comme elle a le cœur sensible », ne cessait de lui répéter Momma.

Il mangeait les restes de notre dîner, et discutait avec Oncle Willie des progrès des affaires de la paroisse. Ils parlaient de la manière dont le présent pasteur s'occupait de ses ouailles, de qui s'était marié, de qui était mort et des enfants venus au monde depuis sa dernière visite.

Bailey et moi nous faisions tout petits au fond du Magasin, près de la cuve à pétrole, à l'affût des morceaux juteux de la conversation. Mais, dès qu'ils en venaient au dernier scandale, Momma nous expédiait dans sa chambre avec mission d'apprendre notre catéchisme par cœur – et parfaitement, sinon, gare à ce qui nous attendait.

Nous avions une méthode qui réussissait toujours. Je m'asseyais dans la grande chaise à bascule près du poêle et je me balançais de temps à autre en tapant du pied. Je changeais de voix, un instant douce et petite fille, puis plus grave comme celle de Bailey. Entretemps, Bailey se glissait dans le Magasin. Souvent, il revenait à toute vitesse s'asseoir sur le lit en tenant le livre ouvert juste avant que Momma ne se dressât sur le seuil.

– Voyons, les enfants, apprenez bien votre leçon. Vous savez que

tous les autres vous prennent en exemple.

Puis, tandis qu'elle retournait dans le Magasin, Bailey lui emboîtait le pas pour aller s'accroupir dans l'ombre écouter les potins défendus.

Il entendit, un soir, que M. Coley Washington avait une fille de Lewisville chez lui. Je ne trouvai pas la chose si terrible, mais Bailey m'expliqua que probablement M. Washington « le faisait » avec la fille. Et bien que, dit-il, « le faire » fût mal, pratiquement tout le monde le faisait à quelqu'un mais personne n'était censé le savoir. Et une fois, nous découvrîmes pourquoi un homme avait été tué par des Blancs et jeté dans la mare. Bailey raconta que les choses de l'homme avaient été coupées et fourrées dans sa poche avant qu'on ne lui mette une balle dans la tête, tout ça parce que les Blancs disaient qu'il « l'avait fait » à une femme blanche.

D'après les bribes que nous chipions au vol de ces conversations à voix basse, j'étais convaincue que chaque fois que le Révérend Thomas venait et que Momma nous envoyait dans la pièce de derrière, ils s'apprêtaient à discuter des Blancs et de « le faire ». Deux sujets qui me demeuraient fort obscurs.

Le dimanche matin, Momma nous servait un petit déjeuner plus copieux, pour que nous nous tenions tranquilles de 9 h 30 à 15 h. Elle faisait frire d'épaisses tranches roses de jambon maison et versait la graisse sur des rondelles de tomates bien rouges. Avec des œufs au plat, des pommes de terre et des oignons frits, du gruau bien jaune et de la perche si bien cuite que nous croquions tout, arêtes, nageoires et le reste. Ses « têtes de chat », des petits pains de maïs ronds, mesuraient au moins dix centimètres de diamètre et cinq centimètres d'épaisseur. L'astuce pour les manger consistait à les beurrer avant qu'ils ne refroidissent – ils étaient alors délicieux. Quand, par malchance, on les laissait attendre, ils avaient tendance à devenir caoutchouteux, un peu comme un vieux morceau de chewing-gum.

Nous avions l'occasion de voir se confirmer nos observations sur les « têtes de chat » chaque dimanche que le Révérend Thomas passait avec nous. On lui demandait, naturellement, de dire le bénédicité. Nous nous levions tous : mon oncle, posant sa canne contre le mur, s'appuyait sur la table. Puis le Révérend Thomas commençait : « Père divin, nous vous remercions ce matin... » et ainsi de suite. Au bout d'un moment, je cessais d'écouter jusqu'à ce que Bailey me donne un coup de pied et j'ouvrais les paupières pour contempler ce qui aurait dû tenir les promesses d'un repas du dimanche. Mais, tandis que le Révérend continuait à adresser ses discours soporifiques à un Dieu qui, à mon avis, devait en avoir marre d'entendre toujours la même chose, je voyais la graisse du jambon se figer sur les tomates. Les œufs s'étaient retirés du bord de l'assiette pour se regrouper au centre,

comme des enfants abandonnés au froid. Et les « têtes de chat » s'affaissaient sur elles-mêmes avec la détermination d'une grosse dondon dans un fauteuil. Néanmoins, le Révérend parlait toujours.

Quand enfin il s'arrêtait, nous n'avions plus d'appétit ; lui, pourtant, s'attaquait à la nourriture froide avec une allégresse muette mais néanmoins sonore.

Dans l'église épiscopale chrétienne méthodiste, la section des enfants se trouvait à droite, à l'angle de la stalle où s'asseyaient ces menaçantes femmes appelées les Mères de l'Église. Dans la section des jeunes, les bancs étaient rapprochés, et, quand les jambes d'un enfant ne tenaient plus confortablement dans l'étroit espace, c'était là l'indication pour les membres du Conseil paroissial que l'individu en question pouvait désormais passer dans la section intermédiaire (au centre de l'église). Bailey et moi n'avions la permission de nous asseoir avec les autres enfants que lors des réunions ordinaires, paroissiales ou autres. Mais les dimanches où prêchait le Révérend Thomas, il était prescrit que nous occupions le premier rang, dit le banc des Pénitents. Je croyais que nous étions assis devant parce que Momma était fière de nous, mais Bailey m'affirma qu'elle voulait simplement avoir ainsi ses petits-enfants à l'œil et sous la main.

Ce jour-là, le Révérend Thomas prit son texte dans le Deutéronome. Et je fus écartelée entre mon désir d'écouter son sermon et ma haine de sa voix. Le Deutéronome était ma partie préférée de la Bible. Les lois en étaient si absolues, si bien établies, que je savais que, si une personne désirait vraiment éviter l'enfer et son soufre, et de rôtir pour l'éternité sur les charbons ardents du diable, il lui suffisait d'apprendre par cœur le Deutéronome et de suivre ses enseignements à la lettre. J'aimais aussi la manière dont le mot « Deutéronome » roulait sur la langue.

Assis seuls sur le premier banc, Bailey et moi sentions les lames de bois s'enfoncer dans nos cuisses et nos fesses. Je me serais bien un peu tortillée, mais chaque fois que je regardais du côté de Momma, elle semblait me menacer : « Essaie de bouger et je te mets en pièces », et, obéissant à l'ordre muet, je demeurais immobile. Derrière moi, les dames de la paroisse commençaient à se mettre en forme, avec quelques Alléluias, Béni soit le Seigneur et autres Amen, et pourtant le prédicateur n'avait pas encore vraiment attaqué la substance de son sermon.

La séance promettait d'être chaude.

En entrant à l'église, j'avais aperçu Sister Monrøe, dont la couronne en or étincelait dès qu'elle ouvrait la bouche pour répondre aux salutations d'une voisine. Elle habitait la campagne et ne pouvait pas

se rendre tous les dimanches à l'office ; par conséquent, elle se rattrapait quand elle y venait en criant si fort qu'elle en faisait trembler l'édifice. Dès qu'elle s'était assise, tout le service d'ordre se déplaçait vers elle, car il fallait trois femmes et parfois un homme ou deux pour la retenir.

Un jour, alors qu'elle n'était pas venue à l'église depuis plusieurs mois (elle avait eu un enfant), elle fut saisie par l'Esprit-Saint et, les bras en moulinet, le corps agité de saccades, elle cria tant que les membres du service d'ordre s'approchèrent d'elle pour la maîtriser. Mais, leur échappant, elle se précipita vers la chaire. Elle s'arrêta devant l'autel, tremblante comme une truite fraîchement pêchée. « Prêche. Je t'ordonne de prêcher », hurla-t-elle au Révérend Taylor. Bien entendu, le Révérend poursuivit son sermon comme si Sister Monroe n'était pas en face de lui en train de lui dire ce qu'il avait à faire. Alors elle poussa un strident « Je t'ordonne de prêcher », et monta sur l'autel. Le Révérend continua de lancer ses phrases comme des ballons dans les buts et Sister Monroe, opérant une rapide percée, se jeta sur lui. L'espace d'une seconde, chacun et chaque chose dans l'église, hormis le Révérend Taylor et Sister Monroe, demeurèrent en suspens comme des bas sur une corde à linge. Puis Sister Monroe attrapa le prédicateur par la manche et les basques et le secoua comme un prunier.

Je dois dire à la décharge de notre pasteur qu'il n'interrompit pas son prêche. Les Mères de l'Église s'approchèrent de la chaire, en remontant les deux allées latérales avec un peu plus de hâte qu'il n'est de coutume dans un lieu saint. En fait, elles accoururent à la rescousse du Révérend. Puis deux des diacres, dans leurs brillants costumes du dimanche, se joignirent aux femmes en blanc et chaque fois qu'ils arrachaient Sister Monroe au prédicateur, celui-ci reprenait haleine et continuait son sermon, mais Sister Monroe l'attrapait alors par un autre bout, et plus fermement encore. Le Révérend Taylor aidait ses sauveteurs dans la mesure du possible en sautant d'un point à un autre dès qu'il en avait la faculté. À un moment, sa voix devint si rauque qu'elle résonna comme un grondement de tonnerre, puis le « Prêche ! » de Sister Monroe prit le dessus et nous nous demandâmes (moi en tout cas) si l'affaire aurait jamais une fin. Allaient-ils continuer pour toujours ou se fatiguer, au bout du compte, comme dans une trop longue partie de colin-maillard, plus personne ne s'intéressant à qui était « quoi » ?

Je ne saurai jamais ce qui aurait pu se produire parce que soudain, comme par enchantement, le tohu-bohu devint général. Le Saint-Esprit s'empara en même temps de Diacre Jackson et de Sister Wilson, la présidente du service d'ordre. Diacre Jackson, un grand homme

maigre et calme qui était aussi professeur de catéchisme à mi-temps, poussa le cri d'un arbre qu'on abat, se renversa en arrière et frappa le Révérend Taylor au bras. Le coup fit d'autant plus mal au Révérend qu'il ne s'y attendait pas. Il y eut une seconde d'interruption dans les grondements d'orage et, surpris, le Révérend Taylor sursauta brusquement, s'empara du diacre et lui flanqua un coup de poing. Au même instant, Sister Wilson lui attrapa sa cravate qu'elle enroula plusieurs fois autour de son poignet et se jeta sur lui. Personne n'eut le temps de rire ou de pleurer avant que les trois protagonistes ne se retrouvent par terre jambes en l'air derrière l'autel.

Épuisée et désormais calme, Sister Monroe, la cause de toute cette agitation, abandonna l'autel, et sa voix de silex s'éleva pour chanter : « Je suis venue vers Jésus telle que j'étais, inquiète, blessée et triste, et j'ai trouvé en Lui le repos et Il m'a rendue heureuse. »

Profitant de sa position à ras de terre, le pasteur demanda d'une petite voix étranglée si la congrégation voulait bien s'agenouiller avec lui pour offrir une prière d'action de grâces. Il affirma que nous avions été visités par un esprit puissant et tous les fidèles répondirent Amen.

Le dimanche suivant, il prit pour thème de son sermon le dix-huitième chapitre de l'Évangile selon saint Luc, et parla calmement des Pharisiens qui priaient dans la rue afin d'impressionner les gens par la ferveur de leur piété. Je doute que quiconque ait compris le message – certainement pas ceux à qui il était destiné. Le conseil des diacres vota cependant au Révérend les fonds nécessaires à l'achat d'un nouveau costume, l'ancien étant complètement fichu.

Le président de notre Conférence ecclésiastique avait entendu l'histoire du Révérend Taylor et de Sister Monroe, mais j'étais certaine qu'il ne connaissait pas cette dernière. Mon intérêt à l'égard de ce que pouvait nous réserver le service et mon aversion pour le Révérend Thomas me conduisirent à me couper du prédicateur. Me couper des gens ou ne plus les entendre était un art que je possédais au plus haut degré. L'usage permettant aux enfants de se faire voir mais pas de se faire entendre me convenait si bien que j'allais même plus loin : les enfants obéissants n'avaient pas à voir ni à entendre quand tel était leur choix. Je peignis un air attentif sur mon visage et magnifiai les sons de l'église.

Déjà allumée, Sister Monroe grésillait quelque part derrière moi sur la droite. Le Père Thomas se lança dans son sermon, résolu, je suppose, à offrir aux fidèles ce qu'ils étaient venus chercher. Je vis les membres du service d'ordre commencer à se déplacer discrètement, tels des porteurs des cordons du poêle, de la gauche de l'église, près des vitraux, en direction du banc de Sister Monroe. Bailey me poussa du genou. Quand l'incident – que nous appelâmes toujours

simplement « l'incident » – avec Sister Monroe avait eu lieu, nous avions été trop étonnés pour rire. Mais, durant des semaines après, il suffisait d'un « Prêche ! » à peine susurré pour nous emporter dans l'hilarité la plus folle. Quoi qu'il en soit, Bailey me poussa du genou, se couvrit la bouche et murmura : « Je t'ordonne de prêcher ! »

Je regardai du côté de Momma, au-delà de ce carré de bois teinté, par-dessus la table des offrandes, espérant que son seul regard me raccrocherait solidement à la raison. Mais, pour la première fois dans ma mémoire, Momma avait les yeux fixés derrière moi, sur Sister Monroe. Je suppose qu'elle comptait, grâce à un ou deux coups d'œil sévères, contenir les élans de cette dame fort émotive. Mais la voix de Sister Monroe avait déjà atteint un point de non-retour. « Prêche ! »

Quelques gloussements s'étouffèrent dans la section des enfants et Bailey me poussa de nouveau : « Je te l'ordonne, prêche ! » chuchotait-il. Sister Monroe lui fit bruyamment écho : « Je te l'ordonne, prêche ! »

Deux diacres se glissèrent à titre préventif de chaque côté de Brother Jackson, et deux gros types à l'allure résolue descendirent l'allée, le cap sur Sister Monroe.

Tandis que s'amplifiait le brouhaha dans l'église, le Père Thomas commit la regrettable erreur d'augmenter aussi le volume de sa voix. Soudain, telle une giboulée de printemps, Sister Monroe perça le nuage de gens qui essayaient de la contenir et déboula sur la chaire. Elle ne s'arrêta nulle part cette fois, mais continua tout droit sur l'autel et le Révérend Thomas, en criant : « Je te l'ordonne, prêche ! »

– Bravo ! dit Bailey à voix haute, puis : Mince ! et puis : Elle va lui rentrer dans le chou !

Mais le Père Thomas n'avait nulle intention d'attendre cette éventualité et, au moment où Sister Monroe arrivait sur l'estrade par la droite, il commença de descendre du côté gauche. Sans se laisser démonter, il continua de prêcher tout en se déplaçant. Il s'arrêta finalement juste devant la table des offrandes, ce qui le jeta pratiquement sur nos genoux, tandis que Sister Monroe faisait le tour de l'autel à ses trousses, suivie des diacres, du service d'ordre, de certains membres de la congrégation et de quelques enfants parmi les plus grands.

Juste à l'instant où le Révérend ouvrait la bouche, langue rose en avant, pour dire : « Grand Dieu du mont Nébo », Sister Monroe lui flanqua un coup de son sac dans la nuque. Par deux fois. Avant que le malheureux ait pu clore ses lèvres, ses dents tombèrent, ou plutôt non, ses dents sautèrent hors de sa bouche. Le grand dentier souriant échoua à côté de mon soulier droit, l'air vide et paraissant en même

temps contenir tout le néant de l'univers. Il m'aurait suffi d'allonger le pied pour pousser le dentier sous le banc ou la table des offrandes.

Sister Monroe, dont les hommes avaient presque réussi à s'emparer pour la faire sortir de l'église, s'accrochait en se débattant à la veste du Révérend. Bailey me pinça et dit sans remuer les lèvres :

– J'aimerais le voir bouffer son dîner maintenant.

Je regardai désespérément le Père Thomas. S'il avait eu l'air un tant soit peu triste ou embarrassé, j'aurais pu me sentir désolée pour lui et ne pas rire. Ma pitié à son égard m'en aurait empêchée. Je redoutais d'éclater de rire dans l'église. Si je perdais mon sang-froid, deux choses se produiraient à coup sûr. Je ferais sans nul doute pipi dans ma culotte et, non moins certainement, j'aurais droit à une raclée. Et, cette fois, je mourrais probablement de rire parce que tout était marrant – Sister Monroe, et Momma essayant de la faire tenir tranquille avec ses regards menaçants, Bailey chuchotant : « Prêche ! » et le Père Thomas avec ses lèvres distendues comme de l'élastique fatigué.

Mais le Révérend se dégagea de l'emprise faiblissante de Sister Monroe, sortit un immense mouchoir blanc et l'étaala sur ses horribles petites dents qu'il fourra dans sa poche en chuintant.

– Nu je suis venu en ce monde, nu j'en repartirai.

Le rire de Bailey lui avait traversé le corps et s'en échappait maintenant en brefs reniflements rauques. Je ne tentai plus de retenir le mien, j'ouvris simple ment la bouche et laissai s'enfuir le son. J'entendis le premier gloussement exploser au-dessus de ma tête, traverser l'autel et s'envoler par la fenêtre. « Sister ! » dit Momma à voix haute, mais le banc était gras et je glissai par terre. Je ris encore plus en essayant de me relever. Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir autant d'hilarité au monde. Ça me sortait de partout, par chaque orifice de mon corps, emportant tout au passage. Je pleurai, sanglotai, pissai, pétaï. Je ne vis pas Bailey se laisser tomber par terre mais, en roulant sur moi-même, je l'aperçus qui criait et lançait les pieds en l'air. Chaque fois que nous nous regardions, nous hurlions plus fort encore, et bien qu'il essayât de dire quelque chose, le rire l'étouffait et il fut seulement capable de lancer : « Je te l'ordonne, prêche ! » Et puis j'entrai en collision avec le bout caoutchouté de la canne d'Oncle Willie. Mes yeux remontèrent la canne jusqu'à la main brune qui la tenait puis le long de la longue, très longue manche blanche jusqu'au visage, dont un côté tirait sur le bas, comme d'habitude lorsqu'il pleurait (ou qu'il riait d'ailleurs). « Cette fois, c'est moi qui vais te fouetter ! » bégaya-t-il.

Je ne me rappelle absolument pas comment nous sortîmes de

l'église pour entrer dans le presbytère, mais c'est dans ce petit salon encombré que Bailey et moi reçûmes la raclée de notre vie. Entre les coups, Oncle Willie nous ordonnait de ne pas pleurer, ce à quoi je m'efforçai, mais Bailey refusa de coopérer. Il m'expliqua plus tard que, lorsque quelqu'un vous bat, vous devez hurler aussi fort que possible ; ce qui risque d'embarrasser le donneur de fessée ou bien d'attirer l'attention d'une âme compatissante. Nous ne dûmes notre salut ni à l'un ni à l'autre mais simplement à ce que, les cris d'orfraie de Bailey troublant le déroulement de la fin du service, l'épouse du pasteur vint demander à Oncle Willie de nous faire taire.

Le rire tourne très facilement à l'hystérie pour les enfants imaginatifs. J'eus l'impression durant des semaines d'avoir été très malade et, jusqu'à ce que je récupère totalement mes forces, je demeurai au bord de l'abîme de l'hilarité et n'importe quoi de drôle aurait pu me précipiter tout au fond vers ma mort.

Chaque fois que Bailey me disait : « Prêche ! », je lui tapais très fort dessus et j'éclatais en sanglots.

Momma avait eu trois maris : M. Johnson, mon grand-père, qui l'avait abandonnée au tournant du siècle, avec deux petits garçons à élever ; M. Henderson dont je ne savais absolument rien (Momma ne répondait jamais directement sur aucun sujet, excepté la religion) ; et puis, finalement, M. Murphy que j'entraperçus une seule fois. Il passa par Stamps, un samedi soir, et Grand-mère me colla la corvée de lui préparer un lit par terre. Un type très noir, trapu, qui portait un feutre incliné sur l'œil à la George Raft. Le lendemain, il traîna dans le Magasin, jusqu'à notre retour de l'église. Ce fut le premier dimanche où je vis Oncle Willie rater le service religieux. Bailey m'expliqua qu'il était resté à la maison pour empêcher M. Murphy de tout nous faucher. M. Murphy partit dans l'après-midi après un des énormes déjeuners dominicaux de Momma. Le chapeau repoussé en arrière, il s'éloigna sur la route en sifflotant. Je regardai son gros dos épais disparaître au coin de la grande église blanche.

Les gens parlaient de Momma comme d'une belle femme et certains, qui se souvenaient d'elle dans sa jeunesse, affirmaient qu'elle avait été extrêmement jolie. Je ne voyais que son pouvoir et sa force. Plus grande qu'aucune femme de ma connaissance, elle avait des mains si larges qu'elles pouvaient me couvrir le crâne d'une oreille à l'autre. Sa voix n'était douce que parce qu'elle en avait décidé ainsi. À l'église, quand elle était amenée à chanter, elle paraissait ôter des tampons derrière ses oreilles et un son immense, presque brutal, se déversait sur l'auditoire en faisant vibrer l'air.

Chaque dimanche, dès qu'elle s'était assise à sa place, le pasteur annonçait : « Et maintenant, Sister Henderson va nous chanter un hymne. » Et chaque dimanche, elle levait un regard surpris vers le prédicateur et le questionnait en silence : « Moi ? » Après s'être assurée, l'espace d'une seconde, qu'il s'agissait bien d'elle, elle posait son sac et pliait lentement son mouchoir qu'elle plaçait soigneusement par-dessus puis, s'appuyant sur le banc devant elle, elle se relevait, ouvrait la bouche et le cantique fusait comme s'il avait simplement attendu le moment opportun pour s'évader. D'une semaine sur l'autre, d'année en année, sa performance ne variait pas, et pourtant je n'ai pas souvenir que quiconque ait critiqué sa sincérité ou sa promptitude à chanter.

Momma comptait nous apprendre, à Bailey et à moi, à utiliser les

chemins qu'elle et sa génération, comme tous les Noirs qui les avaient précédées, avaient découverts et tenaient pour sûrs. Elle ne souscrivait nullement à l'idée que l'on pût dire leur fait aux Blancs sans risquer sa vie. Et il n'était certainement pas question de leur parler avec insolence. D'ailleurs, même en leur absence, il ne fallait pas y faire allusion trop durement sauf si nous usions du « ils ». Lui eût-on demandé si elle était lâche, et qu'elle eût choisi de répondre, elle aurait répliqué qu'elle était réaliste. Ne « leur » résistait-elle pas depuis des années ? N'était-elle pas la seule femme noire dans Stamps à qui « ils » avaient donné une fois du « Madame » ?

Cet incident faisait désormais partie de la petite histoire de Stamps. Bien avant notre arrivée, un homme accusé d'attentat à la pudeur sur une Blanche avait essayé, alors qu'il était pourchassé, de se sauver en se réfugiant dans le Magasin. Momma et Oncle Willie le cachèrent derrière l'armoire jusqu'à la nuit puis, lui offrant des provisions pour la route, le congédièrent. Mais l'homme fut arrêté et, devant le tribunal, questionné sur ses mouvements le jour du crime, il répondit qu'ayant appris qu'on le recherchait il s'était réfugié dans le Magasin de M^{me} Henderson.

Le juge demanda qu'on convoquât M^{me} Henderson et, quand Momma, en arrivant, annonça qu'elle était M^{me} Henderson, le juge, l'huissier et les autres Blancs éclatèrent de rire. Le juge avait vraiment commis une gaffe en appelant « Madame » une négresse, mais il était de Pine Bluff et ne pouvait pas prévoir que la propriétaire d'un bazar dans ce patelin de Stamps pût être une Noire. Les Blancs se tordirent longtemps à propos de cette affaire dont les Noirs considérèrent qu'elle prouvait la valeur et la majesté de ma grand-mère.

Stamps, Arkansas, c'était Fouett'Andouille, Géorgie ; Pendez-Les-Haut-et-Court, Alabama ; Te-Trouve-Pas-Ici-au-Coucher-du-Soleil-Négro, Mississippi, ou n'importe quel autre nom tout aussi évocateur. Les gens à Stamps disaient que les préjugés des Blancs de notre ville étaient tels qu'un Noir ne pouvait pas acheter de la glace à la vanille. Sauf pour la Fête nationale. Les autres jours, il devait se contenter de glace au chocolat.

Un rideau avait été tiré entre la communauté noire et toutes choses blanches, mais on pouvait suffisamment voir au travers pour développer en soi une peur-admiration-mépris à l'égard des « objets » des Blancs – leurs voitures, leurs maisons étincelantes, leurs enfants et leurs femmes. Le plus enviable, c'était cette opulence qui leur permettait le gaspillage. Ils possédaient tant de vêtements qu'ils pouvaient donner des robes parfaitement portables, juste un peu usées sous les bras, à la classe de couture de notre école pour les travaux pratiques des grandes élèves.

Bien que la générosité des Noirs fût permanente, elle obligeait toujours à un sacrifice. Ce que donnaient les Noirs à d'autres Noirs était très probablement aussi désespérément nécessaire au donateur qu'au bénéficiaire. Donner ou recevoir devenait de ce fait un échange plein de richesse.

Je n'arrivais pas à comprendre les Blancs, ni ce qui leur conférait le droit de dépenser de l'argent avec autant de prodigalité. Bien entendu, je savais que Dieu était blanc lui aussi, mais personne n'aurait réussi à me faire croire qu'il avait des préjugés. Ma grand-mère avait plus d'argent que tous les pauvres petits culs-terreux blancs. Nous possédions de la terre et des maisons, mais, chaque jour, on nous avertissait, Bailey et moi : « Qui ne gaspille pas ne manque pas. »

Chaque année, Momma achetait deux coupes de tissu pour nos habits d'hiver et d'été. Elle taillait mes sarraus d'écolière, mes jupons, mes culottes, mes mouchoirs, les chemises de Bailey, ses caleçons, ses tabliers à elle, ses peignoirs et ses blouses dans les rouleaux expédiés à Stamps par Sears et Roebuck. Oncle Willie était la seule personne dans la famille à porter en permanence des vêtements de confection. Chaque jour, il arborait des chemises blanches propres et des bretelles à fleurs, et ses chaussures spéciales coûtaient vingt dollars. J'estimais Oncle Willie d'une vanité coupable, surtout lorsque j'avais à repasser

sept chemises raides d'empesage, en évitant tout faux pli.

Durant l'été, nous allions pieds nus, sauf le dimanche, et nous avions appris à ressemeler nos chaussures quand elles « cédaient », comme disait Momma. La Crise avait dû frapper la section blanche de Stamps avec la force d'un cyclone mais, tel un voleur hésitant, elle ne s'insinua que lentement dans le quartier noir. Le pays y fut en proie deux ans avant que les Noirs de Stamps ne la connussent. Je crois que tout le monde chez nous pensait que la Crise, comme le reste, était réservée aux Blancs et qu'on n'avait donc rien à voir avec. Nos gens vivaient de la terre et comptaient sur la cueillette du coton et sur la saison du sarclage et de l'abattage pour rapporter l'argent nécessaire à l'achat des chaussures, vêtements, livres et quelques outils de ferme dont ils avaient besoin. C'est quand les propriétaires des champs de coton réduisirent les salaires de dix cents par livre de coton à huit, puis sept et finalement cinq que la communauté noire se rendit compte enfin que la Crise n'opérait pas de discrimination.

Les organisations d'assistance sociale distribuèrent des vivres aux familles pauvres, noires et blanches. Des kilos de lard, de farine, de sel, d'œufs et de lait en poudre. Les gens cessèrent d'élever des cochons parce qu'il devenait trop difficile de faire de la pâtée assez riche pour les nourrir et personne n'avait suffisamment d'argent pour acheter du tourteau ou de la farine de poisson.

Momma passa bien des nuits à calculer lentement sur nos ardoises, cherchant le moyen de poursuivre son commerce quoique ses clients n'eussent plus de quoi la payer. Une fois arrivée à ses conclusions, elle nous ordonna :

– Bailey, je veux que tu me fasses un bel écriteau bien clair. Beau et bien propre. Et toi, Sister, tu pourras me le colorier avec tes crayons de couleur. Je veux mettre :

1 BOÎTE DE 5 LIVRES DE LAIT EN POUDRE S'ÉCHANGE 50 CENTS

1 BOÎTE DE 5 LIVRES D'OEUFES EN POUDRE S'ÉCHANGE 1 DOLLAR

10 × 2 BOÎTES DE MAQUEREAUX S'ÉCHANGENT POUR 1 DOLLAR

Et ainsi de suite.

Momma continua de faire tourner sa boutique. Nos clients n'avaient même pas à rapporter leurs allocations de vivres chez eux. Ils allaient les chercher au centre de distribution en ville et les déposaient en passant au Magasin. S'ils ne voulaient rien en échange dans l'immédiat, on inscrivait à leur crédit, sur un des grands registres gris,

le montant qui leur revenait. Nous étions une des rares familles noires à ne pas recevoir de secours, mais Bailey et moi étions aussi les seuls enfants, parmi nos connaissances, condamnés à absorber tous les jours les œufs et le lait en poudre.

Les familles de nos petits camarades échangeaient les vivres dont elles ne voulaient pas contre du sucre, du pétrole lampant, des épices, de la viande en conserve, des saucisses, du beurre de cacahuètes, des biscuits, du savon de toilette et même du savon tout court. Nous ne manquâmes jamais de nourriture mais, tous deux, nous détestions le lait grumeleux et les œufs spongieux et, parfois, nous nous arrêtions chez des gens beaucoup plus pauvres pour y déguster du beurre de cacahuètes et des crackers. Stamps fut aussi lent à sortir de la Crise qu'à y entrer. La Seconde Guerre mondiale était déjà bien avancée avant qu'un changement notable ne se produisît dans l'économie de ce hameau quasi oublié.

Un jour, à Noël, nous reçûmes des cadeaux de notre père et de notre mère qui vivaient séparément dans un paradis appelé la Californie où, nous disait-on, on pouvait manger toutes les oranges que l'on voulait. Et où le soleil brillait tout le temps. Pour moi, ce n'était pas vrai. Impossible de croire que notre mère s'amusait en mangeant des oranges au soleil sans ses enfants. Jusqu'à ce Noël et ces cadeaux, j'avais été persuadée que mes parents étaient tous deux morts. Je pouvais pleurer dès que j'en avais envie en imaginant ma mère (je ne savais pas très bien à quoi elle ressemblait) étendue dans son cercueil. Ses cheveux, très noirs, s'épalaient sur un minuscule oreiller blanc et son corps était recouvert d'un drap. Le visage était brun, rond comme un grand o et, puisque je ne pouvais pas lui dessiner de traits, j'imprimais MÈRE en travers du o et les larmes me coulaient sur les joues, comme du lait chaud.

Puis arrivèrent ce terrible Noël et ces affreux cadeaux, quand notre père, avec cette vanité caractéristique que je devais lui découvrir, nous envoya sa photo. Le paquet de ma mère contenait un service à thé – une théière, quatre tasses et leurs soucoupes et de minuscules cuillères – et une poupée aux yeux bleus, aux joues roses et aux cheveux jaunes peints sur son crâne. J'ignore ce que reçut Bailey, mais, après avoir ouvert mes paquets, j'allai dans la cour, derrière le chinaberry. Le jour était froid et l'air aussi clair que de l'eau. Il y avait encore de la gelée sur le banc mais je m'assis et pleurai. Je levai la tête et vis Bailey sortir des petits coins en s'essuyant les yeux. Il avait pleuré lui aussi. Je ne savais pas s'il s'était raconté également qu'ils étaient morts et qu'il venait d'être confronté avec la dure réalité ou si simplement il se sentait abandonné. Les cadeaux ouvraient la porte à

des questions qu'aucun de nous ne voulait poser. Pourquoi nous avaient-ils expédiés loin d'eux ? Et qu'avions-nous fait de si mal ? Si mal ? Pourquoi, à trois et quatre ans, avait-on dû nous mettre tout seuls, avec des étiquettes autour du bras, dans le train de Long Beach, Californie, à Stamps, Arkansas, avec juste l'employé des wagons-lits pour s'occuper de nous ? (D'ailleurs, il était descendu en Arizona.)

Bailey vint s'asseoir à côté de moi et, pour une fois, il ne me reprocha pas de pleurer. Je pleurai donc et il renifla un peu, mais nous ne parlâmes pas jusqu'à ce que Momma nous rappelât à la maison.

Debout devant l'arbre que nous avions décoré de scintillants et de jolies boules colorées, Momma nous dit :

– Les enfants, vous êtes les choses les plus ingrates que j'aie jamais vues dans ma vie. Croyez-vous que votre maman et votre papa se sont donné la peine de vous envoyer ces jolis joujoux pour que vous alliez pleurer dehors dans le froid ?

Aucun de nous ne prononça un mot.

– Sister, je sais que tu as le cœur sensible, mais toi, Bailey Junior, tu n'as aucune raison d'aller miauler comme un chaton, juste parce que tu as reçu un cadeau de Vivian et Bailey Senior. (Et comme nous ne répondions toujours pas, elle demanda :) Voulez-vous que je dise au Père Noël de tout remporter ?

Je me sentis en proie au plus terrible déchirement. Je voulus crier : « Oui. Dis-lui de tout remporter. » Mais je ne bougeai pas.

Plus tard, Bailey et moi, nous bavardâmes. Il affirma que si c'était vraiment Maman qui avait envoyé ces objets, cela signifiait peut-être qu'elle se préparait à venir nous reprendre. Peut-être avait-elle été simplement furieuse de quelque chose que nous avions fait mais, nous ayant désormais pardonnés, nous enverrait-elle chercher bientôt. Le lendemain de Noël, nous éventrâmes la poupée pour en ôter tout le rembourrage, mais Bailey me prévint qu'il valait mieux ne pas abîmer le service à thé parce que Maman pouvait arriver n'importe quel jour ou n'importe quelle nuit.

Un an plus tard, notre père débarqua à Stamps sans crier gare. Ce fut affreux pour Bailey et moi d'être confrontés avec la vérité, par un dur matin. Nous – moi en tout cas – avions tissé de telles chimères autour de lui, et de notre mère-illusion, que le voir en chair et en os mit en pièces mes inventions comme un coup de ciseaux taillade une guirlande en papier. Il arriva devant le Magasin dans une auto grise et propre (il avait dû s'arrêter à l'extérieur de la ville pour la nettoyer en vue d'une « grande entrée »). Bailey qui s'y connaissait déclara qu'il s'agissait d'une De Soto. La taille de mon père me choqua. Il avait des épaules si larges que je crus qu'il aurait du mal à passer la porte. Il était plus grand que quiconque et, bien qu'il ne fût pas gros, il donnait cependant l'impression de l'être. Ses vêtements paraissaient trop petits aussi. Plus ajustés et plus laineux qu'il n'était habituel à Stamps.

Et il était d'une beauté éblouissante. « Bailey, mon enfant ! Seigneur Jésus, Bailey ! » cria Momma. « BaiBai-Bailey ! » bégaya Oncle Willie. « Bon sang de bonsoir ! C'est lui. C'est notre papa », dit mon frère. Et l'univers de mes sept ans bascula et se brisa pour ne plus jamais se recoller.

Sa voix résonnait comme une louche de métal contre un seau et il parlait l'anglais. Le bel anglais, comme le directeur de l'école, et mieux encore. Il ponctuait ses phrases de « hem » et même de « hemhem » aussi généreusement qu'il distribuait ses sourires tordus. Ses lèvres ne se tiraient pas en bas comme celles d'Oncle Willie, mais se relevaient d'un côté, et sa tête penchait à gauche ou à droite sans jamais se tenir à la verticale sur son cou. Il avait l'air d'un homme qui ne croyait pas ce qu'il entendait ni ce qu'il disait lui-même. Il fut le premier cynique que je connus. « Alors hem voilà donc hem le petit homme à son Papa ? Dis donc, on t'a jamais dit hemhem que tu hem me ressemblais ? » Il tenait Bailey dans un bras et moi dans l'autre. « Et la petite fille à son Papa ? Vous avez été hemhem sages, hem n'est-ce pas ? Autrement hem je suppose que hem Père Noël m'en aurait parlé. » J'étais si fière de lui que je ne pouvais pas attendre que la nouvelle de son arrivée se répandît. Ce que les autres enfants allaient être surpris en voyant combien notre père était beau ! Et qu'il nous aimait au point de venir jusqu'à Stamps nous rendre visite ! Tout le monde pouvait se rendre compte à sa manière de parler, et aussi d'après sa voiture et ses vêtements, qu'il était riche et que, peut-être, il

avait un château là-bas en Californie. (J'appris plus tard qu'il avait été portier au « Breakers », un hôtel chic de Santa Monica.) Et puis la possibilité que l'on me comparât à lui me vint à l'esprit, et je ne voulus plus que quiconque le vit. Peut-être qu'il n'était pas mon vrai père. Bailey était son fils, ça, pas de doute, mais moi j'étais une orpheline qu'ils avaient recueillie pour tenir compagnie à Bailey.

J'avais toujours peur quand je le surprénais à m'observer et j'aurais voulu alors pouvoir me faire aussi petite qu'une souris. Un jour, à table, tenant ma fourchette de la main gauche, j'attaquai un morceau de poulet frit. J'enfonçai le couteau entre la deuxième et troisième dent de la fourchette, ainsi qu'on nous avait toujours strictement appris à le faire, et entrepris de détacher la viande de l'os. Mon père éclata d'un grand rire velouté et je levai la tête. Il imita mes deux coudes s'agitant de haut en bas : « Est-ce que le bébé de Papa va s'envoler ? » Momma rit et Oncle Willie aussi, et même Bailey ricana un peu. Notre père était fier de son sens de l'humour.

Durant trois semaines, le Magasin fut rempli de gens qui avaient été à l'école avec lui ou qui le connaissaient. Les curieux et les envieux se pressaient à ses côtés, et il se pavanait, lançant des « hem » et des « hemhem » à tout bout de champ, sous le regard triste d'Oncle Willie. Puis, un beau jour, il décréta qu'il devait repartir pour la Californie. J'en fus soulagée. Mon univers deviendrait plus vide et plus aride, mais le martyre de le voir intervenir dans chaque seconde de ma vie cesserait. Et puis, la menace silencieuse qui régnait dans l'air depuis son arrivée, la menace de son départ éventuel, disparaîtrait. Je n'aurais plus à me demander si je l'aimais ou non, ni à répondre à ses : « Est-ce que le bébé de Papa voudrait venir en Californie avec son Papa ? » Pour sa part, Bailey lui avait dit oui, mais j'étais demeurée muette. Momma fut soulagée aussi, bien qu'elle eût éprouvé beaucoup de plaisir à lui préparer spécialement de bons petits plats et à exhiber son rejeton californien à tous ces paysans de l'Arkansas. Mais Oncle Willie souffrait de la pression grandiloquente de notre père et, en bonne mère poule, Momma s'inquiétait plus de son enfant infirme que de celui qui pouvait voler hors du nid.

Il allait nous emmener avec lui ! La nouvelle me bourdonnait aux oreilles tout au long de mes jours nées, me faisant sursauter comme un diable à ressort. Chaque jour je trouvais le temps de m'échapper jusqu'à la mare où les gens taquinaient la perche et le brochet. Je choisissais des heures trop matinales ou trop tardives pour les pêcheurs, de façon à avoir le coin pour moi seule. Je m'asseyais au bord de l'étang vert sombre et mes pensées glissaient dessus comme les araignées d'eau. Tantôt de-ci, tantôt de-là, tantôt ailleurs. Devais-je partir avec mon père ? Devais-je me jeter dans la mare et, puisque je

ne savais pas nager, y rejoindre le corps de L. C, le garçon qui s'était noyé l'été dernier ? Devais-je supplier Momma de me garder ? Je pourrais lui proposer de faire à la fois les corvées de Bailey et les miennes. Aurais-je le courage de tenter de vivre sans Bailey ? Incapable de prendre aucune décision, je récitais quelques versets de la Bible et rentrais à la maison.

Momma retaila des vieilleries achetées à des domestiques de Blanches et passa de longues soirées dans la salle à manger à me coudre des blouses et des jupes. Elle paraissait très triste, mais chaque fois que je la surprénais à me regarder, elle disait, comme si je lui avais désobéi : « Tiens-toi donc bien à présent, tu m'entends ? Ne fais pas croire aux gens que je ne t'ai pas bien élevée, tu m'entends ? » Elle aurait été plus surprise que moi si elle m'avait serrée dans ses bras en pleurant à l'idée de me perdre. Son univers était bordé de tous côtés par le travail, le devoir, la religion, et le souci de rester à « sa place ». Je ne crois pas qu'elle ait jamais su qu'un amour profond imprégnait tout ce qu'elle touchait. Des années après, je lui demandai si elle m'aimait et elle m'écarta d'un geste avec un : « Dieu est amour. Ne te soucie que d'être une bonne petite et alors il t'aimera. »

Je fus installée sur la banquette arrière de la voiture, avec les valises en cuir de Papa et nos cartons. Malgré les vitres baissées, l'odeur de poulet frit et de tarte aux patates douces refusait de se dissiper, et je n'avais pas la place d'allonger mes jambes. Quand il y pensait, Papa demandait : « Tu es à l'aise, là-bas derrière, petit bébé de Papa ? » Il n'attendait jamais ma réponse – « Oui, monsieur » – pour reprendre sa conversation avec Bailey. Bailey et lui se racontaient des blagues, et Bailey rigolait tout le temps, éteignait les mégots de Papa et posait sa main sur le volant quand Papa disait : « Allez, mon vieux, aide-moi à conduire ça ! »

Après m'être fatiguée de traverser toujours la même ville et de contempler autant de petites maisons à l'air vide et hostile, je m'isolai de tout, excepté du bruit de succion des pneus sur la route et du ronronnement régulier du moteur. J'étais certainement très mécontente de Bailey. Il n'y avait pas le moindre doute qu'il essayait de faire de la lèche à Papa. Il s'était même mis à rire comme lui, et ressemblait à un Père Noël Junior avec ses « ho, ho, ho ».

– Quel effet ça va te faire de voir ta mère ? Tu vas être content ? dit Papa, en s'adressant à Bailey, mais la question pénétra la couche d'isolant dont j'avais enveloppé mes sens. Allions-nous donc la voir ? Je croyais que nous nous rendions en Californie. Je fus soudain terrifiée. Supposons qu'elle se moquât de nous comme il le faisait, lui ? Et qu'elle eût d'autres enfants à présent avec elle ?

– Je veux retourner à Stamps, dis-je.

Papa éclata de rire :

– Tu veux dire que le bébé de Papa ne veut pas aller à Saint Louis voir sa maman ? Elle ne va pas te manger, tu sais !

Il se tourna vers Bailey et je contemplai son profil : il était si peu réel pour moi que j'avais l'impression de regarder parler une poupée.

– Bailey Junior, demande à ta sœur si elle veut retourner à Stamps.

Il parlait plus comme un Blanc que comme un Noir. Peut-être était-il l'unique Blanc à peau noire du monde ? Ça serait bien ma veine que le seul et unique exemplaire se trouvât être mon père. Mais, pour la première fois depuis notre départ de Stamps, Bailey demeurerait muet. Lui aussi pensait à notre rencontre avec Mère. Comment un enfant de huit ans peut-il maîtriser une telle peur ? Il avale sa salive pour la retenir derrière ses amygdales, il raidit ses pieds pour l'emprisonner entre ses orteils, il serre les fesses pour la faire remonter dans son ventre.

– Junior, tu as donné ta langue au chat ? Qu'est-ce que tu crois que ta maman va dire quand je lui raconterai que ses enfants ne voulaient pas la voir ?

L'idée qu'il le lui raconterait vraiment nous secoua terriblement, Bailey et moi, en même temps. Bailey se pencha par-dessus le dos de son siège.

– Maï, c'est Maman Chérie ! Tu sais bien que tu veux voir Maman Chérie. Ne pleure pas.

Papa se mit à rire et se carra dans son siège tout en se demandant, je pense : « Qu'est-ce qu'elle va dire de ça ? »

Je cessai de pleurer puisqu'il n'y avait aucune chance de retourner à Stamps chez Momma. Bailey ne me soutiendrait pas, je le voyais bien, et je décidai donc de me taire, de sécher mes larmes et d'attendre ce que Maman Chérie apporterait.

Saint Louis représentait une nouvelle sorte de chaleur et une nouvelle sorte de saleté. Ma mémoire ne contenait aucun exemplaire de ces immeubles entassés et couverts de suie. Pour autant que je sache, on nous conduisait en Enfer et notre père était le diable chargé de notre livraison.

Ce n'était qu'en cas d'extrême urgence que Bailey me permettait de lui parler en javanais devant des adultes, mais, cet après-midi-là, je fus obligée de m'y risquer. Nous avons tourné, j'en étais sûre, cinquante fois le même coin de rue. Je demandai à Bailey :

– Croivas tavu quavil eva navotrave pavarave avou quave navous savommaves kavidnavappavés ?

– Écoute, répliqua Bailey, nous sommes à Saint Louis et nous allons voir Maman Chérie. Ne t'en fais pas.

Papa gloussa et dit :

– Quavi vaveut tave kavidnavappaver ? Cravois tavu quave vavous evataves laves enfavants dave Lavindbavergh ?

Je croyais que mon frère et ses amis avaient inventé le javanais. Entendre mon père le parler me surprit moins que cela ne m'irrita. J'y vis une nouvelle preuve de la ruse des adultes à l'égard des enfants. Un autre exemple de la trahison des grandes personnes.

Décrire ma mère reviendrait à parler d'un ouragan à son maximum de puissance. Ou des couleurs ascendantes et descendantes d'un arc-en-ciel. Accueillis par Grand-mère Baxter, nous avions attendu, assis sur le bord de nos chaises, dans le salon bourré de meubles (Papa parlait à notre aïeule avec la même aisance qu'ont les Blancs pour s'adresser aux Noirs, sans gêne ni vergogne). Nous étions à la fois effrayés de la venue de notre mère et impatientés par son retard. Combien remarquables de vérité sont ces deux expressions : « coup de foudre » et « frappé de paralysie ».

La beauté de ma mère me foudroya littéralement. Ses lèvres rouges (Mamma disait que c'était un péché de mettre du rouge) s'ouvraient sur des dents égales et blanches et sa couleur de beurre frais lui donnait un air de propreté diaphane. Son sourire agrandissait sa bouche au-delà de ses joues, au-delà de ses oreilles et, apparemment, au-delà des murs et jusque dans la rue. Je fus frappée de paralysie. Je compris immédiatement pourquoi elle m'avait expédiée loin d'elle. Elle était trop belle pour des enfants. Je n'avais jamais vu une femme aussi jolie être appelée « Maman ». Bailey, quant à lui, tomba immédiatement et pour l'éternité amoureux d'elle. Je vis ses yeux étinceler comme les siens : il oublia ces nuits de solitude où nous avions pleuré tous deux parce que nous étions des « enfants abandonnés ». Il n'avait jamais quitté son sein chaud ni partagé avec moi le vent glacial de la solitude. Elle était sa Maman Chérie et je me résignai à cet état de choses. Ils se ressemblaient plus, elle et lui, qu'elle et moi ou même que lui et moi. Ils possédaient tous deux beauté physique et personnalité, et donc je me disais que tout cela était logique.

Notre père quitta Saint Louis quelques jours plus tard pour regagner la Californie, ce qui ne me fit ni chaud ni froid. Il était un étranger et s'il décidait de nous laisser avec une étrangère, c'était du pareil au même.

Grand-mère Baxter était une quarteronne ou une octoronne, en tout cas elle était quasiment blanche. Elle avait été élevée par une famille allemande du Caire (Illinois) avant de venir, au tournant du siècle, faire à Saint Louis ses études d'infirmière. Alors qu'elle travaillait à l'hôpital Homer G. Philips, elle avait rencontré et épousé Grand-père Baxter. Elle était blanche (n'ayant aucun trait que l'on aurait pu qualifier de négroïde), il était noir. Tandis qu'elle s'exprimait avec un accent germanique guttural, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, il avait le débit précipité et haché des îles.

Leur mariage fut heureux. Grand-père avait une phrase célèbre qui faisait la fierté de sa famille. « Par Jésus, je vis pour ma femme, mes enfants et mon chien. » Il prenait grand soin de justifier cette devise en n'ayant confiance qu'en la parole des siens, même lorsqu'il était patent qu'ils avaient tort.

Le quartier noir de Saint Louis, dans les années 30, offrait à peu près le raffinement d'une bourgade de la ruée vers l'or. La contrebande d'alcool, les jeux de hasard et toutes les activités qui leur sont associées se pratiquaient si ouvertement qu'il m'était difficile de croire qu'ils fussent défendus par la loi. Bailey et moi, en notre qualité de nouveaux venus, nous fûmes rapidement informés, par nos camarades de classe, de l'identité des hommes que nous rencontrions au coin des rues. Je suis sûre qu'ils avaient pêché leurs noms dans des livres sur la conquête de l'Ouest (Jimmy Tape-Dur, Deux Flingues, Le Gentil, Pete Poker) et, pour me donner raison, ils rôdaient devant les saloons comme des cow-boys jetés à bas de leur monture. On rencontrait des propriétaires de loteries clandestines, des parieurs, des revendeurs de billets et de whisky, non seulement dans les rues bruyantes mais aussi dans le paisible salon familial. Nous les trouvions souvent là, en rentrant, assis, leur chapeau à la main, comme nous lors de notre arrivée dans la grande ville. Silencieux, ils attendaient Grand-mère Baxter.

Sa peau blanche et le pince-nez qu'elle laissait pendre théâtralement au bout d'une chaîne accrochée à sa robe étaient deux facteurs qui lui valaient beaucoup de respect. En outre, la féroce réputation de ses six enfants et le fait qu'elle fût chef d'une circonscription électorale renforçaient son pouvoir en lui donnant l'autorité nécessaire pour négocier sans peur avec le plus abominable des truands. Elle avait ses

entrées dans la police, et les visiteurs aux costumes voyants et cicatrices épaisses attendaient, dans un décorum religieux, de pouvoir lui demander une faveur. Si Grand-mère faisait tomber la fièvre policière autour de leurs salles de jeu ou glissait le mot nécessaire pour réduire la caution d'un ami en prison, ils savaient ce qu'elle attendait d'eux en échange. Quand viendrait le jour des élections, ils lui gagneraient les suffrages de leur quartier. Elle leur obtenait le plus souvent l'indulgence et ils lui rapportaient toujours les votes.

Saint Louis m'initia aussi au jambon en tranches fines (je le considérais comme une gourmandise), aux *jelly-beans* mélangés aux cacahuètes, à la laitue dans les sandwiches, aux phonographes et à l'esprit de clan. En Arkansas, où nous préparions le jambon nous-mêmes, nous le mangions au petit déjeuner en pavés épais de plus d'un centimètre, mais à Saint Louis nous allions en chercher des tranches fines comme des feuilles de papier dans d'étranges boutiques allemandes et nous les dégustions en sandwiches. Pas plus que son accent germanique, Grand-mère ne perdit jamais son goût du gros *brot* noir que nous achetions non coupé. À Stamps, la laitue ne servait qu'à garnir la salade de pommes de terre ou de chou-rave, et, les soirs de froidure, on mettait directement à rôtir dans le bas du four les cacahuètes ramassées dans les champs. Leur riche odeur remplissait la maison et nous étions toujours censés en manger trop. Mais c'était là une coutume de Stamps. À Saint Louis, les cacahuètes s'achetaient dans des cornets en papier, mélangées à des boules de gomme, ce qui signifiait que nous mangions le sel et le sucre ensemble et je trouvais cela délicieux. La meilleure chose, à mon sens, qu'eût à offrir la grande ville.

À notre entrée à l'école Toussaint-Louverture, nous fûmes frappés par l'ignorance de nos camarades de classe et la grossièreté de nos professeurs. Seule m'impressionna l'immensité du bâtiment : même l'école blanche de Stamps n'était pas aussi vaste.

Les élèves, cependant, étaient scandaleusement en retard. Grâce à notre travail au Magasin, Bailey et moi étions d'un niveau supérieur en arithmétique, et nous lisions très bien puisque, à Stamps, il n'y avait pas d'autre activité. On nous fit passer dans la classe au-dessus parce que nos professeurs pensaient que nous, les petits campagnards, nous donnerions un complexe d'infériorité à nos condisciples – ce qui se vérifia, Bailey ne se privait pas de faire des réflexions sur le manque de connaissances de nos camarades. À l'heure du déjeuner, dans l'immense cour de récréation en ciment gris, il se plantait au milieu d'un cercle de grands gaillards et demandait : « Qui était Napoléon Bonaparte ? » et « Combien de pieds dans un mille ? » De la provocation, style Bailey.

N'importe lequel des garçons aurait pu le tabasser mais, dans ce cas, il aurait dû recommencer le lendemain, et Bailey ne fut jamais un partisan des combats à la loyale. Il m'enseigna qu'une fois engagée dans une bagarre je devais « me jeter sur les couilles, tout de suite ». Et il négligea de me répondre quand je lui demandai : « Et si je me bats avec une fille ? »

Nous fréquentâmes cette école une année entière, mais la seule chose nouvelle que je me rappelle y avoir entendue fut : « Recopier des milliers de zéros bien formés améliore l'écriture. »

Les professeurs étaient plus distants que ceux que nous avions connus à Stamps et, s'ils ne tapaient pas sur les élèves avec une canne, ils leur donnaient des coups de règle dans la paume. À Stamps, les enseignants étaient beaucoup plus gentils, mais cela parce qu'ils arrivaient des collèges noirs de l'Arkansas et, comme nous n'avions ni hôtels ni pensions en ville, ils se voyaient contraints de loger chez l'habitant. Si une institutrice « fréquentait », ou ne recevait pas de courrier ou bien pleurait le soir seule dans sa chambre, très vite même les enfants discutaient de sa moralité, de sa solitude et généralement de ses autres faiblesses. Dans l'atmosphère indiscrete d'un petit patelin, il était quasiment impossible de maintenir des rapports formels.

Les professeurs de Saint Louis, pour leur part, avaient tendance à se donner de grands airs et à s'adresser à leurs élèves des hauteurs de leur éducation et de leur élocution de Blancs. Hommes et femmes, ils avaient tous l'accent de mon père, avec leurs hem et hemhem. Ils marchaient les genoux serrés et parlaient les lèvres pincées, comme s'ils avaient tout autant redouté de laisser passer un son que de respirer l'haleine fétide de leur interlocuteur.

Durant tout un hiver déprimant, nous nous rendîmes à l'école en longeant des murs de brique et en respirant de la poussière de charbon. Nous apprîmes à dire « Oui » et « Non » plutôt que « Oui, madame » et « Non, madame ».

Parfois, Maman, qu'on apercevait rarement dans la maison, nous faisait venir chez Louie, une longue taverne obscure au bout du pont, près de notre école, et la propriété de deux frères syriens.

Nous entrions par la porte de service, et la sciure, la bière éventée, la buée et l'odeur de viande bouillie me donnaient l'impression d'avoir avalé des boules de naphtaline. Mère m'avait coupé les cheveux court, comme elle, et les avait défrisés aussi. Du coup, je me sentais chauve et la nuque si nue que j'avais honte que quiconque se trouvât derrière moi. D'où ma tendance à me retourner vivement comme si je m'étais attendue à quelque chose.

Chez Louie, nous étions accueillis par les amis de Maman comme « les petits chéris de Bibbi », abreuvés de limonade et bourrés de crevettes bouillies. On s'asseyait dans les stalles aux bancs raides et Maman dansait pour nous sur des airs du gramophone.

C'étaient les moments où je l'aimais le plus. Elle ressemblait à un joli cerf-volant flottant au-dessus de ma tête. J'aurais pu, si j'avais voulu, la ramener vers moi en prétendant que je voulais aller au petit coin ou en commençant une bagarre avec Bailey. Je ne faisais jamais ni l'un ni l'autre, mais mon pouvoir me remplissait de tendresse pour elle.

Les frères syriens se disputaient son attention, tandis qu'elle chantait les blues passionnés que Bailey et moi comprenions presque. Ils la guignaient de l'œil tout en s'occupant de leurs clients et je savais qu'ils étaient, eux aussi, hypnotisés par cette magnifique femme qui s'exprimait avec tout son corps et faisait claquer ses doigts plus fort que n'importe qui au monde. Chez Louie, nous apprîmes le *Time Step*. C'est de ce pas que sont nées la plupart des danses américaines noires. Il consiste en une série de claquettes, de sauts et de pauses, et exige une bonne oreille, de la sensibilité et de la coordination. On nous amenait là, dans l'air enfumé du saloon, pour montrer aux amis de Maman ce que nous savions faire. Bailey apprenait facilement et il a toujours été meilleur danseur que moi. Mais j'appris aussi. Je me mis au *Time Step* avec la même détermination que j'avais apportée à retenir les tables de multiplication. À la place d'Oncle Willie et du gros poêle crépitant, il y avait Maman et ses amis rieurs, et cela revenait au même. On nous applaudissait et on nous redonnait de la limonade et des crevettes, mais il s'écoula des années avant que je ne découvre la joie et la liberté de bien danser.

Les frères de Maman, Oncles Tutti, Tom et Ira, étaient des jeunes gens fort connus dans Saint Louis. Ils travaillaient tous à la municipalité, ce qui, je le sais aujourd'hui, ne représentait pas un mince exploit pour des Noirs. Leurs situations et leur famille les mettaient à part, mais ils étaient surtout célèbres pour leur impitoyable méchanceté. « Par Jésus, leur avait dit Grand-père, si vous vous retrouvez en prison pour vol ou une idiotie de ce genre, je vous y laisserai pourrir. Mais si on vous arrête pour une bagarre, je vendrai la maison et tout le bataclan pour vous en sortir ! » Avec ce genre d'encouragement, ajouté à des tempéraments explosifs, il n'était pas étonnant qu'ils fussent devenus des personnages redoutables. Seul notre plus jeune oncle, Billy, n'avait pas encore atteint l'âge de se joindre à leurs frasques. Un de leurs plus flamboyants faits d'armes est devenu une fière légende familiale.

Pat Patterson, un type important, lui-même protégé par le bouclier

d'une féroce réputation, commit la faute d'insulter ma mère un soir qu'elle était sortie seule. Elle raconta l'incident à ses frères. Ceux-ci enjoignirent à un de leurs sbires de chercher Patterson dans la ville et de leur téléphoner dès qu'il l'aurait localisé.

Pendant qu'ils attendaient au cours de l'après-midi, le salon se remplit de fumée et de murmures. Parfois, Grand-père sortait de la cuisine et disait : « Ne le tuez pas. Faites gaffe, laissez-le vivant ! », puis repartait prendre un café avec Grand-mère.

Ils se rendirent dans le bistro où Patterson buvait à une petite table. Oncle Tommy se posta à l'entrée, Oncle Tutti s'installa près de la porte des toilettes et Oncle Ira, qui était l'aîné, et peut-être le modèle de chacun, s'approcha de Patterson. Tous, manifestement, étaient armés.

– Tiens, Bibbi, dit Oncle Ira à ma mère. Voilà ce négro de Patterson. Viens par ici lui botter le cul.

Armée d'une matraque de flic, Maman flanqua sur la tête du type un coup qui le laissa à deux doigts de la mort. Il n'y eut ni enquête policière ni réprobation publique. Après tout, Grand-père n'encourageait-il pas ces violents caractères et Grand-mère n'était-elle pas une femme quasiment blanche avec de l'influence sur la police ?

J'avoue que leur méchanceté me ravissait. Ils tapaient sur les Noirs et les Blancs avec le même enthousiasme et s'aimaient tant les uns les autres qu'ils n'eurent jamais besoin d'acquérir l'art de se faire des amis. Ma mère était une personne ouverte et chaleureuse à côté de ses frères et sœur. Durant notre séjour là-bas, Grand-père tomba malade et ses enfants passèrent tous leurs loisirs à son chevet à lui raconter des potins, des histoires drôles et à lui prouver leur affection.

Oncle Tommy, qui était bourru et avalait ses mots comme Grand-père, restait mon préféré. Il enfilait bout à bout des phrases ordinaires et il en résultait des choses qui ressemblaient soit à d'énormes grossièretés, soit à de la poésie comique. Acteur-né, il n'attendait pas le rire qui suivait obligatoirement ses déclarations cocasses. Il n'était jamais cruel. Il était méchant.

Quand nous jouions au handball du côté de chez nous et qu'Oncle Tommy, rentrant du travail, surgissait au coin de la rue, il commençait par faire semblant de ne pas nous avoir vus mais, avec l'adresse et la rapidité d'un chat, il attrapait soudain le ballon et disait : « Mettez-vous l'esprit où vous avez les fesses et je vous prendrai dans mon équipe. » Nous, les enfants, nous nous attroupions autour de lui, mais ce n'est que lorsqu'il atteignait les marches qu'il moulinait du bras et lançait le ballon par-dessus le réverbère en direction des étoiles.

– T'en fais pas, Ritie, si t'es pas jolie, me disait-il souvent. Des jolies femmes, j'en vois des tas qui creusent des fossés ou pire. Tu es

intelligente. Je te le jure, je préfère que tu aies de la cervelle plutôt qu'un joli cul.

Mes oncles se vantaient souvent des vertus liantes du sang Baxter. Oncle Tommy prétendait que les enfants de la famille en éprouvaient les effets avant même d'être en âge d'aller en classe. On se rappelait Bailey m'apprenant à marcher alors qu'il n'avait pas trois ans. Mécontent de me voir trébucher, il était censé avoir déclaré : « C'est *ma* sœur. C'est moi qui dois lui apprendre à marcher. » On me raconta aussi comment j'avais acquis le surnom « Maï ». Après avoir définitivement compris que j'étais sa sœur, Bailey refusa de m'appeler Marguerite, préférant chaque fois dire « Maï Sœur », et plus tard, le besoin de brièveté ayant entre-temps réduit l'appellation à « Maï », on en arriva au surnom plus élaboré de « Maya ».

Nous habitâmes six mois avec nos grands-parents une vaste maison dans Caroline Street, avant que Maman ne nous reprît chez elle. Déménager de la maison qui était le centre familial ne signifia rien pour moi. Juste un petit motif sur la grande tapisserie de notre vie. Si les autres enfants ne déménageaient pas autant, cela montrait simplement que nos vies étaient destinées à ne ressembler à aucune autre au monde. La nouvelle maison n'était pas plus étrange que l'autre, excepté que nous y vivions avec Maman. Maman que Bailey persista à appeler Maman Chérie jusqu'à ce que sa répétition quotidienne eût adouci la formalité de l'expression en « Man'Ché » et finalement « M'Chè ».

Quant à moi, je ne pus jamais toucher du doigt la réalité de ma mère. Elle était si jolie et si vive que, même à son réveil, avec ses yeux pleins de sommeil et ses cheveux emmêlés, je trouvais qu'elle ressemblait à la Vierge Marie. Mais quelles sont les mères et les filles qui se comprennent ou ont simplement un peu de sympathie pour leur manque réciproque de compréhension ?

Maman nous avait préparé une maison et nous nous y installâmes avec gratitude. Nous avions chacun une chambre avec un lit à deux draps, de la nourriture en abondance et des vêtements de confection. Et, après tout, rien ne l'obligeait à nous garder. Si nous lui tapions sur les nerfs ou si nous lui désobéissions, elle pouvait nous renvoyer à Stamps. Le poids de la reconnaissance et la menace, jamais formulée, d'un retour chez Momma, furent des fardeaux qui paralysèrent mes réactions enfantines jusqu'à la passivité. On m'appelait la Vieille et on se moquait de la lenteur de mes mouvements et de mon parler.

L'ami de Maman, M. Freeman, habitait chez nous, à moins que nous n'habitions chez lui (je n'ai jamais su). Il était originaire du Sud, lui aussi, et costaud. Mais un peu mou. Ses seins me gênaient beaucoup quand il déambulait dans la maison en maillot de corps. Ils flottaient

sur sa poitrine comme des gros nichons aplatis.

Même si Maman n'avait pas été une aussi jolie femme, à la peau claire et aux cheveux lisses, M. Freeman aurait eu de la chance de l'avoir pour compagne, et il le savait. Elle était instruite, appartenait à une famille connue et puis n'était-elle pas née à Saint Louis ? Et enfin elle était gaie. Elle riait et plaisantait tout le temps. Il lui en savait gré. Je pense qu'il devait être beaucoup plus vieux qu'elle : il manifestait en tout cas ce complexe d'infériorité apathique des hommes âgés mariés à des jeunes femmes. Il surveillait tous ses mouvements et, quand elle quittait la pièce, ses yeux ne la laissaient partir qu'à regret.

J'avais décidé que Saint Louis était un pays étranger. Je ne m'habituerai jamais aux bruits des chasses d'eau, ni à la nourriture en sachets, ni aux sonnettes ou aux voitures, aux trains et aux bus dont le boucan crevait les murs et passait sous les portes. Dans mon esprit, je ne séjournerai à Saint Louis que quelques semaines. Dès que je compris que je n'étais pas chez moi, je m'échappai dans la forêt de Robin des Bois et les caves d'Alley Oop où toute réalité était irréelle et changeait chaque jour. Je portai le même bouclier que j'avais utilisé à Stamps : « Je ne suis pas venue pour rester. »

Maman pourvoyait à nos besoins avec compétence. Même si cela signifiait trouver quelqu'un d'autre pour nous entretenir. Bien qu'elle fût infirmière, elle n'exerça jamais sa profession lors de nos séjours avec elle. M. Freeman fournissait l'ordinaire et Maman gagnait le supplément en jouant au poker dans des cercles clandestins. Le monde classique du huit à cinq n'avait tout bonnement aucun attrait pour elle et ce n'est que vingt ans plus tard que je la vis pour la première fois en tenue d'infirmière.

Contremaître dans les chantiers de la Southern Pacific, M. Freeman rentrait parfois tard le soir, après que Maman fut partie. Il prenait son dîner tenu au chaud sur la cuisinière, et que Maman avait soigneusement couvert en nous enjoignant de ne pas y toucher. Il mangeait en silence dans la cuisine tandis que Bailey et moi, chacun de son côté, dévorions nos magazines à trois sous. Maintenant que nous avons de l'argent de poche, nous achetons des illustrés à dessins criards.

En l'absence de Maman, nous vivions selon un code d'honneur. Nous devons terminer nos devoirs, dîner et faire la vaisselle avant de lire ou bien d'écouter à la radio *Le Patrouilleur solitaire*, *Les Briseurs du crime* ou *L'Ombre*.

M. Freeman se déplaçait avec grâce, comme un gros ours brun, et nous parlait rarement. Il attendait simplement Maman et se consacrait tout entier à cette attente. Il ne lisait jamais le journal et ne s'approchait pas de la radio. Il attendait. C'est tout.

Si elle rentrait avant que nous fussions couchés, on voyait l'homme ressusciter. Il sursautait sur sa chaise, comme soudain réveillé, et souriait. Je me rappelais alors avoir entendu quelques secondes

appuyant sa main sur la portière d'une voiture, puis les pas de Maman résonner sur le béton du trottoir. Au moment où elle mettait la clé dans la serrure, M. Freeman avait déjà posé sa question habituelle : « Alors, Bibbi, tu t'es bien amusée ? »

Son interrogation demeurait en suspens tandis que Maman s'élançait pour l'embrasser légèrement sur les lèvres. Puis elle se tournait vers Bailey et moi avec ses baisers écarlates. « Vous n'avez pas fini vos devoirs ? » Si nous avions fini et que nous fussions simplement en train de lire : « O.K., récitez vos prières et au lit. » Sinon : « Eh bien, allez dans votre chambre les terminer... et puis vos prières et au lit. »

Le sourire de M. Freeman ne s'élargissait jamais, il ne variait pas d'intensité. Parfois Maman allait s'asseoir sur ses genoux et alors le sourire semblait se fixer pour l'éternité.

De nos chambres, nous entendions les verres tinter et le volume de la radio augmenter. Je pense que, dans ses jours de bonne humeur, elle devait danser pour lui car, bien qu'il ne sût pas danser lui-même, j'entendais souvent, le soir avant de m'endormir, le glissement rythmé de pieds sur le plancher.

Je me sentais vraiment désolée pour M. Freeman. Je me sentais aussi désolée pour lui que je l'avais été pour une portée de petits cochons nés dans notre porcherie dans l'Arkansas. Nous engraissons les porcelets toute l'année pour les tuer dès la première gelée et, tout en souffrant pour ces mignonnes petites choses remuantes, je savais combien je me délecterais de la saucisse fraîche et de la hure qu'ils ne pouvaient me fournir qu'en mourant.

À cause des histoires terrifiantes que nous lisions, de notre imagination débridée et, probablement, des souvenirs de notre courte mais aventureuse existence, Bailey et moi souffrions d'une affliction, lui physique, moi mentale. Il bégayait et je faisais d'affreux cauchemars qui me laissaient en nage. On répétait à Bailey de parler lentement et de recommencer ses phrases, et les nuits particulièrement difficiles, ma mère m'emmenait dormir avec elle, dans le grand lit, en compagnie de M. Freeman.

Leur besoin de stabilité fait facilement prendre des habitudes aux enfants. Au bout de mon troisième séjour dans le lit de Maman, je ne trouvais plus rien d'étrange au fait d'y dormir.

Un matin, elle se leva tôt pour sortir et je me rendormis. Mais je me réveillai en sentant quelque chose se presser contre moi, une drôle de sensation sur ma jambe gauche. C'était trop mou pour une main et ça ne ressemblait pas à du tissu. Quoi que ce fût, je n'avais jamais senti rien de pareil au cours de mes multiples années dans le lit de Momma.

Ça ne bougeait pas, et moi j'étais bien trop étonnée pour remuer. Je tournai un peu la tête sur la gauche pour voir si M. Freeman était parti, mais il était là, les yeux ouverts et les deux mains par-dessus la couverture. Et, comme si je l'avais su depuis toujours, je compris que c'était sa « chose » contre ma jambe.

– Reste ici, Ritie, dit-il, je ne vais pas te faire mal.

Je n'avais pas peur, j'éprouvai un peu d'appréhension, peut-être, mais sans peur. Bien entendu, je savais que des tas de gens « le » faisaient et qu'ils se servaient de leur « chose » pour le faire, mais personne parmi ceux que je connaissais ne l'avait jamais « fait » à quiconque. M. Freeman m'attira vers lui et mit sa main entre mes jambes. Cela ne me fit pas mal, mais Momma me l'avait bien seriné : « Garde les jambes serrées et ne laisse voir ta tirelire à personne. »

– Voyons, je ne t'ai pas fait mal. N'aie pas peur.

Il rejeta la couverture et sa « chose » se dressa comme un épi de blé brun. Il prit ma main et dit :

– Touche-la.

C'était spongieux, frétilant, comme les entrailles d'un poulet fraîchement tué. Puis de son bras gauche il m'attira au-dessus de sa poitrine, et sa main droite remuait si vite, et son cœur battait si fort que j'eus peur qu'il ne mourût. Les histoires de fantômes m'avaient appris que les gens qui meurent ne lâchent plus ce qu'ils tiennent en mourant. Je me demandai si, au cas où M. Freeman mourrait maintenant, j'arriverais jamais à me libérer. Faudrait-il lui briser les bras pour me délivrer ?

Finalement, il se calma, et alors vint le meilleur moment. Il me serra si tendrement contre lui que je souhaitais qu'il ne me lâchât plus jamais. Je me sentis bien, en sécurité. À la façon dont il me tenait, je savais qu'il ne m'abandonnerait jamais ni qu'il ne laisserait rien de mal m'arriver. C'était lui probablement mon vrai père et nous nous étions enfin retrouvés. Mais il roula sur le côté, me laissant sur un drap mouillé, et se leva.

– Il faut que je te parle, Ritie.

Il releva son caleçon qui lui était tombé sur les chevilles et il disparut dans la salle de bains.

C'est vrai que le lit était mouillé, mais je savais que je n'avais pas eu d'accident. Peut-être que M. Freeman en avait eu un pendant qu'il me tenait dans ses bras. Il revint avec un verre d'eau et me dit :

– Lève-toi. Tu as pissé au lit.

Il versa l'eau sur la tache humide, et le matelas ressembla à ce que,

souvent, le matin, était le mien.

Élevée dans la sévérité sudiste, je savais quand il fallait me taire en présence des adultes, mais j'aurais voulu demander à M. Freeman pourquoi il disait que j'avais fait pipi alors que j'étais certaine qu'il ne le pensait pas. S'il croyait que j'étais méchante, cela signifiait-il qu'il ne me tiendrait plus jamais dans ses bras ? Ou qu'il ne reconnaîtrait pas qu'il était mon père ? Par ma faute, il avait honte de moi.

– Ritie, tu aimes Bailey ?

Il s'assit sur le lit et je m'approchai de lui, pleine d'espoir.

– Oui.

Il se pencha pour tirer sur ses chaussettes, et son dos me parut si large, si accueillant que j'eus envie de poser ma tête dessus.

– Si jamais tu dis à quelqu'un ce que nous avons fait, je serai obligé de tuer Bailey.

Qu'avions-nous fait ? Qui nous ? Manifestement il ne parlait pas de mon pipi au lit et je n'osai pas lui demander de m'expliquer. Ça avait un rapport avec moi dans ses bras. Mais impossible de demander à Bailey non plus, parce que ce serait lui raconter ce que nous avions fait. La pensée que M. Freeman voulût tuer Bailey me stupéfiait. Après son départ, je songeai à dire à Maman que je n'avais pas pissé au lit, mais si elle me demandait ce qui s'était passé, je serais obligée de lui expliquer que M. Freeman m'avait pris dans ses bras et cela n'était pas possible.

C'était toujours le même dilemme. Je le vivais en permanence. Il y avait une armée d'adultes dont je ne comprenais tout bonnement pas les intentions ni les actes et qui ne faisaient aucun effort pour comprendre les miens. Pas question de ne pas aimer M. Freeman : je ne le comprenais pas, voilà tout.

Durant des semaines, il ne m'adressa plus un mot excepté des « Salut ! » bougons lancés sans même regarder dans ma direction.

C'était le premier secret que je ne partageais pas avec Bailey et je me disais parfois qu'il aurait dû être capable de le lire sur ma figure, mais il ne remarqua rien.

Je commençai à regretter M. Freeman et ma niche dans ses grands bras. Jusqu'alors, mon univers avait consisté en Bailey, la nourriture, Momma, le Magasin, la lecture et Oncle Willie. À présent, pour la première fois, il incluait aussi le contact physique.

Je me mis à guetter M. Freeman à son retour du chantier, mais, quand il rentrait, il ne me regardait même pas, bien que je mette beaucoup de sentiment dans mon : « Bonsoir, monsieur Freeman ! »

Un soir où je n'arrivais à me concentrer sur rien, je m'approchai de lui et grimpai vite sur ses genoux. Une fois de plus, il attendait Maman. Bailey écoutait *L'Ombre* et ne se souciait pas de moi. Tout d'abord, M. Freeman ne bougea pas, ne me serra pas dans ses bras ni rien, et puis je sentis une chose molle remuer sous ma cuisse, se tortiller et commencer à durcir. Alors M. Freeman m'attira contre sa poitrine. Il sentait la poussière de charbon et l'huile de graissage et il était si près de moi que j'enfouis mon visage dans sa chemise et écoutai son cœur qui ne battait que pour moi. Moi seule pouvais entendre les coups, moi seule pouvais le sentir me sauter à la figure. « Reste tranquille, arrête de gigoter », dit M. Freeman. Mais il continua de me remuer dans tous les sens sur ses genoux et puis, brusquement, il se leva et je glissai par terre. Il courut dans la salle de bains.

De nouveau, pendant des mois, il ne me parla plus. J'en fus très peinée et, durant un temps, je me sentis plus seule que jamais. Et puis j'oubliai complètement M. Freeman, et même le souvenir de ses bras autour de moi se fonda dans l'obscurité générale, au-delà des grandes œillères de l'enfance.

Je lisais plus que jamais et regrettais de ne pas être née garçon. Horatio Alger était le plus grand écrivain du monde. Toujours braves, toujours vainqueurs, ses héros étaient toujours des garçons. Je pouvais acquérir les deux premières vertus, mais devenir un garçon serait sûrement difficile sinon impossible. Les illustrés dominicains m'influençaient et, tout en admirant les robustes héros qui finissaient invariablement par avoir le dessus, je m'identifiais à Tiny Tim. Aux cabinets, où j'avais l'habitude d'emporter les journaux, il était compliqué d'éliminer les pages inutiles avant de le retrouver et d'apprendre comment il finirait par berner son dernier adversaire. Je pleurais de soulagement chaque dimanche lorsqu'il échappait aux méchants et qu'il rebondissait, après chaque défaite apparente, toujours aussi mignon et gentil. Les *Katzenjammer Kids*, une autre bande dessinée célèbre, étaient marrants parce qu'ils rendaient les adultes ridicules. Mais ils se croyaient un peu trop malins pour mon goût.

Quand le printemps arriva à Saint Louis, je pris mon premier abonnement à la bibliothèque et, comme Bailey et moi semblions peu à peu nous séparer, je passais la plupart de mes samedis à la bibliothèque (pas d'interruptions), plongée dans l'univers des petits cireurs sans le sou dont la vertu et la persévérance leur valaient de devenir des hommes très très riches qui distribuaient des paniers remplis de bonnes choses aux pauvres, les jours de fête. Les petites princesses prises par erreur pour des servantes et les enfants perdus

passant à tort pour des enfants abandonnés eurent bientôt pour moi plus de réalité que notre maison, notre mère, notre école ou M. Freeman.

Au cours de ces mois, nous rendîmes régulièrement visite à nos grands-parents et à nos oncles (notre unique tante était partie faire fortune en Californie), mais ils posaient en général la même question : « Avez-vous été sages ? » à laquelle il n'existait qu'une réponse. Même Bailey n'aurait pas osé répliquer non.

Un samedi, à la fin du printemps, après avoir terminé nos corvées (rien de commun avec celles de Stamps), Bailey et moi sortions, lui pour aller jouer au base-ball et moi pour lire à la bibliothèque. Bailey se trouvait déjà au bas des marches quand M. Freeman m'appela et me dit : « Ritie, va chercher du lait. »

D'habitude, Maman rapportait le lait en rentrant mais, ce matin-là, tandis que Bailey et moi faisions le ménage dans le salon, nous avions vu la porte de sa chambre ouverte et compris qu'elle n'était pas rentrée la veille au soir.

M. Freeman me donna des sous, je courus au magasin et revins de même. Après avoir mis le lait dans la glacière, je repartis et j'atteignais tout juste la porte quand j'entendis : « Ritie ! » M. Freeman était assis dans le grand fauteuil, à côté du poste de radio. « Ritie, viens ici. » Jusqu'à ce que je fusse tout près de lui, je ne repensai pas au temps où il m'avait serrée dans ses bras. Sa braguette était ouverte et sa « chose » sortait toute droite de son pantalon.

– Non, monsieur Freeman.

Je ne voulais pas toucher de nouveau cette chose spongieuse et dure et je n'avais plus besoin qu'il me serrât contre lui. Il m'attrapa par le bras et m'attira entre ses jambes. Son visage était calme, avec un air gentil, mais il ne souriait pas et ne clignait pas les yeux. Rien. Il ne bougea pas sauf pour tendre la main vers le bouton de la radio et la mettre en marche sans même la regarder. Par-dessus le bruit de la musique et des grésillements, il me dit :

– Allons, allons, ça ne va pas te faire mal. Ça te plaisait avant, pas vrai ?

Je refusai de reconnaître que j'avais bien aimé, en fait, qu'il me serrât dans ses bras, que j'avais aussi aimé son odeur et les battements violents de son cœur, et donc je ne répondis pas. Et sa figure devint pareille à celle de ces féroces indigènes auxquels le Fantôme était toujours forcé de flanquer une raclée. Ses jambes enserraient ma taille. « Baisse ta culotte. » J'hésitai pour deux raisons : il me tenait trop fort pour que je puisse bouger, et j'étais certaine qu'à tout instant ma mère ou bien Bailey ou encore le Frelon Vert entreraient précipitamment pour me sauver.

– Avant, on faisait seulement joujou.

Il me relâcha juste assez pour m'arracher ma culotte puis il me tira plus violemment encore contre lui. En tournant le bouton de la radio plus fort, trop fort, il m'avertit :

– Si tu cries, je te tue, et si tu mouchardes, je tuerai Bailey.

Je vis bien qu'il était sérieux. Je ne comprenais pas pourquoi il voulait tuer mon frère. Ni lui ni moi n'avions rien fait. Et puis...

Et puis, il y eut la douleur. Une rupture et un déchirement qui mettent les sens eux-mêmes en lambeaux. Le viol d'un corps de huit ans, c'est l'histoire de l'aiguille qui cède parce que le chameau ne le peut pas. L'enfant cède parce que son corps le peut et que l'esprit du violeur ne le peut pas.

Je crus que j'étais morte. Je me réveillai dans un monde aux parois blanches qui devait nécessairement être le paradis. Mais M. Freeman était là, en train de me laver. Ses mains tremblaient, mais il me maintenait debout dans la baignoire et il me rinçait les jambes.

– Je n'ai pas voulu te faire mal, Ritie. Je t'assure. Mais ne va pas le raconter... Rappelle-toi. Ne dis rien à personne.

Je me sentais fraîche, bien propre, et juste un peu fatiguée.

– Non, monsieur Freeman, je ne dirai rien. (J'étais ailleurs, quelque part au-dessus de toute chose.) C'est juste que je suis si fatiguée que je crois que je vais m'allonger un peu, s'il vous plaît, murmurai-je.

Je pensais que, si je parlais fort, il aurait peur et me ferait de nouveau mal. Il m'essuya et me tendit ma culotte :

– Remets ça et va-t'en à la bibliothèque. Ta maman devrait bientôt rentrer. Conduis-toi comme d'habitude.

En marchant dans la rue, je sentis l'humidité dans ma culotte et j'eus l'impression que mes hanches sortaient de leurs articulations. Je n'aurais pas pu rester très longtemps assise sur les sièges rigides (conçus pour des enfants) de la bibliothèque, et je continuai donc vers le terrain vague où Bailey jouait généralement au ballon, mais il n'était pas là. Je demeurai un moment à regarder les grands garçons courir sur le terrain poussiéreux et repris le chemin de la maison.

Au bout de quelques mètres, je compris que je n'y arriverais jamais. À moins de compter chaque pas et d'écraser chaque fissure du trottoir. Ça commençait à me brûler entre les jambes, encore plus que la fois où je m'étais renversé dessus une bouteille de liniment Sloan. Mes jambes m'élançaient ou, plutôt, l'intérieur de mes cuisses vibrait avec la même force qu'avait battu le cœur de M. Freeman. Vroom... un pas... vroom... un pas... ÉCRASE LA FISSURE... vroom... un pas. Je montai les marches de l'escalier, l'une après, l'une après, l'une après l'autre. Il n'y avait personne dans le salon, alors j'allai tout droit me

coucher, après avoir caché ma culotte tachée de rouge et de jaune sous mon matelas.

– Eh bien, jeune fille, déclara Maman à son retour, je crois bien que c'est la première fois que je vous vois aller au lit sans qu'on vous l'ordonne ! Vous devez être malade !

Je n'étais pas malade, mais le centre de mon ventre était en feu – comment pouvais-je lui expliquer cela ? Bailey arriva un peu plus tard et me demanda ce qui se passait. Je ne trouvai rien à lui dire. Quand Maman nous appela pour aller à table et que je répondis que je n'avais pas faim, elle posa sa main fraîche sur mon front et mes joues :

– C'est peut-être la rougeole. On m'a dit que ça courait dans le quartier. (Après avoir pris ma température, elle conclut :) Tu as un peu de fièvre. Tu l'as probablement attrapée.

La silhouette de M. Freeman boucha complètement l'entrée de la chambre :

– Alors Bailey ne devrait pas rester avec elle. À moins que tu ne veuilles une maison remplie d'enfants malades.

– Autant qu'il l'attrape maintenant, lança Maman par-dessus son épaule. Il en sera débarrassé. (En passant, elle bouscula M. Freeman comme s'il était en coton.) Allons, Junior. Va chercher des serviettes propres pour éponger la figure de ta sœur.

Bailey sortit et M. Freeman s'avança vers mon lit. Il se pencha, son visage menaçant de m'étouffer : « Si tu parles... » Et une fois encore, si bas que je l'entendis à peine : « Si tu parles... » Je n'eus pas la force de lui répondre. Il devait bien savoir que je n'allais pas raconter quoi que ce fût. Bailey revint avec les serviettes et M. Freeman disparut.

Plus tard, Maman me prépara du bouillon et s'assit au bord du lit pour me faire boire. Le liquide descendit dans ma gorge comme un paquet d'os. Mon ventre et mes fesses étaient aussi lourds que de la fonte, mais il me semblait que ma tête m'avait quittée, remplacée sur mon cou par de l'air pur. Bailey me lut un extrait des *Petits Vagabonds* puis, tombant de sommeil, il alla se coucher.

Cette nuit-là, je me réveillai constamment pour entendre Maman et M. Freeman se disputer. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais j'espérais qu'elle ne le rendrait pas furieux au point qu'il lui fît du mal à elle aussi. Je savais qu'il le pouvait, avec son visage froid et son regard vide. Leurs voix devinrent de plus en plus rapides, les sons aigus aux troupes des sons graves. J'aurais voulu aller dans leur chambre. Juste y passer, comme si je me rendais au petit coin. Simplement montrer ma tête et peut-être se tairaient-ils, mais mes jambes refusaient de se mouvoir. Je pouvais remuer mes doigts de

pied et mes chevilles, mais mes genoux restaient de bois.

Je dus sommeiller un peu car, bientôt, le matin fut là avec Maman, toujours ravissante, penchée sur mon lit.

– Comment te sens-tu, mon bébé ?

– Bien, Maman. (Une réponse instinctive.) Où est Bailey ?

Elle me dit qu'il dormait encore mais qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait fait des allées et venues entre ma chambre et la sienne pour me surveiller. Je lui demandai où était Freeman et son visage se glaça d'un rappel de colère.

– Il est parti. Il a déménagé ce matin. Je vais mettre ta Blédine à cuire et prendre ensuite ta température.

Pouvais-je lui raconter, maintenant ? La terrible douleur m'assura que non. Ce qu'il m'avait fait et que j'avais laissé faire devait être rudement mal si déjà Dieu permettait que je souffre autant. M. Freeman parti, cela signifiait-il que Bailey était hors de danger ? Et, dans ce cas, si je lui disais tout, mon frère m'aimerait-il encore ?

Après que Maman eut pris ma température, elle annonça qu'elle allait se reposer un peu mais insista pour que je la réveille si je me sentais plus mal. Elle demanda à Bailey de surveiller mon visage et mes bras avec consigne de badigeonner de lotion à la calamine les boutons dès leur apparition.

Ce dimanche va et vient dans ma mémoire comme une mauvaise liaison téléphonique par-dessus les océans. Un moment, Bailey me lit *Les Katzenjammer Kids*, puis, sans aucun intervalle de sommeil, Maman scrute mon visage, la soupe dégouline sous mon menton et un peu dans ma bouche, et je m'étrangle. Puis arrive un médecin qui me tient le poignet pour prendre mon pouls.

– Bailey !

Je suppose que j'avais hurlé, car il surgit soudain et je lui demandai de m'aider, nous nous enfuirions en Californie ou en France, ou bien à Chicago. Je savais que j'étais en train de mourir, mais je ne voulais pas mourir près de M. Freeman. Je savais que, même à présent, il ne permettrait pas à la mort de m'emporter, à moins qu'il ne le voulût.

Maman déclara qu'il fallait me faire prendre un bain et changer mes draps, puisque j'avais tellement transpiré. Mais, quand ils essayèrent de me bouger, je me débattis et même Bailey ne parvint pas à me maîtriser. Puis Maman me prit dans ses bras et ma terreur diminua un peu. Bailey commença de défaire mon lit. Lorsqu'il retira les draps sales, la culotte que j'avais fourrée sous le matelas tomba. Elle échoua aux pieds de Maman.

À l'hôpital, Bailey m'affirma qu'il fallait que je dise qui m'avait fait cela, sinon l'homme risquait de blesser une autre petite fille. Quand je lui expliquai que je ne pouvais pas le dire parce que l'homme le tuerait, Bailey déclara d'un air rusé : « Il ne peut pas me tuer. Je ne le lui permettrai pas. » Naturellement, je le crus. Bailey ne m'avait jamais menti. Et je lui racontai.

Bailey pleura au chevet de mon lit jusqu'à ce que je me mette à pleurer aussi. Il me fallut attendre plus de quinze ans avant de voir mon frère verser d'autres larmes.

Usant de la vieille cervelle qu'il avait reçue à sa naissance (ce furent les mots qu'il employa plus tard ce jour-là), il communiqua ses informations à Grand-mère Baxter. M. Freeman fut arrêté par la police, échappant ainsi à la terrifiante colère de mes tontons flingueurs.

J'aurais aimé rester à l'hôpital toute ma vie. Maman m'apportait des bonbons et des fleurs. Grand-mère venait avec des fruits, et mes oncles tournaient pesamment autour de mon lit en hennissant comme des chevaux sauvages. Quand ils se débrouillèrent pour introduire Bailey dans la chambre, il me fit la lecture pendant des heures.

Le dicton selon lequel les gens qui n'ont rien à faire se transforment en mouches du coche n'est pas qu'un aspect de la vérité. L'excitation aussi est une drogue, et les gens dont la vie est remplie de violence sont toujours à l'affût de la prochaine « dose ».

La salle du tribunal était pleine. Il y avait même des gens debout derrière les bancs d'église. Au plafond, les ventilateurs tournaient avec une indifférence de vieillards. Les clients de Grand-mère Baxter étaient présents dans des tenues gaies et désinvoltes. Les joueurs professionnels arboraient des costumes rayés, et leurs compagnes maquillées à outrance me murmuraient de leurs bouches sanglantes que, désormais, j'en savais autant qu'elles. J'avais huit ans et j'étais adulte. Même les infirmières de l'hôpital m'avaient expliqué qu'à présent je n'avais plus rien à craindre. « Pour toi, le plus dur est passé », avaient-elles dit. Et je mettais donc leurs mots sur toutes ces lèvres au sourire narquois.

J'étais assise au milieu des miens (Bailey ne put pas venir) qui se dressaient immobiles sur leurs sièges comme de solides pierres

tombales grises et froides. Épaisses et à tout jamais inébranlables.

Le pauvre M. Freeman se tortillait sur sa chaise pour me lancer d'inutiles regards menaçants. Il ignorait qu'il ne pouvait pas tuer Bailey... et que Bailey ne mentait pas... à moi.

– Comment l'accusé était-il habillé ? demanda l'avocat de M. Freeman.

– Je ne sais pas.

– Tu veux dire que cet homme t'a violée et que tu ne sais pas ce qu'il portait ? (Il ricana comme si j'avais, moi, violé M. Freeman.) Sais-tu si tu as été violée ?

Une rumeur s'éleva dans le tribunal (des rires, j'en étais sûre). Heureusement, Maman m'avait permis de mettre mon manteau bleu marine avec des boutons dorés. Malgré son ourlet trop court et la chaleur typique de Saint Louis, le manteau était un ami que je serrais contre moi dans ce lieu étrange et hostile.

– Quand l'accusé t'a-t-il caressée pour la première fois ?

Cette question m'arrêta. M. Freeman avait sûrement fait quelque chose de très mal ; pourtant, j'étais convaincue que je l'avais aidé dans son entreprise. Je ne voulais pas mentir, mais l'avocat ne me laissait pas le temps de réfléchir et le silence me servit de refuge.

– L'accusé a-t-il essayé de te caresser avant le jour où il t'a... ou plutôt où tu dis qu'il t'a violée ?

Je ne pouvais pas répondre oui et raconter combien il m'avait aimée une fois, pendant quelques minutes, et combien il m'avait serrée fort avant de croire que j'avais fait pipi au lit. Mes oncles me tueraient et Grand-mère Baxter ne m'adresserait plus la parole, comme souvent quand elle était en colère. Et tous ces gens dans le tribunal me lapideraient comme on avait lapidé la femme de mauvaise vie dans la Bible. Et Maman qui me croyait si bonne petite fille serait terriblement déçue. Mais, plus important, il y avait Bailey : je lui avais caché un grand secret.

– Marguerite, réponds à ma question. L'accusé t'a-t-il touchée avant le jour où tu prétends qu'il t'a violée ?

Tout le monde dans le tribunal savait que la réponse devait être obligatoirement non. Tout le monde, sauf M. Freeman et moi. Je regardai son gros visage qui avait l'air de vouloir que je dise Non. Je dis Non.

Le mensonge me noua la gorge, m'empêchant de respirer. Comme je méprisais cet homme de m'obliger à mentir. Sale vieux méchant. Sale vieux Noir dégoûtant. Les larmes ne me calmèrent pas comme à

l'accoutumée. « Espèce de vieux méchant dégoûtant ! Sale vieux dégoûtant ! » hurlai-je. Notre avocat m'arracha à la barre et me ramena dans les bras de ma mère. Le fait d'arriver par des mensonges à la destination désirée me la rendit moins attrayante.

M. Freeman fut condamné à un an et un jour de prison. Il n'eut jamais l'occasion de purger sa peine. Son avocat (ou quelqu'un d'autre) le fit relâcher l'après-midi même. Dans le salon dont les rideaux étaient tirés pour plus de fraîcheur, Bailey et moi jouions, par terre, au Monopoly. Je jouais mal parce que je réfléchissais à la manière dont je pourrais avouer à Bailey que j'avais menti et, bien pis pour nous, que je lui avais caché un secret. Bailey répondit au coup de sonnette : Grand-mère était dans la cuisine. Un grand policier blanc demanda à voir M^{me} Baxter. Avait-on découvert mon mensonge ? Peut-être que le policier venait me chercher pour m'emmener en prison parce que j'avais juré sur la Bible de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, Dieu soit témoin. L'homme dans notre salon était plus haut que le ciel et plus blanc que mon image de Dieu. Il ne lui manquait que la barbe.

– Madame Baxter, j'ai pensé que vous deviez être informée. On a retrouvé Freeman mort sur un terrain vague, derrière l'abattoir.

– Pauvre homme, dit-elle calmement comme si elle discutait d'un projet de la paroisse. (Elle s'essuya les mains sur un torchon puis ajouta, avec la même douceur :) Sait-on qui a fait le coup ?

– Il semble qu'on l'ait abandonné là. Certains disent qu'il aurait été battu à mort.

Le teint de Grand-mère se colora simplement un peu.

– Tom, merci d'être venu me mettre au courant. Pauvre homme. Enfin, peut-être est-ce mieux ainsi. C'était un chien enragé. Veux-tu un verre de citronnade ou bien un peu de bière ?

Malgré son air inoffensif, je savais que j'avais devant moi un ange terrifiant chargé de dénombrer mes multiples péchés.

– Non, merci bien, madame Baxter. Je suis en service. Il faut que je m'en retourne.

– Eh bien, dis à ta maman que je viendrai la voir pour ma bière et rappelle-lui de me mettre un peu de choucroute de côté.

Et l'ange recenseur de mes péchés s'en alla. Il s'en alla – et un homme était mort parce que j'avais menti. Où était l'équilibre dans tout ça ? Un mensonge ne valait quand même pas la vie d'un homme. Bailey aurait pu tout m'expliquer, mais je n'osais pas le lui demander. Il était évident que j'avais pour toujours perdu ma place au Paradis, et j'avais autant de courage que cette chiffonnette molle de poupée que j'avais

étripée il y avait des siècles. Même le Christ avait tourné le dos à Satan. N'allait-il pas me tourner le dos aussi ? Je sentais la mauvaiseté circuler dans mon corps, prête à se précipiter sur ma langue si jamais j'essayais d'ouvrir la bouche. Je serrai les dents pour la retenir. Si elle s'échappait, ne noierait-elle pas le monde entier et tous les gens innocents ?

– Ritie et Junior, vous n'avez rien entendu, dit Grand-mère Baxter. Je ne veux plus jamais entendre mentionner dans ma maison cette histoire ni le nom de cet abominable individu. Je le répète.

Et elle retourna dans la cuisine confectionner un *apfelstrudel* en mon honneur.

Même Bailey fut effrayé. Il resta tout seul dans son coin, face à la mort d'un homme – un chaton contemplant un loup. Ne comprenant pas vraiment, mais effrayé tout de même.

Je décidai alors que, malgré son amour pour moi, Bailey ne pouvait pas m'aider. Je m'étais vendue au Diable et il n'existait pas d'échappatoire. La seule chose que je pouvais faire c'était de cesser de parler aux gens, Bailey excepté. Instinctivement, je savais que je ne lui ferais pas de mal parce que je l'aimais tant, mais si je parlais à qui que ce fût d'autre, cette personne risquait de mourir aussi. Rien que mon haleine, en portant mes mots, pourrait empoisonner les gens qui se tortilleraient et mourraient comme les grosses limaces noires, mais elles, elles se contentaient de faire semblant.

Je devais cesser de parler.

Je découvris que, pour obtenir le silence personnel parfait, il me suffisait de coller comme une sangsue au son. Je me mis à tout écouter. J'espérais sans doute qu'après avoir entendu tous les bruits, les avoir vraiment entendus et emmagasinés, tout au fond de mes oreilles, le monde deviendrait silencieux autour de moi. J'entrais dans des pièces où les gens riaient, leurs voix frappant les murs comme des pierres, et je restais simplement immobile – au milieu de la tempête sonore. Au bout d'une minute ou deux, sortant de ses cachettes parce que j'avais avalé tous les sons, le silence se ruait dans la salle.

Durant les premières semaines, la famille accepta ma conduite comme une affliction consécutive au viol et à mon séjour à l'hôpital. (Ni le mot ni la chose ne furent jamais mentionnés dans la maison de Grand-mère Baxter chez qui, de nouveau, Bailey et moi habitions.) On comprit que je pouvais parler à Bailey mais à personne d'autre.

Arriva enfin la dernière visite de l'infirmière, et le médecin déclara que j'étais guérie. Ce qui signifiait que j'aurais dû retourner jouer au handball sur le trottoir ou bien m'amuser avec les jeux que l'on m'avait donnés pendant ma maladie. Lorsque je refusai d'être l'enfant

que l'on connaissait et acceptait, on me taxa d'insolence et mon mutisme de bouderie.

On commença par me punir d'être prétentieuse au point de ne pas ouvrir la bouche ; et puis vinrent les raclées flanquées par n'importe quel parent se jugeant offensé.

Sur le train qui nous ramenait à Stamps, ce fut moi cette fois qui dus consoler Bailey. Il pleurait à fendre l'âme dans le couloir du wagon, pressant son petit corps contre la vitre pour apercevoir une dernière fois sa Maman Chérie.

Je n'ai jamais su si Momma nous avait envoyé chercher ou bien si la famille de Saint Louis en avait eu tout bonnement assez de ma lugubre présence. Il n'y a rien de plus effroyable qu'un enfant perpétuellement morose.

Le voyage m'importait moins que la détresse de Bailey et je ne songeais pas plus à notre destination que si l'on m'avait simplement conduite aux toilettes.

Le dénuement de Stamps était exactement ce que je souhaitais, sans le vouloir ni le savoir. Après Saint Louis, son bruit et son agitation, ses camions, ses bus et les tumultueuses réunions familiales, je me réjouissais des allées obscures et des bungalows isolés au fond des cours de terre battue.

La résignation des habitants m'aida à me détendre. Ils me montraient un contentement fondé sur la conviction que rien d'autre ne leur arriverait même si bien d'autres choses leur étaient réservées. Leur décision de se satisfaire des iniquités de l'existence fut pour moi une leçon. En revenant à Stamps, j'eus le sentiment de franchir les limites de la carte du monde et de m'apprêter à chuter sans crainte à l'autre bout de la planète. Rien d'autre ne pourrait m'arriver car, à Stamps, rien n'arrivait jamais.

C'est dans ce cocon que je me glissai.

Durant un certain temps, rien ne fut exigé ni de moi ni de Bailey. Nous étions, après tout, les petits-enfants californiens de M^{me} Henderson et nous revenions d'un fascinant voyage dans le Nord et le fabuleux Saint Louis. Notre père avait débarqué, l'année précédente, au volant d'une grande automobile étincelante, parlant l'anglais des livres avec un bel accent de citadin, et, par conséquent, il ne nous restait plus qu'à nous reposer tranquillement en tirant profit de nos aventures.

Fermiers et servantes, cuisinières et hommes de main, charpentiers et tous les enfants de la ville faisaient des pèlerinages réguliers au Magasin. « Juste pour voir les voyageurs. »

Ils nous entouraient comme des figurines découpées dans du carton et demandaient :

- Eh bien alors, comment c'est dans le Nord ?
- Vous avez vu de ces grands immeubles ?
- Vous êtes montés dans un de ces ascenseurs ?
- Vous avez eu peur ?
- Les Blancs sont-ils différents, comme on dit ?

Bailey prit sur lui de répondre à chaque question et, dans un coin de sa vive imagination, fabriqua pour ses interlocuteurs un décor de

théâtre qui, j'en suis certaine, lui était aussi étranger qu'à moi.

Selon son habitude, il s'exprimait avec précision :

– Dans le Nord, ils ont des maisons si hautes que, pendant des mois, en hiver, on ne peut pas en voir les derniers étages.

– Dis la vérité.

– Ils ont des pastèques deux fois grosses comme une tête de vache et plus douces que du sirop. (Je me rappelle très bien son air convaincu et les visages fascinés de son auditoire.) Et si vous pouvez compter les graines de la pastèque avant qu'on l'ouvre, vous pouvez gagner cinq milliards de dollars et une voiture neuve.

Connaissant Bailey, Mamma l'avertit :

– Allons, allons, Ju, fais attention de ne pas t'emberlificoter dans un pas-vrai. (Les gens bien ne disaient pas « mensonge ».) – Tout le monde porte des habits neufs et a un cabinet chez soi. Si on tombe dedans, on est vidangé dans le Mississippi. Certaines personnes ont des glaciers, mais leur vrai nom, c'est Frigidaire. La neige est si épaisse qu'on peut s'y enterrer juste devant sa porte et les gens ne vous retrouveront pas avant un an. Nous, on faisait des glaces avec la neige.

C'était là le seul fait que j'aurais pu confirmer. Durant l'hiver, nous avions, ramassé une cuvette de neige, versé du lait condensé dessus en saupoudrant de sucre et nous avions baptisé le tout crème glacée.

Quand Bailey régalaient les clients de nos exploits, Mamma arborait un sourire épanoui et Oncle Willie se montrait plein de fierté. Nous étions des attractions pour le Magasin et l'objet de l'adoration des populations locales. Notre expédition dans les lieux magiques était en soi une tache de couleur sur la toile de fond sinistre du village, et notre retour nous rendait encore plus enviables.

À Stamps, les événements marquants étaient en général négatifs : sécheresses, inondations, lynchages et décès.

Bailey jouait sur le besoin de distraction des gens de la campagne. Depuis peu, il s'adonnait à l'ironie : il l'avait ramassée comme on ramasse une pierre et fourrée dans sa bouche comme du tabac à chiquer. Les jeux de mots, les phrases à double sens lui filaient de la langue pour percer en flèche tout ce qui se trouvait en face. Mais nos clients étaient si simples de pensée et d'expression qu'ils n'étaient jamais atteints par ses attaques. Elles leur échappaient.

– Bailey Junior parle tout comme Big Bailey. Il a la langue bien pendue. Tout comme son Papa.

– J'ai entendu dire qu'on ne récoltait pas de coton là-bas. Comment est-ce que les gens vivent, alors ?

Bailey racontait que le coton, dans le Nord, poussait tellement haut que, pour le cueillir, il fallait monter sur des échelles ; aussi les fermiers le faisaient-ils récolter par des machines.

Je fus, pendant un temps, l'unique bénéficiaire des gentilleses de Bailey. Non pas qu'il eût pitié de moi, mais il sentait que, pour différentes raisons, nous étions dans le même bateau, et que je pouvais comprendre ses frustrations tout comme il pouvait admettre mon repli sur moi-même.

Je ne sus jamais si Oncle Willie avait été informé de l'incident de Saint Louis, mais parfois je le surprénais me regardant d'un air songeur. Il me chargeait alors d'une course quelconque pour se débarrasser de ma présence. Ce qui, à la fois, me soulageait et me faisait honte. Je ne voulais certainement pas de la pitié d'un infirme (c'eût été l'aveugle soutenant le paralytique), pas plus que je ne souhaitais qu'Oncle Willie, que j'aimais à ma manière, me considérât comme coupable et sale. Si c'est ce qu'il pensait, je tenais en tout cas à l'ignorer.

Les sons me parvenaient assourdis, comme si les gens avaient parlé dans leurs mouchoirs ou avec une main sur la bouche. Les couleurs n'étaient pas réelles non plus, mais plutôt un vague assortiment de pastels estompés qui indiquaient moins des tons que des nuances familières fanées. Les noms des gens m'échappaient et je commençai à m'inquiéter pour ma raison. Après tout, nous avions été absents moins d'un an, et les clients, dont je me rappelais autrefois l'état de compte sans consulter le registre, m'étaient maintenant complètement étrangers.

Les gens, sauf Momma et Oncle Willie, prirent mon refus de parler pour le résultat naturel de mon manque d'enthousiasme à revenir dans le Sud. Et une indication que je regrettais la belle vie que nous avions menée dans la grande ville. Et puis, aussi, j'étais réputée pour avoir « le cœur tendre ». Pour les Noirs du Sud, cette expression signifiait « hypersensible », et ils avaient tendance à considérer une personne ainsi affligée comme étant un peu malade ou de santé délicate. Je fus donc moins pardonnée que comprise.

Durant pratiquement toute une année, je traînai dans la maison, le Magasin, l'école et l'église comme une vieille croûte, sale et immangeable. Puis je rencontrai ou plutôt je fis la connaissance de la femme qui me lança ma première bouée de sauvetage.

M^{me} Bertha Flowers était l'aristocrate du Stamps noir. Elle avait l'élégance de paraître réchauffée par les plus grands froids et, au pire de l'été, il semblait qu'une brise privée tourbillonnât autour d'elle pour la rafraîchir. Elle était mince, sans l'air hagard des gens trop maigres, et ses robes en voile imprimé et ses chapeaux à fleurs lui allaient aussi bien que des bleus de travail à un fermier. Elle était chez nous l'équivalent de la plus riche femme blanche de la ville.

Sa peau, d'un superbe noir velouté, aurait pelé comme une prune au moindre accroc, mais personne n'aurait jamais songé à s'approcher suffisamment de M^{me} Flowers pour froisser sa robe, sans parler de griffer sa peau. Elle n'incitait pas à la familiarité. Elle portait aussi des gants.

Je ne crois pas avoir jamais vu M^{me} Flowers rire, mais elle souriait souvent. Un lent élargissement de ses minces lèvres noires qui découvrait des petites dents blanches régulières, puis une lente fermeture dépourvue d'effort. Quand elle choisissait de me sourire, j'avais toujours envie de la remercier. L'acte comportait autant de grâce que de bienveillance.

Elle fut l'une des rares vraies dames que j'aie jamais connues et elle est restée tout au long de ma vie mon modèle de l'être humain.

Momma entretenait d'étranges rapports avec elle. La plupart du temps, lorsqu'elle passait devant le Magasin, elle s'adressait à Momma avec cette voix douce et qui cependant portait loin : « Bonjour, madame Henderson. » « Comment va, Sister Flowers ? » répondait Momma.

M^{me} Flowers n'appartenait pas à notre congrégation et elle n'était pas une intime de Momma. Pourquoi, grands dieux, celle-ci insistait-elle pour l'appeler Sister Flowers ? J'aurais voulu me voiler la face de honte. M^{me} Flowers méritait mieux que d'être appelée « Sister ». Et puis Momma n'utilisait pas la forme de verbe correcte. Pourquoi ne pas dire : « Comment *allez-vous*, madame Flowers ? » Avec la passion déraisonnée des jeunes, je la détestais de montrer son ignorance à

M^{me} Flowers. Il ne me vint pas à l'idée, avant bien des années, qu'elles se ressemblaient comme des sœurs, séparées simplement par leur degré d'éducation scolaire.

Malgré ma fureur, aucune des deux femmes n'était le moins du monde troublée par ce que je considérais comme une salutation désinvolte. M^{me} Flowers poursuivait d'un pas souple son chemin vers son bungalow sur la colline, et Momma continuait à écosser ses petits pois ou à faire ce qui l'avait amenée sur la véranda.

Parfois, cependant, M^{me} Flowers se détournait de sa route pour venir vers le Magasin et Momma me disait : « Sister, va-t'en jouer. » En partant, j'entendais les prémices d'une conversation intime, Momma persistant à user du verbe incorrect ou à n'en pas user du tout.

– Brother et Sister Wilcox est pour sûr les plus méchants.

« Est », Momma ? « Est » ? Oh, s'il te plaît, pas « est », Momma, pour deux personnes ou plus. Mais elles parlaient et, sur le côté de la maison où j'attendais que le sol s'ouvrît pour m'engloutir, j'entendais la voix douce de M^{me} Flowers et celle, grave, de ma grand-mère se mêler et se fondre, parfois interrompues par des gloussements de rire qui devaient provenir de M^{me} Flowers (Momma ne gloussa jamais de sa vie). Puis elle s'en allait.

Elle m'attirait parce qu'elle ressemblait à des gens que je n'avais jamais rencontrés personnellement. Par exemple, ces héroïnes de romans anglais qui se promenaient dans les *moors* (quoi que cela pût être) avec leurs chiens fidèles courant derrière à distance respectueuse. Ou les femmes qui, assises devant des cheminées ronflantes, ne cessaient pas de prendre du thé servi sur des plateaux d'argent remplis de scones et de crumpets. Des dames qui arpentaient le *heath*, lisaient des livres reliés en maroquin et avaient des noms de famille à tiroirs. On peut dire à coup sûr que M^{me} Flowers me rendait fière d'être noire, rien qu'en étant elle-même.

Elle se comportait avec autant de raffinement que les Blancs dans les films et les livres, et elle était plus belle car personne n'aurait pu approcher ce teint chaud sans avoir l'air terne par comparaison.

Il est heureux que je ne l'aie jamais vue en compagnie de petiblancs. Avec leur propension à considérer leur blancheur comme un égalisateur, je les aurais assurément entendus l'appeler Bertha, et mon image d'elle se serait brisée à l'instar de l'irréparable Humpty Dumpty.

Un après-midi d'été, d'une fraîcheur de petit-lait dans ma mémoire, elle s'arrêta au Magasin pour acheter des provisions. D'une autre femme noire de son âge et de sa santé, on aurait attendu qu'elle rapportât chez elle ses sacs d'une seule main, mais Momma dit :

– Sister Flowers, je vais vous envoyer Bailey avec tout ça.

Elle sourit, de son sourire très lent :

– Merci, madame Henderson. Mais je préférerais Marguerite. (Mon nom devenait superbe quand elle le prononçait.) J'avais de toute manière l'intention de lui parler un peu.

Elles échangèrent des regards entendus de grandes personnes.

– Eh bien, parfait alors, dit Momma. Sister, va changer de robe. Tu vas te rendre chez Sister Flowers.

L'armoire se transforma en labyrinthe. Que diable mettait-on pour aller chez M^{me} Flowers ? Je savais que je ne devais pas mettre une robe du dimanche. Ça pourrait être sacrilège. Certainement pas une blouse puisque j'en portais déjà une propre. Je choisis naturellement une robe d'école. C'était assez habillé sans suggérer qu'aller chez M^{me} Flowers équivalait à se rendre à l'église.

Je revins courageusement dans le Magasin.

– Tiens, comme tu es mignonne !

Pour une fois j'étais tombée juste.

– Madame Henderson, c'est vous qui faites la plupart des vêtements des enfants, n'est-ce pas ?

– Oui, madame. Pour sûr. Les vêtements de confection ne valent pas tripette.

– Je dois dire que vous faites un travail merveilleux. D'une telle perfection. On croirait cette robe sortie de chez une couturière.

Momma se délectait de ces compliments fort rares. Puisque toutes les femmes que nous connaissions (Mme Flowers exceptée, bien entendu) pouvaient coudre convenablement, il était peu courant que l'on louât quiconque pour un art si communément pratiqué.

– J'essaie, avec l'aide du Seigneur, Sister Flowers, de finir l'envers tout comme je fais l'endroit. Viens ici, Sister.

J'avais boutonné le col et noué la ceinture dans le dos, comme un tablier. Momma m'enjoignit de me tourner. D'une main elle tira sur les pans et la ceinture retomba de chaque côté de ma taille. Puis ses grandes pattes se portèrent à mon cou pour défaire les boutonnieres. Je fus terrifiée. Que se passait-il ?

– Ôte-la, Sister.

Elle avait ses mains sur l'ourlet.

– Inutile de me montrer l'envers, madame Henderson. Je vois bien...

Mais j'avais déjà la robe par-dessus la tête et les bras coincés dans

les manches.

– Ça suffit, fit Momma. Regardez ici, Sister Flowers, je fais des coutures rabattues tout autour des emmanchures. (À travers le tissu, je vis approcher l'ombre.) Ça dure plus longtemps. De nos jours, les enfants déchireraient des vêtements en tôle. Ils sont si brutaux !

– C'est un très beau travail, madame Henderson. Vous devriez être fière. Tu peux rajuster ta robe, Marguerite.

– Non, madame. L'orgueil est un péché. Et, d'après le Saint Livre, il nous mène à notre perte.

– C'est exact. C'est ce que dit la Bible. C'est une bonne chose que de s'en souvenir.

Je refusai de les regarder l'une et l'autre. Momma n'avait pas pensé qu'ôter ma robe devant M^{me} Flowers me paralyserait à mort. Si j'avais renâclé, elle aurait cru que je faisais la « coquette » et aurait pu se rappeler Saint Louis. M^{me} Flowers comprenait mon embarras, ce qui était encore pire. Je pris les sacs d'épicerie et m'en fus attendre sous le soleil brûlant. Ce serait bien fait si j'attrapais une insolation et mourais avant qu'elles ne sortent. Si je tombais carrément raide morte devant la véranda.

Un petit sentier doublait la route rocailleuse et M^{me} Flowers marchait devant moi en balançant les bras et en évitant les pierres.

– J'ai entendu, me dit-elle sans se retourner, que tu travaillais très bien à l'école, Marguerite. Mais seulement par écrit. Les professeurs racontent qu'ils ont des difficultés à te faire parler en classe.

Nous dépassâmes la ferme triangulaire sur notre gauche et le sentier devint assez large pour que nous cheminions de front. Je restai en arrière avec les questions non formulées auxquelles il était impossible de répondre.

– Viens près de moi, Marguerite.

Je n'aurais pas pu refuser même si je l'avais voulu. Elle prononçait si joliment mon nom. Ou, plus exactement, elle prononçait chaque mot avec une telle clarté qu'un étranger ne parlant pas l'anglais l'aurait comprise, j'en étais certaine.

– Voyons, personne ne va t'obliger à parler – peut-être personne ne le peut-il. Mais rappelle-toi que le langage est le moyen pour l'homme de communiquer avec ses frères et ce n'est que le langage qui le distingue des animaux.

Cela était une idée nouvelle pour moi et j'avais besoin de temps pour y réfléchir.

– Ta grand-mère dit que tu lis beaucoup. Chaque fois que tu le peux.

C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Les mots signifient plus que ce qui est écrit. Il leur faut la voix humaine pour leur infuser des nuances plus profondes.

Je retins la partie au sujet de la voix humaine infusant les mots. Cela paraissait si vrai et si poétique.

Elle déclara qu'elle allait me donner des livres et que je devais non seulement les lire, mais les lire à voix haute. Elle suggéra que j'essaie de donner autant de tons différents que possible à une phrase.

– Je n'accepterai aucune excuse si tu me rends un livre en mauvais état.

Mon imagination vacilla devant le châtiment que je mériterais si j'abîmais vraiment un livre appartenant à M^{me} Flowers. La mort serait une punition trop rapide et trop douce.

Les odeurs de la maison me surprirent. Je n'avais jamais associé M^{me} Flowers à la nourriture ou au fait de manger ni à aucune autre habitude commune aux gens ordinaires. Il devait y avoir aussi des cabinets à l'extérieur, mais je n'en ai pas gardé le souvenir.

Un parfum sucré de vanille nous accueillit quand elle ouvrit la porte.

– J'ai fait des biscuits ce matin. Vois-tu, j'avais fait le projet de t'inviter à goûter ma citronnade et mes petits gâteaux pour que nous puissions bavarder un peu. La citronnade est dans la glacière.

Il s'ensuivait que M^{me} Flowers prenait de la glace n'importe quel jour alors que la plupart des familles de notre village n'en achetaient que durant l'été, tard le samedi soir – et pas chaque semaine –, pour l'utiliser dans les sorbetières en bois.

Elle me prit les sacs des mains et disparut dans la cuisine. J'examinai du regard la pièce que, même dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas imaginé voir un jour. Des photos jaunies ricanaient ou menaçaient sur les murs, et les rideaux blancs lavés de frais se pressaient entre eux et contre le vent. J'aurais voulu gober d'un seul coup la pièce au complet pour la rapporter à Bailey qui m'aiderait à la disséquer et à la savourer.

– Assieds-toi, Marguerite. Là-bas à côté de la table.

Elle apportait un plat recouvert d'une serviette. Elle me prévint qu'elle n'avait pas fait de pâtisserie depuis longtemps, mais je fus certaine que ses biscuits, comme tout ce qui venait d'elle, seraient parfaits.

C'étaient de petites gaufrettes rondes et plates, légèrement dorées sur les bords et jaune clair au centre. Avec la citronnade fraîche, il y

en avait assez pour une vie entière d'enfant. Me rappelant mes bonnes manières, je les dégustai à petites bouchées distinguées. Elle affirma les avoir faites exprès pour moi et qu'il lui en restait quelques-unes dans la cuisine que je pourrais rapporter à mon frère. Je mis donc tout un biscuit dans ma bouche, les miettes croustillantes chatouillèrent mon palais et, si je n'avais pas dû avaler, c'eût été tout simplement un rêve devenu réalité.

Tandis que je goûtais, elle commença la première de ce que nous baptisâmes plus tard « mes leçons de vie ». Elle m'expliqua que je ne devais jamais tolérer l'ignorance, mais qu'il fallait faire preuve de compréhension à l'égard du manque d'instruction. Que certains gens, dans l'impossibilité d'aller à l'école, avaient plus de savoir et même plus d'intelligence que des professeurs d'université. Elle m'encouragea à écouter soigneusement ce que les paysans appelaient la sagesse populaire : ces simples dictons contenaient l'expérience collective de multiples générations.

Quand j'eus terminé les gaufrettes, elle épousseta la table et prit un petit livre épais dans la bibliothèque. J'avais lu *Un conte de deux villes* et le jugeais à la hauteur de mes exigences en tant que roman sentimental. M^{me} Flowers l'ouvrit à la première page et, pour la première fois de ma vie, j'entendis de la poésie.

– C'était la meilleure et la pire des époques...

Sa voix se glissait dans chaque mot, le contournait, l'explorait. Elle chantait presque. J'aurais voulu regarder les pages. Étaient-ce les mêmes que j'avais lues ? Ou y avait-il des notes, de la musique sur des portées comme dans un livre de cantiques ? Les sons commencèrent à se déverser doucement en cascade. Je sus, pour avoir entendu des milliers de prédicateurs, qu'elle arrivait au bout de sa lecture, et je n'avais pas vraiment entendu, pas entendu au point de comprendre le moindre mot.

– Ça te plaît ?

L'idée m'effleura qu'elle attendait une réponse. J'avais encore sur la langue le goût sucré de la vanille et dans les oreilles sa merveilleuse lecture. Je devais parler.

– Oui, madame, dis-je.

C'était le moins que je pouvais faire, mais c'était aussi le plus.

– Une chose encore. Prends ce livre de poèmes et apprends-en un par cœur pour moi. La prochaine fois que tu viendras me voir, je veux que tu me le récites.

J'ai souvent essayé de retrouver, derrière la sophistication de l'âge, l'enchantement que je découvris si facilement dans ces cadeaux.

L'essence m'en échappe, mais son odeur demeure. Être admise, non, invitée dans l'intimité d'étrangers et partager leurs joies et leurs craintes revenait à échanger l'aigre armoise du Sud contre une coupe d'hydromel avec Beowulf ou une tasse de thé chaud avec Oliver Twist. Quand je disais tout haut « Je n'ai jamais rien fait d'aussi bon... », des larmes d'amour me montaient aux yeux à la pensée de mon altruisme.

Ce premier jour, je redescendis la colline au galop, traversai de même la route (peu de voitures y circulaient) et eus le bon sens de ralentir avant d'arriver au Magasin.

On m'aimait, et quelle différence cela faisait ! J'étais respectée, non pas en tant que la petite-fille de M^{me} Henderson ou la sœur de Bailey, mais tout simplement en qualité de Marguerite Johnson.

La logique enfantine ne demande jamais de preuves (ses conclusions sont absolues). Je ne m'interrogeai pas sur les raisons qui avaient conduit M^{me} Flowers à me choisir comme objet de son attention, pas plus qu'il ne me vint à l'idée que Momma avait pu lui demander de me faire un peu la leçon. Tout ce qui m'importait, c'était qu'elle avait confectionné des gâteaux exprès pour *moi* et qu'elle m'avait lu à *moi* un passage de son livre préféré. Cela suffisait à prouver qu'elle m'aimait.

Momma et Bailey attendaient à l'intérieur du Magasin.

– Maï, que t'a-t-elle donné ? demanda mon frère. (Il avait repéré les livres, mais son sac de gaufrettes se trouvait dans mes bras, protégé par les poèmes.)

– Sister, dit Momma, je sais que tu t'es tenue comme une vraie petite demoiselle. Cela me met du baume au cœur de vous voir plaire à des gens bien. Dieu sait que je fais de mon mieux, mais de nos jours... (Sa voix s'estompa.) Va changer de robe.

Quel bonheur cela allait être de donner à Bailey ses biscuits dans la chambre.

– À propos, Bailey, lançai-je, M^{me} Flowers t'envoie des petits gâteaux...

– Qu'as-tu dit, Sister ? hurla Momma. Oui, toi, qu'est-ce que tu as dit ? (Sa voix était chargée de colère.)

– Elle a dit, intervint Bailey, que M^{me} Flowers m'avait envoyé...

– Ce n'est pas à toi que je parle, Ju. (J'entendis les pas lourds traverser la pièce en direction de notre chambre.) Sister, tu m'entends. Qu'est-ce que tu as dit ?

Sa silhouette s'encadra, énorme, sur le seuil.

– Momma, dit Bailey, le ton apaisant, Momma, elle...

– Tais-toi, Ju. Je m'adresse à ta sœur.

J'ignorais quelle vache sacrée j'avais bousculée, mais il valait mieux le découvrir tout de suite plutôt que de rester sur des charbons ardents.

– J'ai dit, répétais-je, « À propos, Bailey, M^{me} Flowers t'envoie... »

– C'est bien ce que j'ai cru entendre. Va ôter ta robe. Je vais chercher de quoi te fouetter.

Je pensai tout d'abord qu'elle se moquait de moi. Peut-être s'agissait-il d'une grosse plaisanterie qui s'achèverait en : « Tu es sûre qu'elle ne m'a rien envoyé à moi ? » mais une minute plus tard elle était de retour dans la pièce avec une longue branche noueuse de pêcher, à la sève d'autant plus odorante qu'elle venait d'être arrachée.

– Mets-toi à genoux, dit-elle. Toi aussi, Bailey.

Nous nous agenouillâmes tous les trois tandis qu'elle commençait à psalmodier :

– Notre Père, Vous connaissez les tribulations de Votre humble servante. J'ai, avec Votre aide, élevé deux grands fils. Bien des jours, j'ai cru que je ne pourrais pas continuer, mais Vous m'avez donné la force de voir clairement ma route. Aujourd'hui, Seigneur, abaissez Votre regard sur ce cœur lourd. J'essaie d'élever les enfants de mon fils dans le droit chemin mais, ô Seigneur, le Diable s'acharne à m'en empêcher à tous les coups. Je n'aurais cru, de mon vivant, entendre jurer sous mon toit que j'ai tenté de garder consacré à la glorification de Dieu. Et jurer par la bouche de tout-petits. Mais Vous avez dit qu'aux derniers jours du monde les frères se tourneraient contre leurs frères et les enfants contre leurs parents. Qu'il y aurait des grincements de dents et une résurrection de la chair. Père, pardonnez à cette enfant, je vous en supplie, à genoux.

À présent je pleurais très fort. La voix de Momma était devenue criarde et je compris que, quel que fût le péché que j'avais commis, il était extrêmement grave. Momma avait même laissé le Magasin sans personne afin de plaider ma cause devant Dieu. Quand elle eut terminé, nous sanglotions tous. Elle m'attira à elle et ne me donna que quelques coups de fouet avec la branche. La découverte de mon péché et l'émotion de sa prière l'avaient épuisée.

Momma refusa de parler tout de suite mais, plus tard dans la soirée, je découvris que ma faute consistait à avoir utilisé l'expression « à propos ». Momma expliqua que « Jésus était le Propos, le Verbe, la Vérité et la Lumière » et que quiconque disait « à propos » disait en réalité « Par Jésus » ou « Nom de dieu » et qu'elle ne permettrait pas

que, chez elle, le nom du Seigneur fût évoqué en vain.

Quand Bailey tenta d'interpréter l'expression en expliquant : « Les Blancs utilisent à *propos* pour dire *tant que nous sommes sur ce sujet* », Momma nous rappela que les « Blancs étaient mal embouchés en général et que leurs expressions étaient une abomination pour le Christ ».

Récemment, une femme blanche originaire du Texas, qui s'empresserait de se qualifier de libérale, m'interrogeait sur ma ville natale. Lorsque je lui racontai qu'à Stamps ma grand-mère avait possédé l'unique bazar noir depuis le tournant du siècle, elle s'exclama : « Tiens donc, vous étiez une héritière ! » Ridicule et même absurde. Mais les adolescentes noires dans les petites bourgades du Sud, qu'elles fussent complètement pauvres ou maigrement pourvues de quelques nécessités, se voyaient préparées à la vie d'adulte de manière aussi large et ambitieuse que les riches filles blanches photographiées dans les magazines. Seule la formation n'était pas la même. Tandis que les jeunes Blanches apprenaient à valser et à s'asseoir gracieusement avec une tasse de thé en équilibre sur les genoux, nous étions fort à la traîne, apprenant les vertus victoriennes avec très peu d'argent pour les mettre en pratique. (Venez donc voir Edna Lomax dépenser, pour acheter cinq pelotes de fil à dentelle écru, les sous qu'elle a gagnés à ramasser du coton. Ses doigts sont condamnés à faire des accrocs dans son travail et il lui faudra recommencer les points dix fois. Mais cela, elle le sait quand elle achète son fil.)

On exigeait que nous brodions et j'ai à mon crédit des malles entières de torchons, de taies d'oreillers, de chemins de table et de mouchoirs multicolores. Ayant maîtrisé l'art du crochet et de la dentelle à l'aiguille, j'entassais dans des tiroirs de commode capitonnés assez de délicats napperons pour une vie entière – et qui ne seraient jamais utilisés. Il allait de soi que toutes les filles pouvaient laver et repasser, mais les raffinements, tels que mettre un couvert avec de l'argenterie véritable, préparer des rôtis ou faire cuire des légumes à part, devaient s'apprendre ailleurs. En général à la source même de ces coutumes. Au cours de ma dixième année, la cuisine d'une Blanche devint mon école de perfectionnement.

M^{me} Viola Cullinan, une petite femme rondouillette, habitait une maison de taille moyenne derrière le bureau de poste. Elle était singulièrement laide sauf quand elle souriait : alors les rides autour de ses yeux et de sa bouche, qui lui donnaient l'air perpétuellement sale, disparaissaient et son visage ressemblait au masque d'un lutin insolent. Elle économisait d'habitude son sourire jusque tard dans l'après-midi, heure à laquelle ses amies venaient lui rendre visite et

M^{lle} Glory, la cuisinière, leur servait des boissons fraîches sur la véranda vitrée.

Il régnait dans sa maison un ordre inhumain. Ce verre allait là et pas ailleurs. Cette tasse avait sa place et la ranger autre part équivalait à un acte de rébellion qualifiée. On mettait le couvert à midi. À 12 h 15 M^{me} Cullinan s'asseyait à table (que son mari fût arrivé ou non). À 12h 16, M^{lle} Glory servait.

Il me fallut une semaine pour apprendre la différence entre une assiette à salade, une assiette à pain et une assiette à dessert.

M^{me} Cullinan conservait les traditions de ses riches parents. Elle venait de Virginie. M^{lle} Glory, descendante d'esclaves qui avaient travaillé pour les Cullinan, me raconta son histoire. Elle s'était mariée au-dessous de sa condition (selon M^{lle} Glory). La fortune de la famille de son mari était récente et « ne se montait pas à grand-chose ».

Laide comme elle l'était, pensai-je, elle avait eu de la chance de se trouver un mari au-dessus ou en dessous de sa condition. Mais M^{lle} Glory ne me permettait pas de dire un seul mot contre sa maîtresse. Elle se montra cependant très patiente avec moi quant aux travaux ménagers. Elle m'initia à la porcelaine, à l'argenterie et aux sonnettes. Le grand récipient rond dans lequel on servait la soupe n'était pas un bol mais une soupière. Il y avait des gobelets, des verres à sorbet, des coupes à glace, des verres à vin, des tasses à café en cristal vert avec des soucoupes assorties, et des verres à eau. J'avais un verre à moi pour boire et il était rangé à part sur une étagère spéciale, à côté de celui de M^{lle} Glory. Cuillères à soupe, saucières, couteaux à beurre, fourchettes à salade et plat à découper s'ajoutèrent à mon vocabulaire et constituèrent en fait quasiment un nouveau langage. J'étais fascinée par ces nouveautés, la frémissante M^{me} Cullinan et sa maison d'Alice au Pays des Merveilles.

Son mari demeure indistinct dans ma mémoire. Je l'avais relégué avec tous les autres hommes blancs que je voyais en essayant de ne pas les voir.

Un soir, en rentrant chez nous, M^{lle} Glory me raconta que M^{me} Cullinan ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle avait les os trop délicats, dit-elle. Il m'était difficile d'imaginer des os sous toutes ces couches de graisse. Le médecin, poursuivit M^{lle} Glory, lui avait enlevé tous ses organes féminins. Je songeai que les organes d'un cochon comportaient les poumons, le cœur et le foie, et que, par conséquent, si M^{me} Cullinan se promenait sans ces choses essentielles, cela expliquait pourquoi elle buvait tant de bouteilles d'alcool sans étiquette. Elle se mettait en conserve.

Quand j'en parlai à Bailey, il fut d'accord avec moi mais il

m'informa aussi que M. Cullinan avait eu deux filles d'une dame de couleur et que je les connaissais très bien. Il ajouta que ces demoiselles étaient le portrait craché de leur père. Bien que l'ayant quitté à peine quelques heures avant, je n'aurais su dire à quoi il ressemblait, mais je pensai aux filles Coleman. Très claires de peau, elles ne tenaient certainement guère de leur mère (personne ne mentionnait jamais M. Coleman). Le lendemain matin, ma pitié pour M^{me} Cullinan s'étalait sur ma figure comme le sourire proverbial du chat. Ces filles qui auraient pu être les siennes étaient superbes. Elles n'avaient pas à défriser leurs cheveux. Même sous la pluie, leurs tresses tombaient droites comme des serpents apprivoisés. Elles avaient des bouches en forme de cœur. M^{me} Cullinan ne savait pas ce qu'elle avait raté. Ou peut-être le savait-elle. Pauvre M^{me} Cullinan.

Durant les semaines qui suivirent, j'arrivai tôt au travail, en partis tard et tentai très fort de compenser l'injustice que représentait la stérilité de M^{me} Cullinan. Si elle avait eu des enfants à elle, elle n'aurait pas été obligée de me faire faire des milliers d'allées et venues entre sa porte de service et celle de ses amies. Pauvre M^{me} Cullinan.

Puis, un soir, M^{lle} Glory me demanda de servir ces dames sur la véranda. Je posai le plateau et m'en retournai vers la cuisine quand une des femmes demanda :

– Comment t'appelles-tu, ma fille ?

C'était celle qui avait la figure tavelée.

– Elle ne parle pas beaucoup, dit M^{me} Cullinan. Elle s'appelle Margaret.

– Elle est muette ?

– Non. D'après ce que je comprends, elle peut parler quand elle le veut, mais elle est généralement aussi silencieuse qu'une petite souris. N'est-ce pas, Margaret ?

Je lui souris. La pauvre. Pas d'organes et incapable même de prononcer mon nom correctement.

– Mais elle est très gentille.

– Eh bien, je ne dis pas, mais son nom est trop long. Personnellement, je n'en voudrais pas. Je l'appellerais Mary si j'étais vous.

Je revins furieuse dans la cuisine. Cette horrible bonne femme pourrait toujours attendre de m'appeler Mary parce que, même si je devais crever de faim, je n'irais jamais travailler chez elle. Et je ne lui pisserais même pas dessus si elle prenait feu. Des gloussements de rire vinrent de la véranda s'égarer dans les casseroles de M^{lle} Glory. Je me demandai de quoi ces dames pouvaient bien s'amuser.

Les Blancs étaient si étranges. Étaient-elles en train de parler de moi ? Tout le monde savait que les Blancs restaient beaucoup plus liés entre eux que les Noirs. Peut-être M^{me} Cullinan avait-elle des amis à Saint Louis, au courant de la comparution devant un tribunal d'une fillette de Stamps, et qui lui avaient écrit pour le lui raconter. Peut-être savait-elle, au sujet de M. Freeman.

Mon déjeuner me remonta à la gorge et je sortis m'en soulager sur la plate-bande des belles-de-nuit. M^{lle} Glory pensa que je couvais quelque chose et me dit de rentrer chez moi, que Momma me ferait une tisane, et qu'elle-même expliquerait l'affaire à sa maîtresse.

Je me rendis compte de ma stupidité avant d'avoir atteint l'étang. Évidemment non, M^{me} Cullinan ne savait pas. Autrement elle ne m'aurait pas donné les deux jolies robes que Momma m'avait retaillées et elle ne m'aurait certainement pas appelée « une gentille petite chose ». Mon estomac se remit en place et je ne parlai de rien à Momma.

Ce soir-là, je décidai d'écrire un poème sur le fait d'être blanche, grosse, vieille et sans enfants. Ce serait une ballade tragique. Il me faudrait observer M^{me} Cullinan de près pour bien saisir l'essence de sa solitude et de sa douleur.

Dès le lendemain, elle m'appela par le mauvais prénom. M^{lle} Glory et moi lavions la vaisselle du déjeuner quand M^{me} Cullinan surgit sur le seuil de la porte :

– Mary ?

– Qui ? demanda M^{lle} Glory.

Fléchissant un peu, M^{me} Cullinan comprit et je compris.

– Je veux que Mary aille chez M^{me} Randall lui porter du bouillon. Elle ne se sent pas très bien depuis quelques jours.

Le visage de M^{lle} Glory valait le déplacement.

– Vous voulez dire Margaret, madame. Elle s'appelle Margaret.

– C'est trop long. Désormais, elle s'appelle Mary. Réchauffe-moi cette soupe d'hier soir, mets-la dans la soupière en porcelaine et, Mary, je veux que tu la portes avec beaucoup de soin.

Tous les gens que je connaissais avaient une sainte horreur d'être « appelés hors de leur nom ». C'était une pratique dangereuse que d'appeler un Noir d'un nom qui pût être vaguement pris pour une insulte, vu les appellations de nègres, bamboulas, corbeaux, moricauds, mal blanchis et autres, subies durant des siècles.

Une demi-seconde, M^{lle} Glory se sentit désolée pour moi. Puis, en me tendant la soupière, elle me dit :

– Ne t'en fais pas, ne fais pas attention à ça. Les coups et les pierres peuvent briser les os, mais les mots... Tu sais, je travaille pour elle depuis vingt ans.

Elle m'ouvrit la porte.

– Vingt ans. Je n'étais guère plus vieille que toi. Je m'appelais Alléluia. Ma mère m'avait nommée ainsi mais ma maîtresse m'a baptisée Glory, et c'est resté. Et moi aussi, je préfère.

J'étais déjà sur le petit sentier qui longeait l'arrière des maisons quand M^{lle} Glory cria :

– Et puis c'est plus court !

Un instant, j'oscillai entre le rire (imaginez, s'appeler Alléluia) et les pleurs (imaginez, permettre à une femme blanche quelconque de vous rebaptiser à son gré). Ma colère me sauva des deux. J'abandonnerais mon travail, mais le problème était de savoir comment. Momma ne me permettrait pas de m'en aller sous n'importe quel prétexte. « C'est un amour. Cette femme est vraiment un amour », dit la servante de M^{me} Randall en me prenant la soupière des mains, et je me demandai quel avait été son nom autrefois et comment elle s'appelait aujourd'hui.

Durant toute une semaine, je regardai droit dans les yeux M^{me} Cullinan chaque fois qu'elle m'appelait Mary. Elle fit semblant de ne pas voir que j'arrivais tard et repartais tôt. M^{lle} Glory se montra un peu mécontente parce que je commençai à laisser du jaune d'œuf sur les assiettes et à ne pas mettre beaucoup d'enthousiasme à polir l'argenterie. J'espérais qu'elle se plaindrait à notre patronne, mais elle ne le fit point.

Alors Bailey résolut mon problème. Il me demanda de lui décrire le contenu du vaisselier de M^{me} Cullinan et les pièces qu'elle préférait en particulier. Ses objets favoris étaient une terrine en forme de poisson et les tasses à café en cristal vert. Je suivis les instructions de mon frère et, le lendemain, alors que M^{lle} Glory étendait du linge et que j'avais de nouveau reçu l'ordre de servir les vieilles biques sur la véranda, je fis tomber par terre le plateau vide. Dès que j'entendis M^{me} Cullinan hurler : « Mary ! », je pris la terrine et deux des tasses à café, et me tins prête. À l'instant où elle entra dans la cuisine je les laissai choir sur le sol carrelé de la cuisine.

Je ne fus jamais capable de décrire exactement à Bailey ce qui se passa ensuite parce que, dès que j'arrivai au moment où M^{me} Cullinan se jetait par terre, son vilain visage tordu par les larmes, nous éclatâmes de rire. Chancelante, elle tournait tout autour de la cuisine pour ramasser des morceaux de tasse en criant :

– Oh, Maman ! Oh mon dieu ! C'est la porcelaine de Virginie de Maman. Oh, Maman, je vous demande pardon !

M^{lle} Glory arriva en courant du jardin et les femmes de la véranda s'agglutinèrent dans la cuisine. M^{lle} Glory était presque aussi désespérée que sa maîtresse :

– Vous voulez dire qu'elle a cassé nos assiettes de Virginie ? Que va-t-on devenir ?

– Cette empotée de négresse ! gémit encore plus fort M^{me} Cullinan. Cette petite gourde de négresse noire !

Face-de-Vérole se pencha et dit :

– Qui a fait ça, Viola ? C'est Mary ? Qui l'a fait ?

Tout se passa si vite que je ne peux pas me rappeler si son acte précéda ses mots, mais je sais que M^{me} Cullinan cria :

– Elle s'appelle Margaret, nom de dieu, elle s'appelle Margaret !

Et elle me jeta un morceau d'assiette cassée à la figure. Peut-être l'hystérie dévia-t-elle son bras, mais la soucoupe brisée volante atterrit droit sur l'oreille de M^{lle} Glory qui se mit à hurler. Je laissai la porte grande ouverte pour que tous les voisins puissent entendre. M^{me} Cullinan avait raison sur un point. Je ne m'appelais pas Mary.

Les jours de la semaine tournaient autour de la même roue. Ils se succédaient, si constants, si inévitables, que chacun semblait être l'original du brouillon de la veille. Néanmoins, les samedis sortaient toujours de l'ordinaire et osaient se montrer différents.

Les fermiers s'aventuraient en ville suivis de leurs épouses et de leurs enfants. Leurs pantalons et leurs chemises kaki raides comme la justice témoignaient des soins minutieux d'une femme ou d'une fille dévouée. Ils s'arrêtaient souvent au Magasin pour faire de la monnaie et pouvoir donner ainsi des sous cliquetants à leurs moutards qui tremblaient d'impatience d'arriver en ville. Les gamins enrageaient en voyant le temps que passaient leurs parents dans le Magasin, et Oncle Willie les appelait pour leur distribuer des bouts de nougat brisé en cours de transport. Ils avalaient les sucreries et repartaient dehors piaffer sur la route poussiéreuse, se demandant s'il resterait finalement assez de temps pour aller en ville.

Bailey jouait à la « carotte » avec les aînés des garçons autour du chinaberry, et Momma et Oncle Willie écoutaient les dernières nouvelles de la campagne que racontaient les fermiers. Je me voyais comme en suspens dans le Magasin, un grain de poussière prisonnier d'un rayon de soleil. Happé et repoussé par le moindre courant d'air, mais ne tombant jamais dans l'obscurité.

Durant les mois chauds, la matinée débutait par une toilette rapide avec un seau d'eau froide tirée du puits et qu'on jetait ensuite à côté de la porte de la cuisine, dans un coin baptisé le jardin des appâts (Bailey élevait des asticots). Après la prière, l'été, le petit déjeuner consistait habituellement en flocons de maïs et en lait frais. Puis venaient les corvées (qui, le samedi, incluaient aussi celles de la semaine) – frotter les planchers, ratisser la cour et le jardin, cirer nos chaussures pour le lendemain (il fallait faire briller celles d'Oncle Willie avec de la mie de pain) et s'occuper des clients qui arrivaient hors d'haleine, saisis eux aussi de la frénésie du samedi.

En y repensant des années plus tard, je m'étonne que le samedi ait été mon jour préféré. Quels plaisirs pouvaient donc bien se cacher dans les plis de cet éventail de pensums incessants ? Le don d'endurance des enfants naît de leur ignorance de l'alternative.

Après notre retour de Saint Louis, Momma nous donna chaque

semaine un peu d'argent de poche. Étant donné qu'elle ne maniait que rarement l'argent, sauf pour l'encaisser et payer sa dîme à l'église, je suppose que les dix cents hebdomadaires voulaient nous signifier qu'elle aussi se rendait compte que nous avions changé et que cela la conduisait à nous traiter autrement.

Je passais en général mes sous à Bailey qui allait au cinéma tous les samedis. Il me rapportait des histoires de cow-boys illustrées.

Un samedi, Bailey tarda à revenir du Rye-al-toh. Momma avait commencé à faire chauffer l'eau pour les bains du samedi soir, et toutes les corvées de la journée étaient terminées. Assis sur la véranda, Oncle Willie marmonnait ou bien chantonait dans le crépuscule en fumant une cigarette. Il était très tard. Les mères finissaient d'arracher les enfants à leurs jeux et des échos faiblissants de « Ouais... Ouais... Tu ne m'as pas attrapé » flottaient encore jusque dans le Magasin.

– Sister, il vaudrait mieux allumer, dit Oncle Willie.

Le samedi, nous utilisions les lumières électriques pour que les clients de dernière minute puissent voir, du haut de la colline, si le Magasin était ouvert. Momma ne m'avait pas dit d'allumer parce qu'elle refusait de croire que la nuit était vraiment tombée et que Bailey se trouvait encore dehors dans l'obscurité mauvaise.

Son appréhension se lisait clairement dans ses mouvements précipités, autour de la cuisine, et dans la solitude apeurée de son regard. La femme noire du Sud qui élève des fils, des petits-fils et des neveux a ses cordes sensibles rattachées à un nœud coulant. Toute dérogation à la routine risque d'annoncer pour ses enfants d'abominables nouvelles. C'est pourquoi, jusqu'à la présente génération, les Noirs du Sud pouvaient se compter parmi les ultraconservateurs américains.

Comme tous les gens enclins à s'apitoyer sur eux-mêmes, j'éprouvais très peu de pitié à l'égard de l'anxiété de mes proches. D'ailleurs, si jamais quelque chose était arrivé à Bailey, Oncle Willie aurait toujours Momma et Momma avait le Magasin. Et puis, après tout, nous n'étions pas leurs enfants. Mais si Bailey mourait, ce serait moi la grande perdante. Car il était tout ce que je voulais, sinon tout ce que je possédais.

L'eau du bain fumait sur le fourneau, mais Momma frottait la table de la cuisine pour la énième fois.

– Momma, appela Oncle Willie, et elle sursauta. Momma !

J'attendis dans la vive lumière du Magasin, redoutant que quelqu'un fût venu dire à ces étrangers quelque chose au sujet de mon frère et d'être la dernière à l'apprendre.

– Momma, pourquoi n’allez-vous pas, toi et Sister, faire un tour à sa rencontre ?

Personne à ma connaissance n’avait mentionné depuis des heures le nom de Bailey, mais nous savions tous de qui il s’agissait.

Mais bien sûr. Pourquoi n’y avais-je pas songé ? Je voulus me précipiter.

– Une minute, petite madame. Va chercher ton chandail et apporte-moi mon châle.

Il faisait plus noir sur la route que je ne l’avais pensé. Momma promena l’arc de la torche électrique sur le sentier, les herbes folles et les troncs d’arbre effrayants. La nuit devint soudain un territoire ennemi et je compris que, si mon frère s’y était perdu, il l’était pour toujours. Il avait onze ans et il était très intelligent, ça d’accord, mais il était si petit. Les ogres, les tigres et les éventreurs l’achèveraient avant qu’il ne puisse crier au secours.

Momma me demanda de porter la torche et elle me prit la main. Sa voix me parvint d’une haute colline au-dessus de moi et, dans la nuit, sa main emprisonna la mienne. Je l’aimais d’un élan éperdu. Elle n’ajouta rien – pas de « Ne t’inquiète pas » ou « Ne fais pas la sensible ». Seule la douce pression de sa main rugueuse traduisait sa propre inquiétude et son désir de me rassurer.

Nous passâmes devant des maisons que je connaissais bien de jour mais que je n’identifiais plus dans l’obscurité épaisse.

– Bonsoir, madame Jenkins.

Elle poursuivait sa route en me tirant derrière elle.

– Sister Henderson ? Quelque chose qui ne va pas ?

Cela venait d’une forme plus noire que la nuit.

– Non, madame. Rien du tout. Le Seigneur soit béni.

Le temps qu’elle finisse sa phrase et nous avions laissé loin derrière nous les voisins inquiets.

Au loin, l’« Entrez Donc O’Café » de M. Willie Williams brillait de ses lumières rouges pelucheuses, et l’odeur poissonneuse de l’étang nous enveloppa. La main de Momma se resserra puis me relâcha et j’aperçus la petite silhouette de mon frère avançant péniblement, d’un pas fatigué de vieillard. Mains dans les poches, tête baissée, il marchait comme un homme grim pant une colline derrière un cercueil.

– Bailey !

Il sursauta tandis que Momma disait « Ju ! » et que je m’apprêtais à courir, mais la main de Momma reprit la mienne dans un écou. Je

tirai mais Momma me ramena fermement à elle :

– Nous allons marcher, tout comme nous l’avons fait, mademoiselle.

Impossible de prévenir Bailey qu’il était dangereusement en retard, que tout le monde s’était inquiété et qu’il avait intérêt à inventer un bon ou – mieux – un énorme mensonge.

– Bailey Junior, dit Momma, et il leva sur elle un regard sans surprise. Tu sais qu’il fait nuit et c’est seulement maintenant que tu rentres ?

– Oui, madame.

Il était vidé. Où était donc son alibi ?

– Qu’as-tu fait ?

– Rien.

– C’est tout ce que tu as à dire ?

– Oui, madame.

– Très bien, jeune homme. Nous verrons ça à la maison.

Elle m’avait libérée et je me précipitai pour prendre la main de Bailey : il se dégagea violemment.

– Hé, Bailey, dis-je, espérant lui rappeler que j’étais sa sœur et son unique amie, mais il grommela quelque chose du genre : Fiche-moi la paix.

Momma n’alluma pas la torche électrique sur le chemin du retour pas plus qu’elle ne répondit aux « Bonjour » interrogatifs qui flottaient autour de nous tandis que nous passions devant les maisons plongées dans l’ombre.

Je n’y comprenais rien et j’avais peur. Il allait recevoir une raclée et peut-être avait-il fait quelque chose de terrible. S’il ne pouvait pas m’en parler, c’est que ça devait être sérieux. Mais il n’arborait pas un air d’épuisement joyeux. Il paraissait seulement triste. Je ne savais pas quoi penser.

– Alors, on a la grosse tête, hein ? On refuse de rentrer à la maison ? Tu veux faire mourir ta grand-mère d’inquiétude ?

Bailey était si loin qu’il se trouvait au-delà de la peur. Oncle Willie tenait une ceinture de cuir dans sa main valide, mais Bailey ne le remarquait pas ou s’en fichait.

– Cette fois, je m’en vais te fouetter.

Notre oncle ne nous avait fouettés qu’une seule fois auparavant et encore simplement avec une branche de pêcher, et peut-être que maintenant il allait tuer mon frère. Je hurlai et je me jetai sur la

ceinture, mais Momma m'attrapa au passage :

– Allons, allons, montez pas sur vos grands chevaux, mademoiselle, si vous ne voulez pas y passer aussi. Il va recevoir une bonne leçon. Toi, tu viens prendre ton bain.

De la cuisine, j'entendis la ceinture s'abattre, rauque et sèche, sur la peau nue. Oncle Willie haletait mais Bailey n'émit aucun son. J'avais trop peur pour barboter dans l'eau ou même pleurer et tenter ainsi de noyer les appels au secours de Bailey, mais les appels ne vinrent jamais et la raclée prit fin.

Je demeurai éveillée une éternité, attendant un signe, une plainte ou un chuchotement en provenance de la chambre, me signifiant qu'il était toujours vivant. Juste avant de m'endormir épuisée, j'entendis Bailey :

– À présent que je vais me coucher, je prie le Seigneur de mon âme garder, et si je dois mourir avant de m'éveiller, je prie le Seigneur de mon âme emporter.

Ma dernière pensée, ce soir-là, fut une question : « Pourquoi récite-t-il la prière des tout-petits ? » Depuis des années déjà, nous disions le « Notre Père ».

Les jours suivants, le Magasin devint un pays inconnu et nous tous des immigrants de fraîche date. Bailey ne parlait pas, ne souriait pas et ne présenta pas d'excuses. Il avait le regard si vide qu'on aurait dit que son âme s'était envolée. À l'heure des repas, j'essayais de lui donner les meilleurs morceaux de viande et les plus grosses parts de dessert, mais il les refusait.

Et puis, un soir, devant l'enclos aux cochons, il me déclara de but en blanc :

– J'ai vu Maman Chérie.

S'il le disait, c'était sûrement vrai. À moi, il n'aurait pas menti. Je ne crois pas lui avoir demandé où et quand.

– Au cinéma. (Il posa sa tête sur la barrière.) Ce n'était pas vraiment elle. C'était une vedette de cinéma blanche qui ressemble absolument à Maman Chérie.

Il n'était pas difficile de croire qu'une vedette de cinéma blanche ressemblât à notre mère et que Bailey l'eût vue. Il me raconta que le programme changeait chaque semaine, mais que, dès qu'un autre film avec Kay Francis pour vedette serait donné à Stamps, il me le dirait et nous irions le voir ensemble. Il promit même de s'asseoir à côté de moi.

Il s'était attardé le samedi précédent pour revoir le film en entier.

Ce que je compris fort bien, ainsi que la raison pour laquelle il ne pouvait rien dire à Momma ni à Oncle Willie. Il s'agissait de notre mère et elle nous appartenait. Nous n'en parlions jamais à personne parce que nous ne possédions pas assez d'elle pour le partager.

Il nous fallut patienter près de deux mois avant le retour de Kay Francis à Stamps. L'humeur de Bailey s'était considérablement améliorée, mais il vivait dans l'attente et cela le rendait plus nerveux encore que de coutume. Dès qu'il m'annonça que le film allait se donner, nous nous montrâmes d'une sagesse exemplaire, nous comportant comme les enfants modèles que Grand-mère méritait et souhaitait voir en nous.

Le film était une comédie légère et Kay Francis portait des chemises de soie blanche à manches longues avec d'énormes boutons de manchette. Sa chambre n'était que satin et vases de fleurs, et sa soubrette, une Noire, se promenait en répétant tout le temps : « Quel drame, madame ! » Il y avait aussi un chauffeur nègre qui roulait des yeux et se grattait la tête, et je me demandai comment diable on pouvait bien confier ces superbes voitures à un pareil crétin.

En bas, à l'orchestre, les Blancs rigolaient à chaque instant, lançant leurs ricanements vers les nègres du poulailler. Le son zigzagua en hésitant quelques secondes dans l'air autour de nous jusqu'à ce que les occupants du balcon l'acceptent et expédient leurs propres gros rires se colleter avec les murs du cinéma.

Je riais aussi, mais pas aux plaisanteries détestables faites aux dépens des miens. Je riais parce que la grande vedette de cinéma, excepté qu'elle était blanche, ressemblait exactement à ma mère. Excepté aussi qu'elle habitait dans un grand palais avec un millier de domestiques, elle vivait exactement comme ma mère. Et c'était rigolo de penser que les Blancs ne savaient pas que la femme qu'ils adoraient aurait pu être la sœur jumelle de ma mère, à ceci près que ma mère n'était pas blanche mais plus jolie. Bien plus jolie.

La vedette de cinéma me rendit heureuse. Quelle chance extraordinaire que de pouvoir économiser ses sous pour aller voir sa mère quand ça vous plaisait ! Je me précipitai hors de la salle comme si j'avais reçu un cadeau inattendu. Mais Bailey retomba dans sa tristesse (je dus le supplier de ne pas rester pour la séance suivante). Sur le chemin du retour, il s'arrêta devant la voie du chemin de fer et attendit l'arrivée du train de marchandises du soir. Juste avant que celui-ci n'atteignît le passage à niveau, Bailey se précipita pour traverser les rails.

Je demeurai de l'autre côté en proie à l'hystérie. Peut-être les roues géantes étaient-elles en train de réduire ses os en une bouillie

sanglante. Peut-être avait-il essayé de grimper dans un wagon et, rejeté dans l'étang, s'était-il noyé. Ou bien, pis encore, ayant réussi à monter dans le train, était-il parti pour toujours.

Une fois le train passé, Bailey se détacha du poteau contre lequel il s'était appuyé, m'enguirlanda pour avoir fait tant d'histoires et dit : « Rentrons. »

Un an plus tard, il monta vraiment dans un train de marchandises, mais sa jeunesse et les mystérieux décrets du destin firent qu'il ne trouva ni la Californie ni sa Maman Chérie – il resta en rade pendant deux semaines à Baton Rouge, en Louisiane.

Un autre jour prenait fin. Dans l'obscurité floue, le camion déversa les ramasseurs et quitta la cour avec un rugissement semblable à un pet de géant. Les travailleurs tournèrent quelques secondes en rond comme s'ils se retrouvaient soudain dans un lieu inconnu. Leur mémoire flanchait.

Dans le Magasin, les visages des hommes étaient ce qu'il y avait de plus pénible à regarder, mais je n'avais pas le choix. Quand ils essayaient de sourire pour tenter de minimiser leur fatigue, le corps ne faisait rien pour aider l'esprit dans sa tentative de dissimulation. Leurs épaules retombaient même quand ils riaient et lorsqu'ils mettaient les mains sur leurs hanches, pour jouer les crâneurs, leurs paumes glissaient le long de leurs cuisses comme sur des pantalons cirés.

– Bonsoir, Sister Henderson. Eh bien, nous voilà de retour là où on a commencé, hein ?

– Oui, Brother Stewart. De retour où vous avez commencé, Dieu soit béni.

Momma était incapable de prendre le plus petit accomplissement pour naturel. Des gens dont l'histoire et l'avenir étaient menacés chaque jour d'extinction considéraient que seule l'intervention divine leur permettait de survivre. Je trouve intéressant d'attribuer à la volonté de Dieu la vie la plus misérable, l'existence la plus pauvre, mais que, à mesure que les êtres humains deviennent plus riches, que leur niveau et leur style de vie commencent à s'élever, Dieu dégage sa responsabilité à une vitesse proportionnelle.

– C'est exactement à lui qu'on le doit. Oui, madame. Notre cher Seigneur.

Leurs salopettes et leurs chemises semblaient s'être déchirées exprès, et la peluche de coton ajoutée à la poussière leur donnait l'air de gens dont les cheveux seraient devenus gris en quelques heures.

Les pieds des femmes avaient enflé jusqu'à remplir les vieilles chaussures d'homme qu'elles portaient. Elles rinçaient leurs bras au puits pour en ôter la saleté et les échardes qui s'y étaient logées en supplément de la récolte du jour.

Je les trouvais tous haïssables de se laisser traiter comme des bœufs et encore plus coupables de tenter de prétendre que les choses

n'étaient pas aussi mal qu'elles l'étaient. Quand ils s'appuyaient trop fort sur le comptoir vitré des friandises, j'aurais voulu leur dire vertement de se redresser et de « se tenir comme des hommes », mais Momma m'aurait battue si j'avais ouvert la bouche. Elle faisait semblant de ne pas entendre les craquements du comptoir sous leur poids et s'affairait à satisfaire leurs commandes tout en leur faisant la conversation.

– On va mettre son dîner sur le feu, Sister Williams ?

Bailey et moi, nous aidions Momma tandis qu'Oncle Willie, assis sur la véranda, écoutait les histoires de la journée.

– Dieu soit loué, non, ma bonne dame. J'ai assez de restes d'hier pour ce soir. On rentre faire notre toilette avant d'aller à la réunion de réanimation de la foi.

Aller à l'église dans ce brouillard d'épuisement ? Ne pas rester chez soi et allonger ses os torturés sur un lit de plumes ? L'idée me vint que mon peuple pouvait bien être une race de masochistes et que, non seulement c'était notre destin de vivre la vie la plus dure, mais que ça nous plaisait ainsi.

– Je sais ce que vous voulez dire, Sister Williams. Il faut nourrir l'âme tout comme on nourrit le corps. Je vais emmener les enfants aussi, si Dieu le veut. Le Bon Livre dit : « Élevez un enfant dans le droit chemin et il ne le quittera plus. »

– C'est ce qu'il dit. C'est ce qu'il dit, pour sûr.

La tente se dressait dans la plaine au milieu d'un champ près de la voie du chemin de fer. La terre était tapissée d'une couche soyeuse d'herbes sèches et de tiges de cotonnier. Des chaises pliantes s'enfonçaient dans le sol encore mou et une grande croix de bois était suspendue à la poutre centrale au fond de la tente. On avait tendu de la chaire à l'entrée une guirlande d'ampoules électriques qui se continuait dehors sur des poteaux de bois rugueux.

Vues de l'extérieur dans la nuit, les ampoules oscillantes paraissaient solitaires, sans raison d'être et non pas comme si elles avaient été là pour donner de la lumière ou servir à quoi que ce fût. Quant à la tente, ce A à trois dimensions d'une luminosité embrumée, elle me semblait si étrangère à ce champ de coton qu'elle aurait pu, sans que je m'en étonne, se soulever et s'envoler sous mes yeux.

Soudain visibles sous l'éclairage, les gens s'acheminaient vers l'église provisoire. La voix des adultes traduisait le sérieux de leur mission. Des salutations s'échangeaient à voix basse.

– Bonsoir, Sister, comment va ?

– Bien, béni soit le Seigneur. On essaie simplement d'arriver à entrer.

Les esprits se concentraient sur la rencontre imminente, âme contre âme, avec Dieu. Ce n'était pas le moment de perdre son temps sur des soucis humains ou des problèmes égoïstes.

– Le Bon Dieu m'a donné encore un jour et je lui en suis reconnaissante.

Rien de personnel là-dedans. Le crédit revenait entièrement à Dieu sans que l'on se fit la moindre illusion sur le déplacement du Pouvoir central ou son affaiblissement.

Les adolescents aimaient autant que les adultes ces assemblées de *revival*. Ils profitaient de l'obscurité, dehors, pour s'amuser à flirter. Une église démontable ajoutait à la frivolité. Les yeux brillaient, les cils battaient et les filles laissaient échapper des gouttes de rires argentins tandis que les garçons plastronnaient et frimaient en prétendant ne rien remarquer. Les femmes en herbe portaient des jupes aussi étroites que le permettaient les mœurs, et les jeunes gens avaient plaqué leurs cheveux avec de la gomina et de l'eau.

Mais pour les petits, l'idée de prier Dieu dans une tente était troublante, à tout le moins. Cela paraissait un peu blasphématoire. Les ampoules pendouillant au-dessus des têtes, le sol mou sous les pieds et le mur de toile qui se gonflait et se dégonflait comme des joues remplies d'air leur donnaient l'impression d'une fête foraine. Les coups de coude, les mouvements et les œillades des plus grands ne convenaient certainement pas à une église. Mais la tension des adultes – leur attente qui pesait comme une chape sur la foule – était ce qu'il y avait de plus déroutant.

Le gentil Jésus consentirait-il à pénétrer dans ce décor provisoire ? L'autel vacillait et menaçait de se renverser, et la table des offrandes était posée de guingois, un de ses pieds enfoncé trop avant dans la terre molle. Dieu le Père permettrait-il à son Fils unique de se mêler à cette bande de ramasseurs de coton et de servantes, de lavandières et d'hommes à tout faire ? Je savais qu'il envoyait Son Esprit-Saint le dimanche à l'église, mais enfin c'était une église et les gens avaient eu tout le samedi pour se débarrasser du manteau du travail et de la peau du désespoir.

Tout le monde assistait aux réunions de réanimation de la foi. Les snobs du Temple baptiste du mont Sion se mêlaient aux intellectuels de l'Église méthodiste épiscopale africaine et de l'Église méthodiste épiscopale africaine de Sion, ainsi qu'aux simples travailleurs de l'Église méthodiste épiscopale chrétienne. Ces réunions constituaient

la seule occasion dans l'année où tous ces braves villageois s'associaient aux fidèles de l'Église de Dieu dans le Christ. Ces derniers étaient considérés avec une certaine suspicion parce qu'ils se montraient si bruyants et vulgaires au cours de leurs services. Leur explication selon laquelle « le Bon Livre dit : "Faites un joyeux tintamarre en l'honneur du Seigneur et réjouissez-vous à l'extrême" » ne diminuait en rien la condescendance que leur manifestaient leurs frères chrétiens. Leur temple se situait loin des autres mais on les entendait le dimanche, à un kilomètre de là, chanter et danser jusqu'à parfois en tomber par terre évanouis. Les membres des autres congrégations se demandaient si les *Holy Rollers*, comme on les appelait, montaient droit au ciel après tous leurs cris. Sous-entendu : ils s'offraient leur paradis ici-bas, et sans plus attendre.

Aujourd'hui était leur *revival* annuel à tous.

M^{me} Duncan, une petite femme avec un profil d'oiseau, ouvrit le service :

– Je sais que je suis un témoin pour mon Dieu... Je sais que je suis un témoin pour mon Dieu, je sais que je suis un témoin...

Sa voix, tel un doigt émacié, s'éleva, perçante, haut dans l'air et les fidèles y répondirent. De quelque part au premier rang monta le cliquetis d'un tambourin. Deux mesures sur le « sais », deux mesures sur le « je suis » et deux mesures à la fin de « témoin ».

D'autres voix se joignirent au piaillage de M^{me} Duncan. Elles l'enveloppèrent et en adoucirent le ton. Des battements de mains claquèrent contre le toit et consolidèrent le rythme. Quand l'hymne eut atteint son maximum de volume et de passion, un grand homme maigre, qui jusqu'alors était resté agenouillé derrière l'autel, se leva, et chanta quelques mesures avec l'assistance. Puis il étendit ses longs bras et se saisit de la plate-forme. Il fallut un certain temps aux chanteurs pour descendre de leur niveau d'exaltation, mais le pasteur garda résolument sa position jusqu'à ce que le chant arrive au bout de son ressort, comme un jouet d'enfant, et s'apaise dans les travées.

– Amen !

Il contempla l'auditoire.

– Oui, Père, amen.

Presque tout le monde le soutint.

– Je répète. Que les fidèles disent amen !

Chacun répéta « Amen ».

– Remerciez le Seigneur. Remerciez le Seigneur.

– C'est vrai, remercions le Seigneur. Oui, Seigneur. Amen.

– Nous allons prier sous la direction de Brother Bishop.

Un autre homme de grande taille, à la peau brune et portant des lunettes carrées, se détacha du premier rang pour gagner l'autel. Le pasteur s'agenouilla à droite et Brother Bishop à gauche.

– Notre Père (il chantait), Vous qui m'avez sorti de la fange...

– Amen, gémirent les fidèles.

– Vous qui avez sauvé mon âme. Un jour. Regardez, Doux Jésus. Abaissez votre regard sur vos enfants souffrants...

– Abaissez votre regard, Seigneur, supplia l'assistance.

– Relevez-nous quand nous sommes à terre... Bénissez les malades et les affligés...

C'était la prière habituelle. Seule la voix de Brother Bishop lui donnait un sens nouveau. Tous les deux mots, il reprenait sa respiration et tirait une bouffée d'air sur ses cordes vocales, en produisant un son semblable à un grognement inversé. « Vous qui – grognement – avez sauvé – halètement – mon âme – aspiration – un jour – hum ! »

Puis, de nouveau emmenée par M^{me} Duncan, la congrégation se lança dans « Seigneur chéri, prends ma main, conduis-moi, soutiens-moi ». Ce fut chanté sur un rythme plus rapide que de coutume dans l'église épiscopale méthodiste chrétienne, mais un rythme efficace. Le cantique en revêtit une joie qui changeait la signification des mots tristes. « Quand tombe l'obscurité et que la nuit s'approche et que ma vie est presque terminée... » Un enthousiasme suggérant, semblait-il, que toutes ces choses signalaient le moment de grandes réjouissances.

Les intervenants sérieux s'étaient déjà fait connaître et leurs éventails (des réclames pour la plus importante entreprise noire de pompes funèbres de Texarcana) et leurs mouchoirs de dentelle blanche s'agitaient haut dans l'air, ressemblant dans les mains brunes à de petits cerfs-volants sans cadre.

Près de l'autel, le grand pasteur se remit debout. Il attendit que l'hymne et les ébats s'achèvent.

– Amen. Gloire à Dieu, dit-il.

Les fidèles conclurent lentement leur cantique :

– Amen. Gloire à Dieu.

Il attendit encore tandis que les dernières notes s'attardaient dans l'air, l'une sur l'autre en dégradé. « Debout près de la rivière... » « Près de la rivière, guide mes pas... » « Guide mes pas et prends ma main. » Chantées comme l'ultime couplet d'une comptine. Puis le silence tomba.

Le pasteur lut un texte de Matthieu, chapitre vingt-cinq, versets 13 à 46. Il prit pour thème de son sermon : « La moindre de ces choses ».

Après la lecture des versets, ponctuée de quelques « Amen », il commença :

– La première épître aux Corinthiens me dit : « Même si j'ai le langage des hommes et des anges et que je ne possède pas la charité, je ne suis rien. Même si je donne tous mes vêtements aux pauvres et que je n'aie pas de charité, je ne suis rien. Même si je donne mon corps à brûler et que je n'aie pas la charité, cela ne me sert à rien. Brûler, je le répète, sans posséder la charité, cela ne sert à rien. » Et je dois me demander, quelle est cette chose appelée Charité ? Si les bonnes actions ne sont pas la charité...

Les fidèles approuvèrent en hâte :

– C'est vrai, Seigneur.

–... si donner ma chair et mon sang n'est pas la Charité ?

– Oui, Seigneur.

– Je dois me demander quelle est cette Charité dont on parle tant.

Jamais je n'avais entendu un prédicateur se lancer si vite au cœur de son sermon. Déjà le bourdonnement des voix s'enflait dans l'église et les initiés roulaient des yeux exorbités d'excitation anticipée. Momma demeurait immobile comme un tronc d'arbre, mais elle avait roulé son mouchoir en boule dans sa main et seul le coin que j'avais brodé en dépassait.

– À ce que je comprends, la Charité ne se vante pas. Elle n'est pas bouffie d'orgueil. (Il exhala une grande bouffée d'air pour nous donner une image de ce que la Charité n'était pas.) La Charité ne se promène pas en disant : « Je vous donne de la nourriture et je vous donne des vêtements et vous me devez donc obligatoirement des remerciements. »

Sachant de qui il parlait, l'assistance exprima son accord avec cette analyse :

– Dites la vérité, Seigneur.

– La Charité ne dit pas : « Puisque je vous donne du travail, vous devez vous agenouiller devant moi. » (Les fidèles vacillaient à chaque phrase.) Elle ne dit pas : « Puisque je vous paie ce qui vous est dû, vous devez m'appeler Maître. » Elle ne me demande pas de m'humilier et de me rabaisser. Ce n'est pas cela la Charité.

Au premier rang à droite, M. et M^{me} Stewart qui, quelques heures plus tôt, s'étaient écroulés devant notre porte, vaincus par les champs de coton, se tenaient à présent assis au bord de leurs chaises

branlantes. Leurs visages brillaient du ravissement de leur âme. Ces misérables Blancs seraient châtiés et ils ne l'auraient pas volé. N'était-ce pas ce que le pasteur disait et ne citait-il pas les paroles de Dieu lui-même ? L'espoir d'une revanche et la promesse de justice les avaient requinqués.

– Aah ! Raah ! Je disais... Charité. Hououou, une Charité. Elle veut rien pour elle. Elle veut pas être le patron... Ouaah... Elle veut pas être le chef... Ouaah... Elle veut pas être le contremaître... Ouaah... Elle... Je parle de la Charité. Elle veut pas... Ô Seigneur... Aidez-moi, ce soir... Elle ne veut pas qu'on lui fasse des courbettes et des mamours...

Les habitués faiseurs de courbettes et de mamours de l'Amérique s'agitèrent de contentement dans l'église improvisée. Rassurés de savoir que, aussi misérables parmi les misérables fussent-ils, ils ne manquaient pas en tout cas de charité, et qu'« au matin de ce Grand Réveil Jésus séparerait les brebis (eux) des chèvres (les Blancs) ».

– La Charité est simple.

La congrégation approuva de la voix.

– La Charité est pauvre.

C'est de nous qu'il parlait.

– La Charité est sans fard.

C'est à peu près ça, pensais-je. Simple et sans fard.

– La Charité est... Oh, oh, oh. Cha-ri-té. Où es-tu ? Ahah, ô... Charité... Hum !

Une chaise céda et le son du bois se brisant déchira l'air au fond de l'église.

– Je t'appelle et tu ne réponds pas. Holà, ô, Charité !

Un autre cri s'échappa devant moi et une grosse femme s'effondra, les bras au-dessus de la tête comme une candidate au baptême. L'effet fut contagieux. De petits cris éclatèrent tels des pétards autour de la tente.

La voix du pasteur était comme un balancier. Oscillant vers la gauche, vers la droite, vers la gauche :

– Comment peux-tu être mon frère et me haïr ? Est-ce cela la Charité ? Comment peux-tu proclamer être ma sœur et me mépriser ? Est-ce cela la Charité ? Comment peux-tu prétendre être mon ami et me maltraiter et m'abuser ? Est-ce cela la Charité ? Oh, mes enfants, je me suis arrêté ici...

L'assistance se balançait à chaque fin de phrase. Elle les ponctuait.

Les confirmait.

– Arrêtez-vous ici, Seigneur.

–... pour vous dire d'ouvrir votre cœur et de laisser y régner la Charité. Pardonnez à vos ennemis en Son nom. Montrez à ce vieux monde malade la Charité dont Jésus parlait. Il a grand besoin de donneur charitable.

Sa voix baissait et les explosions se faisaient plus rares et moins bruyantes.

– Et maintenant, je répète les mots de l'apôtre Paul : « Désormais, pratiquez la Foi, l'Espérance et la Charité, ces trois vertus-là ; mais la plus grande de toutes, c'est la Charité. »

La congrégation exprima sa satisfaction par un mugissement. Eux qui étaient les parias de la société, ils seraient bientôt des anges dans un paradis de marbre blanc et s'assiéraient à la droite de Jésus, le Fils de Dieu. Le Seigneur aimait les pauvres et haïssait les grands de ce monde. N'avait-il pas dit Lui-même qu'il serait plus facile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille que pour un homme riche d'entrer au Royaume des Cieux ? Ils étaient assurés d'être les seuls habitants de ce pays de miel et de lait, excepté naturellement quelques Blancs comme John Brown dont, d'ailleurs, les livres d'histoire racontaient qu'il était fou. Tout ce que les Noirs avaient à faire en général, et les participants au *revival* en particulier, c'était de supporter cette vie de labeur et de soucis car un paradis les attendait dans un lointain avenir.

– Un jour, quand le matin se lèvera, quand tous les saints de Dieu se rassembleront autour de lui, nous raconterons l'histoire de notre survivance et nous la comprendrons mieux alors.

Quelques personnes qui avaient tourné de l'œil étaient ranimées dans les travées latérales quand l'évangéliste ouvrit les portes de l'église. Sur l'air de « Merci, Jésus », il entonna un hymne :

Je suis venu à Jésus, comme j'étais,

Triste, inquiet et blessé,

J'ai trouvé en Lui ma demeure

Et Il m'a donné le bonheur.

Les vieilles femmes reprirent à leur tour le cantique à l'unisson. La foule bourdonnante commençait à ressembler à des abeilles fatiguées, agitées par l'impatience de rentrer chez elles.

– Tous ceux qui m’entendent et qui n’ont pas de domicile spirituel, dont les cœurs sont lourds et trop chargés, qu’ils s’avancent. Venez avant qu’il ne soit trop tard. Je ne vous demande pas d’adhérer à l’Église de Dieu dans le Christ. Non. Je suis un serviteur de Dieu, et cette réunion a pour but de Lui ramener les âmes égarées. Et donc si vous nous rejoignez ce soir, dites simplement de quelle Église vous souhaitez être membre et nous vous dirigerons sur un représentant de cette Église-là. Qu’un diacre de chacune des Églises veuille bien s’avancer.

Cela constituait un acte révolutionnaire. Personne n’avait jamais entendu un ministre recruter des adhérents pour une autre Église. Ce fut notre première expérience de charité entre prédicateurs. Des hommes appartenant aux différentes dénominations prirent place au premier rang à quelques pas les uns des autres. Les pécheurs repentis s’avancèrent à la file dans les travées pour venir serrer la main de l’évangéliste et demeurer à ses côtés ou bien se faire adresser à l’un des diacres. Plus de vingt personnes furent sauvées ce soir-là.

Il y eut presque autant de remue-ménage durant le sauvetage des pécheurs qu’il y en avait eu durant le plaisant et mélodieux sermon.

Les Mères de l’Église, de vieilles femmes avec des calots de dentelle blanche épinglés sur leur chevelure raréfiée, organisèrent une petite cérémonie bien à elles. Elles se promenèrent autour des nouveaux convertis en chantant :

*Avant ce même jour d’ici un an,
Je serai peut-être mis en bière
Dans un cimetière solitaire,
Oh, Seigneur, pour combien de temps ?*

Une fois la quête achevée et le dernier cantique chanté à la gloire du Seigneur, le prédicateur demanda que chacun reconsacrât, en sa présence, son âme à Dieu et le travail de sa vie à la Charité. Puis nous fûmes congédiés.

Dehors, et en rentrant chez eux, les gens s’efforcèrent de prolonger l’enchantement, comme des enfants font des trous dans leurs pâtes de sable, hésitant à s’avouer que le jeu est terminé.

- Le Seigneur l’a touché ce soir, pas vrai ?
- Pour sûr. Il l’a embrasé d’un sacré feu.
- Dieu soit béni. Je suis heureux d’être sauvé.

- C'est bien vrai. Ça fait une grosse différence.
- Je voudrais que les gens pour qui je travaille aient entendu ce sermon. Ils savent pas ce qui les attend.
- La Bible dit : « Celui qui peut entendre, laissez-le écouter. Celui qui ne peut pas, honte à lui. »

Ils se délectaient de la vertu des pauvres et de l'élitisme des oppresseurs. Laissez donc aux Blancs leur argent et leur pouvoir, leur ségrégation et leurs sarcasmes, leurs grandes maisons et leurs écoles, et leurs pelouses comme des tapis et leurs livres et surtout – surtout – laissez-leur donc leur blancheur. Il valait mieux être humble et modeste, insulté et maltraité pour un petit bout de temps que de passer l'éternité à rôtir en enfer. Personne n'aurait voulu admettre que des gens, chrétiens et charitables, se réjouissent à la pensée de leurs oppresseurs tournant pour toujours sur la broche du Diable dans des flammes de soufre.

Mais c'était ce qu'affirmait la Bible et elle ne se trompait pas. « N'était-il pas dit quelque part dedans que : "avant qu'un mot de ceci change, la terre et le ciel seront détruits" ? Les gens auraient ce qu'ils méritaient. »

Quand le plus gros de la troupe des fidèles atteignit le petit pont au-dessus de l'étang, le son criard d'une musique de bastringue l'assaillit. Par-dessus le martèlement de pieds sur un plancher de bois, quelqu'un gueulait un blues de cabaret. M^{lle} Grace, la bambocheuse, recevait ses habitués du samedi soir. La grande maison blanche éclatait de lumières et de bruit. À l'intérieur, les clients avaient oublié leur propre détresse pour un petit moment.

En passant près du bastringue, les dévots baissèrent la tête et les conversations cessèrent. La réalité entama son assommant retour dans les raisonnements. Après tout, ils étaient pauvres et affamés, méprisés et dépossédés, tandis que partout dans le monde les pécheurs tenaient le haut du pavé. Pour combien de temps, Père miséricordieux ? Pour combien de temps ?

Un étranger à la musique n'aurait pas pu faire de distinction entre les cantiques chantés quelques minutes auparavant et les chansons sur lesquelles on dansait dans la maison de joyeuse vie près de la voie du chemin de fer. Tous posaient la même question. Combien de temps, ô Dieu ? Combien de temps ?

Il n'y avait plus un centimètre de libre et pourtant les gens continuaient de s'entasser le long des murs du Magasin. Oncle Willie avait tourné le bouton de la radio au dernier cran pour que les jeunes, sur la véranda, ne ratent pas un mot. Les femmes étaient assises sur des sièges de cuisine, des chaises de salle à manger, des tabourets et des cageots retournés. Petits enfants et bébés se retrouvaient perchés sur tous les genoux disponibles et les hommes s'appuyaient contre les étagères ou bien les uns sur les autres.

Des fusées de gaieté traversaient l'atmosphère anxieuse à la manière d'éclairs griffant un ciel ténébreux.

– Je m'en fais pas pour ce combat. Joe m'en va te foutre une raclée à cet asticot, y a pas à tortiller !

– Il m'en va te le rosser jusqu'à ce que ce petiblanç l'appelle Maman !

Enfin le bavardage de la radio cessa, les scies des réclames pour lames de rasoir se turent et le combat commença.

– *Un petit direct à la tête.* Dans le Magasin, la foule grogna. *Un gauche à la tête et un droit et un autre gauche.* Quelqu'un dans l'assistance gloussa comme une poule et fut prié de la boucler.

– *Ils sont enlacés dans un corps à corps, Louis essaie de se dégager.*

– Je te parie qu'il se plaint pas à présent, ce Blanc-là, de tenir un nègre dans les bras ! commenta amèrement un plaisantin.

– *L'arbitre s'approche pour les séparer mais Louis a finalement repoussé son adversaire et c'est un uppercut au menton. Le prétendant au titre s'accroche, maintenant il recule. Louis le cueille avec un petit direct du gauche à la mâchoire.* Une marée d'approbation reflua à travers les portes jusque dans la cour.

– *Un autre gauche, et un gauche encore. Louis garde en réserve son puissant coup droit...* Les murmures s'enflèrent en un mini-rugissement que percèrent le son d'une cloche et le : *Mesdames, messieurs, voici le gong pour le troisième round, du speaker.*

Tout en me frayant un chemin à travers le Magasin, je me demandai si le speaker avait songé qu'il donnait du « mesdames et messieurs » à tous les Noirs qui, autour du monde, transpiraient et priaient, l'oreille collée à la « Voix de leur Maître ».

Sodas, limonades et *root beer* n'étaient pas pour l'instant très demandés. Les vraies festivités débuteraient après le combat. Alors, même les braves chrétiennes qui apprenaient à leurs enfants, comme elles s'y appliquaient elles-mêmes, à tendre l'autre joue, leur paieraient des limonades et, si la victoire du Bombardier noir se révélait particulièrement sanglante, elles y ajouteraient des nougats aux cacahuètes et des « Baby Ruth ».

Bailey et moi alignions les pièces de monnaie sur la caisse enregistreuse qu'Oncle Willie nous défendait d'utiliser durant un combat. Elle faisait trop de bruit et aurait pu troubler l'ambiance. Quand le gong annonça la reprise suivante, nous traversâmes le silence quasi religieux pour rejoindre dehors la troupe des enfants.

– Il a expédié Louis dans les cordes, et il enchaîne maintenant d'un direct du gauche au corps et d'un droit dans les côtes. Un autre du droit au corps... très bas, semble-t-il. Oui, mesdames et messieurs, l'arbitre fait un signe mais le challenger ne cesse de faire pleuvoir ses coups sur Louis. Un autre direct au corps et on dirait que Louis va aller au tapis.

Ma race gémit. C'était notre peuple qui tombait. C'était un autre lynchage, un Noir de plus pendu à un arbre. Encore une femme piégée et violée. Un autre adolescent fouetté et mutilé. Des chiens lancés aux trousses d'un homme fuyant à travers la boue gluante des marécages. La gifle d'une Blanche à sa servante noire pour la punir de son étourderie.

Dans le Magasin, les hommes, s'écartant des murs, se mirent au garde-à-vous. Les femmes serrèrent passionnément les bébés contre leur cœur. Sur la véranda, les remuements et les sourires, les flirts et les agaceries cessèrent brusquement. C'était peut-être la fin du monde. Si Jœ perdait, nous retournions en esclavage, à tout jamais. Elles seraient prouvées ces accusations qui faisaient de nous des humains de type inférieur. À peine au-dessus des singes. Prouvé que nous étions stupides, paresseux, sales aussi et malchanceux et, bien pis, que Dieu lui-même nous haïssait et nous avait destinés à être scieurs de bois et porteurs d'eau pour toujours et toujours, dans un monde éternel.

Nous ne respirions pas. Nous n'espérions pas. Nous attendions.

– Il a quitté les cordes, mesdames et messieurs. Il s'approche du centre du ring.

Pas le temps d'être soulagés. Le pire était encore possible.

– Et maintenant on dirait Jœ furieux. Il a touché Carnera avec un très court crochet gauche et un direct du droit à la tête. Petit direct du gauche au corps et un autre direct du gauche à la tête. Cross du gauche et direct du droit à la tête. L'œil droit de Carnera saigne et il semble qu'il n'arrive plus à tenir sa garde. Louis brise toutes les parades. L'arbitre s'approche,

mais Louis allonge à Carnera un direct du gauche au corps suivi d'un uppercut au menton et le challenger s'effondre. Il va au tapis, mesdames et messieurs !

Les femmes se levèrent, laissant les bébés glisser par terre, et les hommes se penchèrent vers la radio.

– Voici l'arbitre. Il compte. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Carnera essaierait-il de se relever ?

– Non ! hurlèrent tous les mâles dans le Magasin.

–... huit, neuf, dix.

L'auditoire laissa échapper quelques sons mais sembla se retenir malgré l'énorme pression.

– Le combat est terminé, mesdames et messieurs. Approchons notre micro de l'arbitre... Le voici. Il tient la main du Bombardier noir, il la lève... Le voici...

Puis la voix enrouée familière vint se déverser sur nous.

– Le vainqueur et toujours champion du monde des poids lourds... Joe Louis !

Champion du monde. Un jeune Noir. Le fils d'une mère noire. Il était l'homme le plus fort du monde. Les gens burent du Coca-Cola comme de l'ambrosie et s'empiffrèrent de friandises comme à Noël. Des hommes disparurent derrière le Magasin pour aller mettre du tord-boyaux dans leurs limonades et quelques jeunes leur emboîtèrent le pas. Ceux qui ne furent pas chassés revinrent précédés d'une haleine qu'ils exhalaient tels d'orgueilleux fumeurs.

Il fallut une heure ou plus avant que les gens n'évacuent le Magasin et rentrent chez eux. Ceux qui habitaient trop loin s'étaient arrangés pour rester en ville. Ce n'était pas le moment pour un Noir et sa famille d'être surpris par la nuit sur un chemin de campagne désert, le soir où Joe Louis avait prouvé que nous étions le peuple le plus fort du monde.

Acka Backa, Sody Cracka

Acka Backa, Boouou

Acka Backa, Sody Cracka

J'suis amoureuse de vous.

L'écho de la comptine traversait les arbres dont les branches supérieures ondulaient en contrepoint. Je m'étendis sur un bout d'herbe verte et télescopai le jeu des enfants dans mon esprit. Les filles couraient follement, un instant ici, un autre là-bas, jamais ici, jamais là, elles semblaient n'avoir pas plus de direction qu'un œuf étalé. Mais c'était un fait reconnu sinon exprimé que tous les mouvements s'accordaient et s'enchaînaient selon un plan plus vaste. Je m'installai sur une plate-forme imaginaire et m'émerveillai du résultat de « Acka Backa ». Les robes de pique-nique multicolores filaient, s'arrêtaient et repartaient comme de ravissantes libellules au-dessus d'un étang sombre. Les garçons, fouets noirs dans le soleil, surgissaient derrière les arbres d'où avaient fui leurs compagnes, à moitié cachées et haletantes dans les coins d'ombre.

La grande friture de poisson, l'été, dans la clairière près de l'étang, constituait le plus important des événements de plein air de l'année. Tout le monde y venait. Toutes les Églises étaient représentées, de même que les associations (Elks, Étoile d'Orient, Star, Maçons, Chevaliers de Colomb, Filles de Pythias), les professions libérales (des enseignants noirs du comté de Lafayette) et tous les enfants au comble de l'excitation.

Les musiciens apportaient des guitares, des harmonicas, des guimbardes, des peignes enveloppés dans du papier de soie et même des lessiveuses.

La quantité et la variété de la nourriture auraient honoré la table d'un Épicure. Des casseroles de poulet frit recouvertes de torchons attendaient sous des bancs à côté d'une montagne de salade de pommes de terre bourrée d'œufs durs. Des mortadelles entières habillées de mousseline à fromage, des pickles et de la macédoine maison disputaient la vedette à des jambons cuits parfumés aux clous de girofle et aux ananas. Nos clients habituels avaient commandé des

pastèques fraîches, et donc Bailey et moi avions traîné les fruits rayés de vert dans le réservoir à Coca-Cola et rempli tous les récipients avec de la glace, y compris la grande lessiveuse noire que Momma utilisait pour faire bouillir son linge. À présent, eux aussi transpiraient dans l'air heureux de l'après-midi.

Le pique-nique de l'été donnait l'occasion aux dames de démontrer leur talent de cuisinières. Sur la broche du barbecue, poulets et côtelettes grésillaient dans leur graisse et une sauce dont la recette était aussi secrètement gardée qu'un scandale familial. Cependant, dans l'atmosphère œcuménique de la grande friture, chaque véritable artiste-pâtissière livrait son chef-d'œuvre aux délices et aux critiques de la ville. Génoises à l'orange et monceaux brun foncé dégoulinant de chocolat côtoyaient le blanc de neige des noix de coco et le marron clair des caramels. Les galettes s'affaissaient sous leur poids de beurre et les petits enfants ne pouvaient pas davantage résister à la tentation de lécher les glaçages que leurs mères à celle de taper sur les doigts poisseux.

Assis sur les troncs d'arbre autour de l'étang, pêcheurs qualifiés et amateurs du dimanche retiraient de l'eau vive les perches argentées et les carpes batailleuses. Des équipes de jeunes filles se relayaient pour écailler et vider les prises que des femmes en tabliers amidonnés salaient et roulaient dans de la farine de maïs avant de les jeter dans des bassines tremblantes d'huile bouillante.

Dans un coin de la clairière, un groupe de chanteurs de gospels répétait. Leurs harmonies aussi serrées que des sardines en boîte flottaient par-dessus la musique des chanteurs de folklore et se fondaient dans les comptines des petits enfants jouant à la ronde.

– Les garçons, ne me laissez pas tomber cette balle sur un de mes gâteaux, autrement c'est moi qui vous tombe dessus.

– Non, madame.

Mais rien ne changeait. Les garçons continuaient à taper sur la balle de tennis avec des palis arrachés à une clôture, à faire des trous dans le sol et à entrer en collision avec tout le monde.

J'avais voulu apporter quelque chose à lire, mais Momma décréta que, si je ne voulais pas jouer avec les autres enfants, je pouvais me rendre utile en nettoyant le poisson, en transportant de l'eau du puits le plus proche ou en apportant du bois pour le barbecue.

Je découvris par hasard un refuge. Autour du barbecue, des pancartes dirigeaient HOMMES, FEMMES, ENFANTS vers des allées effacées par les herbes depuis l'année précédente. Me sentant, à dix ans, vieille comme le monde et pleine de sagesse, je ne pouvais pas me permettre d'être découverte par des petits enfants accroupis derrière

un arbre. Pas plus que je ne me sentais l'audace de suivre la flèche indiquant le chemin aux FEMMES. Si une adulte m'avait vue là, il eût été possible qu'elle me juge « maniérée », le raconte à Momma, et je savais alors à quoi m'attendre. Et donc, saisie d'un besoin pressant, je me dirigeai dans l'autre direction. Une fois passé la haie des sycomores, je me retrouvai dans une clairière dix fois plus petite que l'aire du pique-nique, et fraîche et calme. Après en avoir terminé avec ma petite affaire, je découvris un siège entre deux racines en saillie d'un noyer noir et m'appuyai le dos contre le tronc. Le paradis devait ressembler à cela pour ceux qui le méritaient. La Californie aussi, peut-être. Regardant tout droit le cercle de ciel inégal, je commençai à me sentir tomber dans un nuage bleu, très loin. Les voix enfantines et l'odeur épaisse de la nourriture rôtissant sur le feu de bois furent les bouées que j'agrippai juste à temps pour me sauver.

L'herbe crissa et je me levai d'un bond. Louise Kendricks pénétra dans mon bosquet. J'ignorais qu'elle aussi s'évadait de l'ambiance de réjouissance. Nous avions le même âge et sa mère et elle habitaient une coquette petite maison derrière l'école. Ses cousines, de notre génération aussi, étaient plus riches et plus claires de peau, mais je pensais secrètement que Louise était la plus jolie personne du sexe féminin de Stamps, après M^{me} Flowers.

– Que fais-tu ici toute seule, Marguerite ?

Elle n'accusait pas, elle se renseignait. Je lui répondis que j'observais le ciel. « Pour quelle raison ? » Il n'y avait évidemment pas de réponse à une question pareille, je n'en inventai donc aucune. Louise me faisait penser à Jane Eyre. Sa mère menait une vie modeste, mais elle était distinguée, et, bien qu'elle travaillât comme femme de chambre, j'avais décidé de l'appeler une gouvernante, et ne parlais d'elle qu'ainsi, à Bailey et à moi-même. (Qui peut apprendre à une rêveuse romantique de dix ans à appeler un chat un chat ?) M^{me} Kendricks ne devait pas être très vieille, mais pour moi tous les gens au-dessus de dix-huit ans étaient des adultes et il ne pouvait y avoir de nuances dans un sens ou dans l'autre. Il fallait s'occuper d'eux et les dorloter avec politesse, après quoi ils se rangeaient dans une même catégorie d'êtres dont l'apparence, la voix et l'attitude étaient exactement semblables. Bien que pourvue de quantité de camarades de jeux et toujours prête à participer à n'importe quoi dans la cour de récréation, Louise était une enfant solitaire.

Son visage, qu'elle avait long et chocolat foncé, était couvert d'un mince voile de tristesse, aussi léger mais aussi permanent que la gaze protégeant un corps exposé dans un cercueil. Et ses yeux, que je considérais comme son meilleur atout, se déplaçaient à toute allure, comme si ce qu'ils cherchaient leur avait échappé juste une seconde

auparavant.

Elle s'était approchée et la lumière tachetée tombait, à travers les arbres, sur sa figure et sur ses tresses, en éclaboussures fugitives. Je ne l'avais jamais remarqué encore, mais elle ressemblait trait pour trait à Bailey. Ses cheveux étaient de la « bonne sorte » – plus raides que crépus – et ses traits avaient la régularité d'objets disposés par une main soigneuse.

Elle leva la tête.

– Tu ne peux pas voir beaucoup de ciel d'ici.

Puis elle s'assit non loin de moi. Découvrant deux racines saillantes, elle posa de minces poignets dessus comme si elle avait été dans un fauteuil. Lentement, elle appuya son dos contre le tronc. Je fermai les yeux en pensant à la nécessité de me trouver un autre endroit et à l'impossibilité probable qu'il en existât un présentant les mêmes avantages. J'entendis de petits cris en cascade et, avant que j'aie pu rouvrir les yeux, Louise saisit ma main.

– Je tombais (elle secoua ses longues nattes), je tombais dans le ciel !

Je l'aimais d'être capable de tomber dans le ciel et de l'avouer. Je suggérai :

– Essayons ensemble. Mais il faut qu'on se redresse après avoir compté jusqu'à cinq.

– Tu veux qu'on se tienne par la main ? dit Louise. Juste au cas ?

J'acceptai. Si l'une de nous tombait, l'autre pourrait la tirer d'affaire.

Après quelques dégringolades dans l'éternité (nous savions toutes deux ce que c'était), nous éclatâmes de rire à l'idée d'avoir joué avec la mort et la destruction, et de leur avoir échappé.

– Regardons ce bon vieux ciel en tournant, dit Louise.

Nous prenant par les mains, nous nous mîmes à tourner au milieu de la clairière. Tout doucement d'abord. Le menton levé et les yeux fixés sur le séduisant morceau d'azur. Plus vite, juste un peu plus vite, puis plus vite et encore plus vite. Et puis finalement l'éternité prit le dessus. Impossible de nous arrêter de tourner jusqu'à ce que l'exigeante gravité m'arrachât aux mains de Louise et me renvoyât à mon sort en bas – non, au-dessus, pas en bas. Je me retrouvai saine, sauve et étourdie au pied du sycomore. Louise avait échoué sur ses genoux de l'autre côté du bosquet.

À coup sûr, le moment était venu de rire. Nous avions perdu, mais sans rien perdre. Nous commençâmes par glousser et ramper en

titubant l'une vers l'autre, puis nous éclatâmes d'un gigantesque fou rire, suivi de grandes tapes dans le dos et d'autres rires. Nous avions ridiculisé ou fait mentir quelque chose et n'était-ce pas là un exploit formidable ?

En osant défier l'inconnu avec moi, Louise devint ma première amie. Nous passâmes de longues heures à nous apprendre le langage Tut. Comme tous les autres enfants utilisaient le javanais, nous nous sentions supérieures parce que le Tut était difficile à parler et plus encore à comprendre. Je saisis enfin ce qui faisait pouffer les filles. Louise me lançait quelques phrases dans cet inintelligible Tut et riait. Bien entendu, je riais aussi. Ricanais plutôt, sans rien comprendre. Je ne crois pas qu'elle comprenait elle-même la moitié de ce qu'elle disait mais, moi après tout, les gamines sont faites pour pouffer et, moi qui étais femme depuis trois ans, j'étais sur le point de devenir une petite fille.

Un jour à l'école, une compagne de classe, que je connaissais à peine, et à qui j'avais rarement parlé, m'apporta un petit mot. Le pliage compliqué indiquait qu'il s'agissait d'une lettre d'amour. J'étais convaincue qu'elle s'était trompée de destinataire, mais elle insista. En prenant le papier, je m'avouai avoir peur. Et si ça venait d'un farceur ? Et si c'était le dessin d'un monstre hideux avec le mot TOI écrit en travers ? Des enfants me faisaient ça, parfois, simplement parce qu'ils me trouvaient prétentieuse. Heureusement, j'avais eu la permission d'aller aux toilettes – une cabane à l'extérieur – et dans la pénombre puante je lus :

Chère Amie M. J.

Les temps sont durs, les amis rares

Je prends plaisir, je le déclare,

À vous demander par ces lignes

Voulez-vous être ma Valentine ?

Tommy Waldon

Je me creusai la cervelle en tout sens. Qui ? Qui était Tommy Waldon ? Un visage fit enfin surface dans ma mémoire. C'était le garçon à la peau brune et à l'air avenant qui habitait de l'autre côté de l'étang. Dès que je l'eus identifié, je m'étonnai. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Était-ce une plaisanterie ? Mais si Tommy était bien le garçon

dont je me souvenais, il s'agissait d'un bon élève sérieux. Eh bien, dans ce cas, ce n'était pas une farce. Très bien donc, quelles sales idées avait-il alors en tête ? Mes questions dégringolaient l'une sur l'autre, une armée en retraite. Vite, à l'abri dans les tranchées. Protégez vos flancs. Ne laissez pas l'ennemi s'infiltrer entre vos rangs. D'ailleurs, qu'était censée faire au juste une Valentine ?

Au moment de jeter le papier dans le trou nauséabond, je pensai à Louise. À elle, je pouvais le montrer. Je repliai la feuille dans sa forme première et retournai en classe. Je n'eus pas le temps de voir Louise à l'heure du déjeuner puisque je dus courir au Magasin aider à servir. Le mot était dans ma chaussette et, chaque fois que Momma se tournait vers moi, je redoutais que son œil sévère se fût transformé en rayon X et qu'elle pût non seulement voir le papier et son message mais l'interpréter aussi. Je me sentis glisser sur la pente vertigineuse de la culpabilité et, pour la seconde fois, je faillis détruire la lettre, mais je n'en eus pas l'occasion. La cloche sonna, Bailey et moi fîmes la course jusqu'à l'école, et le mot fut donc oublié. Mais une affaire sérieuse est une affaire sérieuse, et celle-ci devait être réglée. Après la classe, j'attendis Louise. Elle parlait et riait avec un groupe de filles. Mais, quand je lui fis notre signal (deux mouvements de la main gauche), elle les quitta et me rejoignit sur la route. Je ne lui laissai pas le temps de me demander ce que j'avais derrière la tête (sa question favorite). Je lui remis simplement le mot. Reconnaisant le pliage, elle cessa de sourire. Nous étions dans de drôles de draps. Elle ouvrit la lettre et la lut à haute voix, deux fois.

– Eh bien, qu'en penses-tu ?

– Ce que j'en pense ? dis-je. Mais c'est ce que je te demande. Que faut-il en penser ?

– On dirait qu'il voudrait que tu sois sa Valentine.

– Louise, je sais lire. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– Oh, tu le sais. Sa Valentine. Son amour.

Cet horrible mot encore. Ce mot traître qui s'ouvrait devant vous comme le cratère d'un volcan.

– Eh bien, non. Je refuse absolument. Plus jamais jamais.

– As-tu déjà été sa Valentine ? Qu'est-ce que tu veux dire, plus jamais ?

Je ne pouvais pas mentir à mon amie et je n'étais pas prête à ranimer de vieux fantômes.

– Eh bien, alors, ne lui réponds pas et c'est terminé.

Je fus un peu soulagée qu'elle pensât qu'on pût se débarrasser de

l'affaire aussi vite. Je déchirai la lettre en deux et lui en donnai une moitié. En descendant la colline, nous réduisîmes le papier en mille morceaux et en fîmes cadeau au vent.

Deux jours plus tard, une monitrice entra dans notre classe. Elle parla à voix basse à M^{lle} Williams, l'institutrice.

– Mes enfants, dit M^{lle} Williams, je pense que vous vous rappelez que c'est demain la Saint-Valentin, ainsi nommée en mémoire de saint Valentin, le martyr qui mourut à Rome, vers 270 après J.-C. On célèbre cette fête en échangeant des cartes et des gages d'affection. Les élèves du cours supérieur ont terminé les leurs et la monitrice sert de facteur. On va vous distribuer du carton, du ruban et du papier de soie rouge pour que vous puissiez préparer vos envois durant la dernière heure de cours. Colle et ciseaux se trouvent sur la grande table ici. Maintenant, levez-vous à l'appel de votre nom.

Elle classa les enveloppes de couleur et appela des noms pendant un moment avant que je ne m'en aperçoive. Je pensais à l'invitation de l'avant-veille et à la manière expéditive dont Louise et moi l'avions traitée.

Ceux qui étaient appelés étaient à peine plus embarrassés que ceux qui regardaient M^{lle} Williams ouvrir chaque lettre.

– Helen Gray !

Helen Gray, une grande fille terne de Louisville, tressaillit.

– *Chère Valentine...* (Miss Williams se mit à lire les élucubrations puérides et mal rimées.)

Je bouillais de honte et d'impatience, et pourtant je pris le temps de m'indigner de la ridicule poésie que j'aurais pu améliorer en dormant.

– Marguerite Anne Johnson. Bonté divine, cela ressemble plus à une lettre qu'à une Valentine ! *Chère Amie, je vous ai écrit une lettre et je vous ai vue la déchirer avec votre amie, M^{lle} L. Je ne crois pas que vous ayez voulu me faire de la peine et donc, que vous me répondiez ou non, vous serez toujours ma Valentine.* T.W.

– Mes enfants (M^{lle} Williams sourit ironiquement et poursuivit son commentaire sans nous donner la permission de nous asseoir), bien que vous ne soyez qu'au cours moyen, je suis sûre que vous n'auriez pas la présomption de signer une lettre de vos initiales. Mais voici un garçon du cours supérieur, à la veille de recevoir son certificat d'études... bla, bla, bla, bla. Vous pouvez prendre vos Valentines et ces lettres en partant.

C'était une gentille lettre et Tommy avait une magnifique écriture. Je me désolais d'avoir déchiré la première. Son affirmation selon laquelle le fait de lui répondre ou non n'influerait pas sur son affection

à mon égard me rassurait. S'il s'exprimait ainsi, c'est qu'il ne courait pas derrière ce-que-vous-pensez. Je déclarai à Louise que la prochaine fois qu'il viendrait au Magasin je lui dirais quelque chose de très gentil. Malheureusement, je trouvais la situation tellement divine que, chaque fois que je voyais Tommy, je me dissolvais en délicieux fous rires et devenais incapable de composer une phrase cohérente. Au bout d'un certain temps, Tommy cessa de m'inclure dans ses regards.

Bailey planta des branches dans le sol derrière la maison et les recouvrit d'une couverture usée pour fabriquer une tente qui devint son refuge de Capitaine Merveilleux. Là, il entreprit d'initier les filles aux mystères du sexe. Une par une, il entraînait les sentimentales, les curieuses et les aventureuses dans l'ombre grise, après leur avoir expliqué qu'ils allaient jouer au papa et à la maman. On m'octroyait le rôle du bébé et de guetteur. Les filles recevaient l'ordre de relever leurs robes et Bailey s'allongeait sur elle et remuait des hanches.

Il me fallait parfois lever le pan de la couverture (notre signal à l'approche d'un adulte) et j'assistais à leurs ébats pathétiques tout en discutant d'école et de cinéma.

Il jouait à ce jeu depuis six mois quand il rencontra Joyce. C'était une fille de la campagne, de quatre ans plus âgée que Bailey (il n'avait pas tout à fait onze ans alors), dont les parents étaient morts et qui, comme chacun de ses frères et sœurs, avait été casée chez divers cousins. Joyce était venue à Stamps vivre avec une tante veuve qui était encore plus pauvre que le plus pauvre habitant de la ville. Joyce était très avancée, physiquement, pour son âge. Ses seins n'étaient pas les petits nœuds durs de ses contemporaines : ils remplissaient le corsage de ses robes étriquées. Elle marchait avec raideur, comme si elle avait porté un fagot de bois entre les jambes. Je la trouvais vulgaire mais Bailey déclara qu'elle était mignonne et qu'il voulait jouer à papa-maman avec elle.

Avec l'instinct des femmes, Joyce comprit qu'elle avait fait une conquête. Elle se débrouilla pour rester à traîner dans le Magasin chaque fin d'après-midi et le samedi en entier. Elle se chargeait des courses pour Momma quand nous étions très occupés au Magasin, et elle transpirait beaucoup. Souvent, quand elle arrivait après avoir descendu la colline en courant, sa robe de coton collait à son corps maigre et Bailey ne la quittait pas des yeux tant qu'elle n'était pas sèche.

Momma lui offrait un peu de nourriture pour sa tante et, le samedi, Oncle Willie lui donnait la pièce pour « aller au cinéma ».

Durant la Semaine sainte, nous n'eûmes pas la permission de nous rendre au cinéma (Momma disait que nous devions tous consentir des sacrifices afin de purifier notre âme) et Bailey et Joyce décrétèrent

que, tous les trois, nous allions jouer à papa-maman. Comme d'habitude je ferais le bébé.

Bailey monta la tente et Joyce s'y introduisit la première. Bailey m'ordonna de rester dehors et de jouer avec ma poupée, après quoi il entra et fit retomber le pan de l'entrée.

– Eh bien, tu ne défais pas ton pantalon ?

La voix de Joyce me parvint assourdie.

– Non. Tu relèves seulement ta robe.

Il y eut des bruissements dans la tente dont les parois se gonflèrent comme si les occupants essayaient de se mettre debout à l'intérieur.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Bailey.

– J'ôte ma culotte.

– Pourquoi donc ?

– On ne peut pas le faire si j'ai ma culotte.

– Pourquoi pas ?

– Comment est-ce que tu vas y arriver ?

Silence. Mon pauvre frère ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Moi si. Je soulevai le rabat et dis : « Joyce, je t'interdis de faire ça à mon frère. » Elle faillit crier mais elle garda la voix basse : « Margaret, ferme-moi cette porte. – Oui, ajouta Bailey, ferme-la. Toi, tu joues avec ton poupon. » Je pensais qu'il finirait à l'hôpital s'il se laissait faire ; aussi, je le prévins : « Bailey, si tu la laisses te faire ça, tu le regretteras ! » Mais il menaça de ne pas m'adresser la parole pendant un mois si je ne refermais pas la porte, et je fis donc retomber le pan de la couverture et m'assis sur l'herbe devant la tente.

Joyce sortit la tête et dit d'un ton sucré, style dame blanche au cinéma :

– Ma chérie, va chercher un peu de bois. Papa et moi allons allumer un feu et puis je te ferai un gâteau. (Puis sa voix changea, comme si elle allait me frapper :) Vas-y. Tire-toi !

Bailey me raconta après que Joyce avait des poils sur ses « choses » et qu'elle les avait attrapés à force de « le faire » avec tant de garçons. Elle avait même des poils sous les bras. Les deux. Il était très fier des exploits de Joyce.

À mesure que leur histoire d'amour progressait, ses chapardages au Magasin augmentèrent. Nous avions toujours fauché des bonbons, quelques sous et, bien entendu, les cornichons au vinaigre, mais Bailey, obligé à présent de rassasier l'appétit d'ogre de Joyce, volait des boîtes de sardines, des saucisses polonaises grasses, du

fromage et même du coûteux saumon rose en conserve que notre famille ne pouvait que rarement se permettre de manger.

L'empressement de Joyce à se rendre utile se ralentit à partir de ce moment-là. Elle se plaignit de ne pas se sentir bien du tout. Mais puisqu'elle disposait à présent de quelques sous, elle continuait à traîner dans le Magasin, à manger des cacahuètes et à boire du Dr Pepper.

Momma la renvoya plusieurs fois :

– T'as donc pas dit que tu ne te sentais pas bien, Joyce ? Tu ferais pas mieux de rentrer chez toi et de laisser ta tante te soigner ?

– Oui, madame.

De mauvaise grâce, elle gagnait alors la véranda, puis disparaissait de son pas raide sur la colline.

Je pense qu'elle fut le premier amour de Bailey en dehors de la famille. Elle fut pour lui la mère qu'il pouvait approcher d'aussi près qu'il en rêvait, une sœur qui n'était pas maussade et renfermée, larmoyante et susceptible. Il lui suffisait de fournir la nourriture et elle lui fournissait l'affection. Peu lui importait qu'elle fût déjà presque une femme, ou peut-être est-ce justement cela qui la rendait si séduisante à ses yeux.

Elle resta là quelques mois, puis, de même qu'elle était tombée du ciel, elle s'évanouit dans le néant. On ne parla plus d'elle, aucun commentaire, aucune indication à propos de son départ ou de l'endroit où elle se trouvait. Je m'aperçus du changement en Bailey avant de découvrir qu'elle avait disparu. Il perdit tout intérêt dans les choses. Il traînait, maussade, et on peut vraiment dire qu'il « pâlit ». Momma le remarqua et décréta qu'il n'allait pas bien à cause du changement de saison (nous approchions de l'automne) et elle partit cueillir certaines feuilles dans les bois, lui concocta une tisane et le força à la boire par-dessus une cuillerée de soufre mélangé à de la mélasse. Le fait qu'il ne se débattit pas, qu'il n'essaya même pas de discuter avant de prendre le remède, prouva qu'il était assurément très malade.

Si je n'avais pas aimé Joyce tant qu'elle tenait Bailey sous son emprise, je la haïssais d'être partie. Je regrettais l'esprit de tolérance qu'elle lui avait redonné (il avait pratiquement abandonné son ton ironique et sa manie de jouer des tours aux campagnards, et il avait recommencé à me confier ses secrets). Mais, maintenant qu'elle était partie, il me surpassait en incommunicabilité. Il se referma sur lui-même comme un étang engloutit un caillou. Sans la moindre trace de s'être jamais ouvert. Et quand je lui mentionnai son nom, il répondit par un : « Joyce qui ? »

Des mois plus tard, alors qu'elle servait la tante de Joyce, j'entendis Momma dire :

– Ah oui, madame Goodman, dans la vie, une chose vient après l'autre.

M^{me} Goodman s'appuyait sur la caisse rouge des Coca-Cola.

– C'est bien la bonne et belle vérité, Sister Henderson.

Elle sirota sa coûteuse boisson.

– Les choses changent si vite que la tête vous en tourne.

C'était la manière qu'avait Momma d'entamer une conversation. Je me fis petite souris pour écouter les potins et les rapporter à Bailey.

– Tenez, prenez la petite Joyce. Elle passait tout son temps au Magasin. Et puis elle s'est envolée en fumée. On n'en a plus vu ni plume ni poil depuis des mois.

– Hé non. J'ai honte de vous dire... ce qui lui a pris.

Elle s'installa sur une chaise de cuisine. Momma me repéra dans l'ombre.

– Sister, le Seigneur n'aime pas les petites cruches avec de grandes oreilles. Si tu n'as rien à faire, je m'en vais te trouver du travail.

La vérité dut voguer jusqu'à moi à travers la porte de la cuisine.

– Je n'ai pas grand-chose, Sister Henderson, mais j'ai donné à cette enfant tout ce que j'ai pu.

Momma déclara qu'elle gageait que c'était vrai. Elle n'aurait jamais dit « pariait ».

– Et après tout ce que j'ai fait, voilà qu'elle s'enfuit avec un de ces types du chemin de fer. Elle est coureuse, tout comme sa maman avant elle. Vous connaissez le proverbe : « Telle mère... » ?

– Comment ce serpent l'a-t-il attrapée ? demanda Momma.

– Eh bien, comprenez-moi bien, Sister Henderson, je ne vous en veux pas du tout, je sais que vous êtes une femme très religieuse. Mais il semble qu'elle l'a rencontré ici...

Momma réagit vivement. De telles manigances dans son Magasin ?

– Au Magasin ? dit-elle.

– Mais oui. Vous vous rappelez quand cette bande d'Elks est venue pour leur match de base-ball ? (Momma devait s'en souvenir. Moi oui.) Eh bien, il se trouve que c'est un de ceux-là. Elle m'a laissé un petit mot enfantin. Disant que les gens de Stamps se croyaient mieux qu'elle et qu'elle ne s'était fait qu'un ami et que c'était votre petit-fils. Elle disait aussi qu'elle partait pour Dallas, Texas, et qu'elle allait se

marier avec cet employé du chemin de fer.

– Espérons, Seigneur.

– Vous savez, Sister Henderson, elle n'est pas restée assez longtemps avec moi pour que je m'habitue vraiment à elle, mais elle me manque tout de même. Elle était gentille quand elle le voulait.

– Eh bien, dit Mamma pour la consoler, il faut penser aux paroles de la Bible : « Le Seigneur donne et le Seigneur reprend... »

M^{me} Goodman fit chorus et elles terminèrent ensemble la phrase par : « Béni soit le nom du Seigneur ! »

J'ignore depuis combien de temps Bailey savait à propos de Joyce mais, plus tard dans la soirée, quand j'essayai d'amener son nom dans la conversation, il me dit :

– Joyce ? Elle a quelqu'un pour le lui faire tout le temps maintenant.

Et ce fut la dernière fois que l'on parla d'elle.

Le vent balayait le toit, dérangeant les tuiles d'ardoises. Il sifflait dur sous la porte close. Envahie de bourrasques insistantes, la cheminée émettait de terrifiantes protestations.

À quinze cents mètres de là, le vieux Kansas City Kate (le train très admiré mais trop important pour s'arrêter à Stamps) traversa avec fracas la ville en sifflant ses tut-tut avertisseurs et, sans un regard en arrière, fila vers une fascinante destination inconnue.

Une tempête s'annonçait : une nuit idéale pour relire *Jane Eyre*. Ses corvées terminées, Bailey se réfugia immédiatement derrière le poêle avec Mark Twain. Ce soir, c'était à mon tour de fermer le Magasin et mon livre, déjà à moitié relu, m'attendait sur le comptoir des bonbons. Puisque le temps s'annonçait mauvais, j'étais sûre qu'Oncle Willie m'approuverait, en fait m'encouragerait, à fermer tôt (économie d'électricité) et à rejoindre la famille dans la chambre de Momma qui faisait fonction de salle commune. Peu de gens se risqueraient dehors avec cette menace de tornade (car, bien que le vent soufflât, le ciel était aussi clair et calme que par un matin d'été). Momma convint qu'il valait mieux, tant qu'à faire, que je ferme, et je sortis sur la véranda, tirai les volets, glissai la barre de bois sur la porte et éteignis la lumière.

Les casseroles s'entrechoquaient dans la cuisine où Momma faisait frire des beignets pour accompagner la soupe de légumes du dîner, et les odeurs et les sons familiers m'enveloppaient douillettement tandis que je lisais l'histoire de Jane Eyre dans le château anglais et glacial d'un gentleman encore plus glacial. Oncle Willie était plongé dans *L'Almanach*, sa lecture quotidienne du soir, et, très loin, mon frère descendait le Mississippi sur un radeau.

Je fus la première à entendre vibrer la porte de derrière. Une vibration et un coup, un coup et une vibration. Mais, soupçonnant qu'il pouvait bien s'agir de la femme folle dans la tour, je n'y crus pas. Puis Oncle Willie entendit et fit revenir Bailey de chez Huck Finn pour aller tirer le verrou.

Par la porte ouverte, le clair de lune tomba dans la pièce, froid rayonnement rivalisant avec notre maigre lumière. Nous attendîmes tous – moi avec effroi –, car aucun être humain ne se trouvait là. Seul le vent s'engouffra pour se battre avec la faible flamme de la lampe à

pétrole, poussant et bousculant la chaleur familiale de notre poêle ventru. Oncle Willie pensa que le bruit était venu de la tempête et ordonna à Bailey de refermer la porte. Mais, juste avant qu'il n'eût repoussé le grossier loquet de bois, une voix s'infiltra dans l'entrebâillement :

– Sister Henderson ? Brother Willie ? soufflat-elle d'un ton rauque.

Bailey faillit refermer la porte aussitôt, mais « Qui est-ce ? » interrogea Oncle Willie, et le visage brun transi de M. George Taylor émergea de la grisaille. L'homme s'assura que nous n'étions pas couchés et entra. Dès qu'elle le vit, Momma l'invita à rester dîner et me demanda d'enfouir quelques patates douces sous la cendre pour étoffer le menu du soir. Depuis que, l'été dernier, il avait perdu sa femme, le pauvre Brother Taylor prenait ses repas un peu partout dans la ville. Peut-être parce que j'étais dans ma période romantique ou que les enfants ont un sens inné de la survie, je craignais qu'il n'eût envie d'épouser Momma et de s'installer chez nous.

Oncle Willie nicha *L'Almanach* entre ses genoux désunis :

– Vous êtes bienvenu ici n'importe quand, Brother Taylor, n'importe quand, mais ce soir il fait bien mauvais. On dit là-dedans (de sa main invalide, il frappa d'un coup sec *L'Almanach*) que le 12 novembre, une tempête va s'abattre sur Stamps venant de l'est. Une rude nuit.

M. Taylor resta exactement dans la position qu'il avait prise en arrivant, celle de quelqu'un ayant trop froid pour bouger et même s'avancer près du feu. Il courbait le cou et la lumière rouge jouait sur la peau luisante de son crâne chauve. Mais ses yeux me fascinaient singulièrement. Profondément enfoncés dans son visage menu, d'une rondeur qui semblait soulignée au crayon noir et lui donnait un air de chouette, ils dominaient complètement les autres traits. Il sentit que je l'observais très intensément et, sans presque remuer la tête, il fit tourner ses pupilles qui vinrent se poser sur moi. Si son regard avait contenu du mépris ou de la condescendance, ou l'un de ces sentiments vulgaires qu'éprouvent les adultes confrontés avec des enfants, je serais promptement retournée à mon livre, mais ses yeux exprimaient un néant larmoyant – un néant parfaitement insupportable. Ils avaient une brillance que je n'avais jamais observée que sur des billes neuves ou une capsule de bouteille prise dans un bloc de glace. Ils se détachèrent si promptement de moi que je pus presque croire avoir imaginé l'échange de nos regards.

– Mais, comme je dis, vous êtes bienvenu. On peut toujours faire une place sous ce toit.

Oncle Willie ne semblait pas remarquer que M. Taylor n'écoutait nullement ses propos. Momma entra avec la soupe, ôta la bouilloire du

fourneau et plaça la casserole sur le feu.

– Momma, poursuivit Oncle Willie, j'ai dit à Brother Taylor qu'il était le bienvenu ici n'importe quand.

– C'est exact, Brother Taylor. Vous n'êtes pas censé rester tout seul tout triste dans cette maison vide. Le Seigneur donne et le Seigneur reprend.

Je ne sais pas très bien si ce fut la présence de Momma ou la soupe mijotant sur le poêle qui lui fit de l'effet, mais M. Taylor sembla se ravigoter considérablement. Il secoua les épaules comme pour se débarrasser d'une emprise assommante et tenta de sourire sans succès.

– Sister Henderson, j'apprécie, pour sûr... Enfin, je ne sais ce que je ferais sans tout le monde... Vous ne savez pas ce que ça signifie pour moi de pouvoir... Enfin, je veux dire, je vous suis reconnaissant.

À chaque pause, il donnait un coup de tête sur sa poitrine comme une tortue sortant de sa carapace, mais ses yeux ne bougeaient pas.

Toujours gênée par des démonstrations d'émotion dénuée d'origine religieuse, Momma m'ordonna de venir avec elle chercher le pain et les bols pour la soupe. Nous revînmes, elle portant la nourriture et moi la lampe à pétrole. Le nouvel éclairage donna une perspective sévère et inquiétante à la pièce. Toujours penché sur son bouquin, un doigt précédant son œil sur la page, Bailey devint un gnome noir et bossu. Oncle Willie et M. Taylor paraissaient figés comme des personnages d'une Histoire du Nègre américain.

– Allons, voyons, Brother Taylor. (Momma lui offrit un bol de soupe.) Vous n'avez peut-être pas faim, mais prenez ça pour vous soutenir.

Sa voix contenait la tendre inquiétude d'une personne en bonne santé s'adressant à un invalide et sa simple phrase débordait d'une émouvante sincérité.

– Je vous remercie.

Bailey émergea de son isolement et alla se laver les mains.

– Willie, récite le bénédicité.

Momma posa le bol de Bailey et baissa la tête. Le temps de la prière, Bailey s'immobilisa sur le seuil, l'image même de l'obéissance, mais je savais qu'il avait l'esprit ailleurs, près de Tom Sawyer et de Jim, tout comme le mien eût été près de Jane Eyre et de M. Rochester sans les yeux brillants du vieux M. Taylor.

Notre invité avala consciencieusement quelques cuillerées de soupe et mordit un demi-cercle dans son pain, puis il posa son bol par terre. Quelque chose dans le feu fixa son attention tandis que nous mangions

bruyamment.

Remarquant son repli sur lui-même, Momma dit :

– C'est pas bon pour vous de vous en faire comme ça, je sais que vous avez vécu longtemps ensemble...

– Quarante ans, intervint Oncle Willie.

–... mais ça fait près de six mois qu'elle est partie... et il vous faut garder la foi. Il ne nous donne jamais plus que nous ne pouvons supporter.

La déclaration réconforta M. Taylor qui reprit son bol et enfonça sa cuillère dans la soupe épaisse.

Voyant qu'elle avait touché juste, Momma poursuivit :

– Vous avez eu plein de bonnes années. Faut en être reconnaissant. La seule chose, c'est dommage que vous n'ayez pas eu d'enfants, vous deux.

Si je n'avais pas eu le nez levé, j'aurais raté la métamorphose de M. Taylor. Un changement qui ne se produisit pas par degrés mais plutôt, me sembla-t-il, d'un seul coup. Son bol atterrit avec un bruit mat sur le plancher et son corps se plia en deux à partir des hanches pour se pencher vers Momma. Mais le plus étonnant, ce fut son visage. La fine peau marron parut se noircir de vie, comme sous l'effet d'une agitation intérieure. La bouche, ouverte sur les longues dents, ressembla soudain à une pièce sombre meublée de quelques chaises blanches.

– Enfants... (Il mâchouilla le mot dans sa bouche vide.) Oui justement, les enfants.

Bailey et moi, habitués à ce qu'on s'adressât ainsi à nous, nous lui lançâmes un regard interrogateur.

– C'est ce qu'elle veut. (Ses yeux, pleins de vie, s'efforçaient d'échapper à la prison de leurs orbites.) C'est ce qu'elle a dit. Des enfants.

L'air épais s'alourdissait. Installée sur notre toit, une demeure plus vaste nous enfonçait imperceptiblement dans le sol.

– Qui a dit quoi, Brother Taylor ? interrogea Momma de son ton le plus aimable.

Elle connaissait la réponse. Nous la connaissions tous.

– Florida. (Les petites mains ridées se refermaient sur les poings puis se rouvraient et se refermaient encore.) Elle l'a dit pas plus tard que la nuit dernière.

Bailey et moi nous regardâmes et j'avancai ma chaise plus près de la

sienne.

– Elle a dit : « Je veux des enfants. »

Il donna à sa voix déjà aiguë ce qu'il jugeait une intonation féminine, ou en tout cas celle de sa femme, M^{me} Florida, et le son traversa la pièce en zigzaguant comme un éclair.

Oncle Willie s'était arrêté de manger et le contemplait avec quelque chose qui ressemblait à de la pitié :

– Peut-être bien que vous rêviez, Brother Taylor. Ça pourrait avoir été un rêve.

– C'est vrai, intervint Momma. Vous voyez, les enfants me lisaient quelque chose l'autre jour. Ça disait que les gens rêvent de ce qu'ils ont dans la tête au moment où ils s'endorment.

M. Taylor se redressa en sursautant :

– C'était pas un rêve du tout. J'étais aussi réveillé que je le suis à l'instant même, protesta-t-il, furieux, son mince visage encore plus tendu de nervosité. Je vais vous raconter ce qui s'est passé.

Oh, mon dieu, une histoire de fantômes. Je détestais et je redoutais les longues soirées d'hiver, quand les clients attardés venaient au Magasin s'asseoir autour du poêle faire griller des cacahuètes, et tenter de se surpasser les uns les autres en racontant d'atroces histoires de fantômes et de maisons hantées, de fées et de grigris, de vaudou et d'autres affaires surnaturelles. Mais une histoire vraie vécue par quelqu'un en chair et en os, et pas plus tard que la nuit dernière ! Ça serait intolérable. Je me levai pour aller à la fenêtre.

Les funérailles de M^{me} Florida Taylor avaient eu lieu en juin, tout juste après nos examens de fin d'année. Ayant obtenu de très bons résultats, Bailey, Louise et moi étions contents de nous, et les uns des autres. L'été s'étalait devant nous, plein de promesses dorées de pique-nique et de fritures en plein air, de cueillette des mûres et de parties de croquet jusqu'à la nuit. Il aurait fallu le deuil d'un proche pour entamer mon sentiment de bien-être. J'avais rencontré et aimé les sœurs Brontë et venais de remplacer le poème de Kipling « If » par « Invictus » de Langston Hughes. Mon amitié avec Louise s'était concrétisée à grand renfort de parties de cartes et de marelle, et de confidences, sombres et profondes, souvent échangées après de multiples : « Jure que tu ne le répéteras pas ! » Je ne lui parlais jamais de Saint Louis et j'avais fini par croire que ce cauchemar, avec son cortège de culpabilité et de frayeur, ne m'était jamais arrivé à moi, en réalité. Il était arrivé, des années et des années auparavant, à une petite fille qui n'avait absolument aucun lien avec moi.

Tout d'abord, la nouvelle de la mort de M^{me} Taylor ne me parut pas particulièrement extraordinaire. Semblable en ceci à tous les enfants, je pensais que, puisqu'elle était très vieille, il ne lui restait qu'une seule chose à faire : mourir. C'était une femme plutôt gentille, avec ses pas rendus menus par l'âge et ses petites mains semblables à des griffes légères qui aimaient à caresser les peaux tendres. Chaque fois qu'elle venait au Magasin, j'étais forcée de m'approcher d'elle tandis qu'elle ratissait mes joues de ses ongles jaunes. « Tu as un bien joli teint, pour sûr. » Un compliment rare dans un monde très avare de louanges de ce genre, et qui compensait le contact des doigts desséchés.

– Tu iras à l'enterrement, Sister. (Momma ne posait pas une question.) Tu iras parce que Sister Taylor t'estimait tellement qu'elle t'a légué sa broche dorée. (Elle se refusa à dire « en or » parce que ça n'en était pas.) Elle a déclaré à Brother Taylor : « Je veux que la petite-fille de Sister Henderson ait ma broche en or. » Par conséquent, il faut que tu y ailles.

J'avais déjà suivi quelques cercueils sur la colline, de l'église au cimetière, mais Momma ayant décrété que j'étais « sensible », on ne m'avait jamais forcée à assister à un service funéraire. À onze ans, la mort est moins effrayante qu'irréelle. Il me semblait que c'était gaspiller un bon après-midi que de le passer assise dans l'église pour une vieille broche idiote, qui non seulement n'était pas en or mais que je n'étais pas en âge de porter. Pourtant, si Momma disait que je devais y aller, j'y serais sans aucun doute.

Vêtus de la serge bleu marine et du crêpe noir du deuil, les parents et amis de la défunte occupaient les premiers rangs. Un hymne de circonstance s'insinua avec lenteur mais succès dans l'assistance. Il se glissa au cœur de chaque pensée joyeuse, au centre de chaque souvenir heureux, faisant voler en éclats l'espoir et la lumière promis par : « De l'autre côté du Jourdain, il y a la paix pour les gens las, il y a aussi la paix pour moi. » L'inévitable destination de toute chose vivante ne semblait plus qu'à un tout petit pas. Je n'avais jamais considéré encore que mourir, la mort, les morts, rendre l'âme fussent des mots qui puissent avoir le moindre rapport avec moi. Mais en ce jour pénible, accablant au-delà de toute expression, ma propre mortalité fondit sur moi en vagues lentes et fatales.

À peine le lugubre cantique terminé, le pasteur monta à l'autel et prononça un sermon qui, dans mon état, ne me réconforta guère. Il prit pour sujet : « Tu es mon serviteur bon et fidèle et je suis très content de toi. » Sa voix se mêla aux sombres émanations générées par le chant funèbre. D'un ton monotone, il prévint ses ouailles : « Ce jour même peut être pour vous le dernier », et la meilleure assurance pour

ne pas mourir en état de péché est de « vous mettre en règle avec Dieu » de sorte que, au jour fatal, il dirait : « Tu es mon serviteur bon et fidèle et je suis très content de toi. »

Après avoir fait passer le froid de la tombe dans nos veines, il commença à parler de M^{me} Taylor : « Une sainte femme qui faisait l'aumône aux pauvres, visitait les malades, donnait sa dîme à l'église et avait, d'une manière générale, vécu une vie de bonté. » Il s'adressa alors directement au cercueil que j'avais remarqué à mon arrivée et soigneusement évité de regarder ensuite.

– J'avais faim et vous m'avez donné à manger. J'avais soif et vous m'avez donné à boire. J'étais malade et vous êtes venu me voir. J'étais en prison et vous ne m'avez pas abandonné. Tout ce que vous avez fait pour le plus petit d'entre ces gens-là, vous l'avez fait pour Moi.

Il s'élança de l'estrade et s'approcha de la longue boîte de velours gris. D'un geste impérieux, il retira l'étoffe grise du cercueil ouvert et plongea son regard dans le mystère.

– Dors, âme pleine de grâces, jusqu'à ce que le Christ t'appelle à rejoindre Son lumineux Paradis.

Il continua de parler directement à la morte et je souhaitai vaguement que celle-ci, offensée par la vulgarité de la méthode, se dressât pour lui répondre. M. Taylor laissa éclater un cri. Il se leva subitement et tendit les bras vers le pasteur, le cercueil et le cadavre de sa femme. Il erra ainsi une bonne minute, le dos à l'assistance, tandis que les propos instructifs dégringolaient autour de la pièce, riches de promesses et remplis d'avertissements. Momma et les autres dames le rattrapèrent à temps pour le rasseoir sur le banc où il s'affaissa comme une poupée de chiffon.

M. Taylor et les autorités ecclésiastiques furent les premiers à défiler devant le catafalque pour dire adieu à la défunte et jeter un œil sur le sort réservé à tous les humains. Puis, d'un pas lourd, rendu encore plus pesant par le sentiment de culpabilité propre aux vivants qui contemplent les morts, les adultes de la congrégation avancèrent vers le cercueil puis revinrent à leurs places. Anxieux à l'aller, leurs visages révélaient au retour, dans la travée opposée, une confirmation définitive de leurs frayeurs. Les observer revenait un peu à regarder par la fenêtre à travers des rideaux mal tirés. Bien que ne m'y essayant point, il me fut impossible de ne pas noter leur rôle dans le drame.

Et puis une ordonnatrice en noir tendit une main rigide en direction de la section enfantine. Il y eut le genre de bousculade provoquée par l'imprévu, mais, finalement, un garçon de quatorze ans prit la tête du groupe et, si détestable que me fût l'idée de voir M^{me} Taylor, je n'osai pas demeurer en arrière. En haut de l'allée, les gémissements et les

cris se mêlaient à l'odeur écœurante des vêtements de laine noire portés un jour d'été, et du feuillage qui se desséchait sur des fleurs jaunes. Je ne savais plus si je respirais les bruits du malheur ou bien si j'entendais l'odeur nauséuse de la mort.

Il aurait été plus facile de regarder la morte à travers la mousseline, au lieu de quoi je contemplai un visage à nu qui me parut soudain très vide et très méchant. Il connaissait des secrets que je refusais de partager. Les joues s'étaient repliées sur les oreilles et un embaumeur plein de sollicitude avait mis du rouge à lèvres sur la bouche noire. L'odeur de décomposition était douce et tenace. Elle s'insinuait avec une soif de vie à la fois avide et détestable. Mais elle hypnotisait. J'aurais voulu fuir, mais mes chaussures s'étaient collées au sol et je dus me tenir aux parois du cercueil pour rester debout. La halte imprévue dans le défilé fit se bousculer les enfants les uns contre les autres et des chuchotements impératifs me parvinrent aux oreilles.

– Avance, Sister, avance.

C'était Momma. Sa voix prit ma volonté en remorque, quelque'un me poussa par-derrière et je fus donc délivrée.

Je m'abandonnai instantanément aux réalités accablantes de la mort. Le changement qu'elle avait produit sur M^{me} Taylor démontrait qu'on ne pouvait résister à sa force. Elle avait fait taire pour toujours la voix aiguë qui déchirait l'air du Magasin et dégonflé le visage brun jouflu, l'aplatissant comme une bouse de vache.

Le cercueil fut emporté au cimetière sur un chariot tiré par un cheval et, tout au long du chemin, je conversai avec les anges de la mort, contestant leur choix du moment, du lieu et de la personne.

Pour la première fois, la cérémonie de mise en terre prit son sens pour moi.

« Cendres aux cendres et poussière à la poussière. » Sans aucun doute, M^{me} Taylor retournait à la terre d'où elle était venue. En fait, après réflexion, je décidai qu'étendue sur le satin blanc de son cercueil elle avait ressemblé à un bébé en boue. Un bébé en boue, fabriqué par des enfants inventifs un jour de pluie, et destiné à se refondre bientôt à la terre.

Le souvenir de la lugubre cérémonie m'était revenu de manière si vive que je fus surprise en levant la tête de voir Momma et Oncle Willie manger près du poêle. Ils ne semblaient ni anxieux ni hésitants, comme s'ils savaient qu'un homme doit dire ce qu'il a à dire. Mais moi, je ne voulais rien en entendre et le vent, se faisant mon allié, menaça le chinaberry, à la porte du jardin.

– Hier soir, après avoir dit mes prières, je me suis étendu sur le lit. Et, voyez-vous, c'est le même lit dans lequel elle est morte.

Oh, si seulement il avait pu se taire !

– Sister, assieds-toi et mange ta soupe, dit Momma. Par une nuit pareille on a besoin de quelque chose de chaud dans le ventre. Continuez, Brother Taylor, je vous en prie.

Je m'installai le plus près possible de Bailey.

– Eh bien, quelque chose m'a dit de garder les yeux ouverts.

– Quel genre de quelque chose ? interrogea Momma sans poser sa cuillère.

– Oui, mon vieux, expliqua Oncle Willie, il peut y avoir un bon quelque chose et il peut y avoir un mauvais quelque chose.

– Eh bien, je n'étais pas sûr, alors je me suis dit qu'il valait mieux les garder ouverts parce que ça aurait pu être l'un ou l'autre. Et tout de suite, en premier, j'ai vu un angelot. Grassouillet comme une motte de beurre, et rieur, avec des yeux bleus, bleus, bleus.

– Un angelot ? dit Oncle Willie.

– Oui, monsieur, et il me riait au nez. Et puis j'ai entendu ce long gémissement : « A-a-arr ! » Eh bien, comme vous dites, Sister Henderson, nous avons vécu ensemble plus de quarante ans. Je connais la voix de Florida. Sur le moment, je n'ai pas eu peur. J'ai appelé : « Florida ? » Alors cet ange a ri plus fort et le gémissement a augmenté.

Je posai mon bol et me rapprochai de Bailey. M^{me} Taylor avait été une femme très avenante, patiente et toujours souriante. La seule chose qui me dérangeait et m'agaçait quand elle entrait dans le Magasin, c'était sa voix. Comme tous les gens quasiment sourds, elle criait, moitié parce qu'elle n'entendait pas ce qu'elle disait, moitié parce qu'elle espérait que ses interlocuteurs répondraient de la même façon. Ça, c'était quand elle était vivante. L'idée de cette voix s'élevant de sa tombe et dégringolant du cimetière jusqu'en bas de la colline pour venir planer au-dessus de ma tête suffisait à me raidir les cheveux.

– Oui, monsieur. (Il contemplait le poêle dont le reflet illuminait son visage. On aurait dit qu'un feu brûlait à l'intérieur de sa tête.) D'abord, j'ai crié : « Florida, Florida ! Qu'est-ce que tu veux ? » Et cet ange diabolique continuait à rire comme un fou. (M. Taylor essaya de rire et ne réussit qu'à paraître effrayé.) « Je veux des... » C'est à ce moment-là qu'elle a dit : « Je veux des... » (Il fit imiter à sa voix le vent, un vent qui aurait souffert de broncho-pneumonie.) « Je veux des en-f-ants », souffla-t-il d'un ton rauque.

Bailey et moi nous rencontrâmes à mi-chemin sur le plancher balayé par les courants d'air.

– Voyons, Brother Taylor, il est possible que vous ayez rêvé. Vous savez bien, on dit que lorsque vous vous couchez avec une idée en tête...

– Non, Sister Henderson. J'étais aussi réveillé que je le suis maintenant.

– Est-ce qu'elle s'est montrée ?

Oncle Willie arborait un air rêveur.

– Non, Willie. J'ai vu que ce gros bébé angelot blanc. Mais pas possible de ne pas reconnaître cette voix... « Je veux des enfants. »

Le vent froid avait gelé mes pieds et ma colonne vertébrale, et l'imitation de M. Taylor me glaça le sang.

– Sister, va chercher la grande fourchette pour sortir les patates, dit Momma.

– Pardon ?

Elle ne voulait tout de même pas parler de la grande fourchette pendue au mur derrière le fourneau de la cuisine – à un effrayant million de kilomètres de là.

– J'ai dit, va chercher la fourchette. Les patates sont en train de brûler.

J'arrachai mes jambes à ma peur paralysante et faillis aussitôt tomber sur le poêle.

– Cette enfant trébucherait sur le dessin d'un tapis, commenta Momma. Continuez, Brother Taylor, est-ce qu'elle a dit autre chose ?

Si oui, je ne voulais pas l'entendre, mais je ne tenais pas non plus à quitter la pièce éclairée où ma famille était réunie autour du feu ami.

– Eh bien, elle a dit : « Aahrr » encore plusieurs fois et puis cet ange a commencé à déguerpir du plafond. Je vous le dis, j'étais pratiquement raide de trouille.

J'atteignis l'océan inconnu de la nuit. Je n'avais pas grand choix. Je savais que traverser l'obscurité épaisse de la chambre d'Oncle Willie tiendrait du supplice, mais ce serait plus facile que de rester à écouter cette macabre histoire. Et puis je ne pouvais pas contrarier Momma. Quand elle était mécontente, elle m'obligeait à dormir tout au bord du lit et, cette nuit, je savais que j'aurais besoin de me blottir contre elle.

Un pied dans le noir et l'impression de détachement de la réalité faillirent me faire paniquer. Une idée s'imposa : je pourrais bien ne jamais revenir à la lumière. Vite, je trouvai la porte me ramenant aux

choses familières mais, au moment où je l'ouvris, l'affreux récit s'avança pour tenter de me sauter aux oreilles. Je refermai la porte.

Bien entendu, je croyais aux maisons hantées, aux fantômes et aux êtres surnaturels. Élevée par une grand-mère noire originaire du Sud et ultra-religieuse, il eût été anormal que je ne sois pas superstitieuse.

L'expédition à la cuisine, retour compris, ne me prit certainement pas plus de deux minutes et, pourtant, durant ce laps de temps, je traversai des tas de cimetières marécageux, grimpai par-dessus quantité de pierres tombales et évitai des nichées entières de chats noirs.

De retour dans le cercle de famille, je remarquai en moi-même combien le ventre rouge du poêle ressemblait à un œil de Cyclope.

– Ça m'a rappelé quand mon papa est mort. Vous savez, nous étions très proches.

M. Taylor s'était auto-hypnotisé dans le monde des horreurs surnaturelles.

Je le coupai dans ses réminiscences :

– Momma, voilà la fourchette.

Bailey s'était étendu sur le flanc, derrière le poêle, les yeux brillants, plus fasciné par l'intérêt morbide que M. Taylor accordait à son histoire que par l'histoire elle-même.

Momma posa sa main sur mon bras et dit :

– Tu trembles, Sister. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Peut-être qu'elle a eu la trouille d'aller dans la cuisine, dit Oncle Willie en riant.

Son petit rire aigu ne me trompa point. Personne n'était à l'aise devant une sollicitation de l'inconnu.

– Non, vraiment, je n'ai jamais rien vu plus clairement que ce petit bébé angelot. (Ses mâchoires mastiquaient machinalement les patates douces déjà réduites en purée.) Il riait comme un fou. Que croyez-vous que ça veuille dire, Sister Henderson ?

Momma s'était renversée dans son rocking-chair, un demi-sourire aux lèvres :

– Si vous êtes sûr que vous ne rêviez pas, Brother Taylor...

– J'étais aussi réveillé que je le suis (il se mettait de nouveau en colère) que je le suis juste maintenant.

– Eh bien alors, peut-être que ça veut dire...

– Je sais quand même bien quand je dors et quand je suis réveillé.

–... peut-être ça signifie que Sister Florida veut que vous travailliez avec les enfants à l'église.

– Une chose que je disais toujours à Florida, les gens vous laissent pas placer un mot...

–... peut-être bien qu'elle essayait de vous dire...

– Je ne suis pas fou, vous savez. Ma tête est toujours aussi bonne qu'elle l'était...

–... de vous occuper d'une classe de catéchisme...

–... il y a trente ans. Si je dis que j'étais réveillé quand j'ai vu ce gros petit ange, eh bien les gens devraient me...

– On a besoin d'enseignants pour le catéchisme. Dieu sait que c'est vrai.

–... croire quand je le dis.

Remarques et réponses ressemblaient à un jeu de ping-pong, chaque volée passant par-dessus le filet pour retourner à l'adversaire. Le sens de ce qu'ils disaient se perdit et seul l'exercice se poursuivit, sur le rythme saccadé de la lessive du lundi claquant au vent – tantôt à l'ouest puis à l'est avec pour seul but de bouter l'humidité hors du linge.

En quelques minutes, l'ivresse du malheur se dissipa comme si elle n'avait jamais existé, et Momma encouragea M. Taylor à engager un des jeunes Jenkins pour l'aider sur sa ferme. Oncle Willie se remit à dodeliner de la tête devant le feu et Bailey s'évada de nouveau dans les aventures paisibles de Huckleberry Finn. Le changement dans la pièce fut remarquable. Les ombres, qui s'étaient allongées et obscurcies sur le lit dans le coin, disparurent ou bien se révélèrent n'être que les noirs reflets des chaises et autres objets familiers. La lumière qui se brisait contre le plafond se stabilisa et imita des lapins plutôt que des lions, et des ânes plutôt que des vampires.

J'installai une paillasse pour M. Taylor dans la chambre d'Oncle Willie et me faufilai sous Momma qui, je le compris pour la première fois, était si bonne et si vertueuse qu'elle pouvait commander aux esprits tourmentés, tout comme Jésus avait commandé à la mer « Paix, calme-toi ».

Les enfants de Stamps tremblaient visiblement d'impatience. Certains adultes étaient excités aussi mais, à coup sûr, toute la jeunesse du village souffrait de la maladie de la remise des diplômes. De nombreuses classes recevaient soit leur certificat d'études primaires, soit le brevet d'études secondaires. Même les élèves encore à des années de leur propre jour de gloire brûlaient de participer aux préparatifs comme à une sorte de répétition générale. La tradition voulait que les étudiants « juniors » qui allaient prendre la place des partants démontrent leurs talents d'organiseurs et de meneurs d'hommes. Ils sillonnaient l'école et le campus d'un air important et exerçaient leur autorité sur les classes inférieures. Une autorité si neuve que, parfois, ils en jouaient un peu trop fort. On devait le leur pardonner. Après tout, la prochaine rentrée ne traînerait pas et cela ne faisait jamais de mal à un élève de neuvième d'avoir une copine de jeux en septième ou à un élève de cinquième d'appeler Parrain un garçon de troisième. Tout était donc vécu dans un esprit de compréhension réciproque. Mais c'étaient les lauréats eux-mêmes qui représentaient l'aristocratie. Tels de grands voyageurs, l'esprit fixé sur leurs destinations exotiques, les futurs diplômés se révélaient notoirement distraits. Ils arrivaient à l'école sans leurs livres, leurs cahiers ni même leurs crayons. Des volontaires se précipitaient pour leur offrir les fournitures manquantes, sans nécessairement recevoir de remerciements pour leurs services. Mais cela n'influençait nullement les rites précédant la distribution des prix. Même les professeurs se montraient respectueux des « seniors », désormais calmes et vieillissants, et tendaient à s'adresser à eux, sinon comme à des égaux, du moins comme à des êtres à peine inférieurs. Aussitôt les examens passés et les notes attribuées, le corps des étudiants, qui agissait comme une grande famille, savait qui avait réussi, qui avait excellé et qui avait piteusement échoué.

Au contraire du lycée blanc, l'école préparatoire du comté de Lafayette se distinguait par son absence de pelouses, de haies, de courts de tennis et de lierre grim pant. Ses deux bâtiments (l'un contenant les salles de classe, l'autre la section secondaire et l'école ménagère) se dressaient sur une colline en friche, sans aucune clôture pour délimiter son périmètre ou celui des fermes voisines. Un grand espace sur la gauche de l'école servait de terrain de base-ball et de basket tour à tour. Des arceaux rouillés sur des poteaux branlants

constituaient l'équipement permanent de la section « sports », encore que des battes et des balles pussent être obtenues auprès du professeur d'éducation physique à condition que l'emprunteur fût qualifié et le terrain libre.

C'est sur cet espace caillouteux, avec pour seule grâce quelques grands plaqueminiers ombrageux, que les futurs lauréats se promenaient. Les filles se tenaient souvent par la main et ne se donnaient même plus la peine de parler aux jeunes écoliers. Une sorte de tristesse émanait d'elles comme si, en partance pour de plus hauts lieux, elles n'appartenaient plus à cet ancien univers. Mais, en revanche, les garçons devenaient plus amicaux, plus ouverts. Un changement radical de l'attitude qu'ils avaient adoptée lors de la période finale de leurs études. Désormais, ils ne semblaient pas prêts à abandonner la vieille école, ses salles et ses chemins familiers. Seul un petit nombre d'entre eux irait au collège – une de ces écoles A&M (agriculture et mécanique) qui dressaient les jeunes Noirs du Sud à devenir des menuisiers, des fermiers, des factotums, des maçons, des femmes de chambre, des cuisinières et des nurses. L'avenir leur pesait lourd sur les épaules et les rendait aveugles à la joie générale qui baignait la vie des garçons et des filles en fin d'études primaires.

Les parents qui pouvaient se le permettre avaient commandé pour eux des chaussures neuves et des vêtements tout faits, sur le catalogue de Sears & Roebuck ou Montgomery Ward. Ils avaient également engagé les meilleures couturières pour confectionner les toges académiques et retailer de vieux pantalons destinés, après un bon coup de fer, à retrouver une élégance militaire en l'honneur de cet important événement.

Ah ! important, il l'était sans aucun doute ! Des Blancs assisteraient à la cérémonie et deux ou trois d'entre eux parleraient de Dieu, de la Famille et du mode de vie sudiste, et M^{me} Parsons, l'épouse du proviseur, jouerait la marche des diplômés tandis que les lauréats de l'école primaire remonteraient les travées de l'auditorium pour aller prendre place au pied de l'estrade. Les diplômés d'études secondaires attendraient dans les classes vides le moment de faire une entrée théâtrale.

Au Magasin, j'étais la vedette du jour. L'héroïne de la fête. Le centre des attentions. Bailey avait obtenu son certificat l'année précédente, encore que, pour ce faire, il ait dû renoncer à tous ses loisirs pour rattraper le temps perdu à Baton Rouge.

Ma promotion devait porter des robes de piqué beurre frais et Momma s'était lancée dans la confection de la mienne. Elle avait couvert l'empiècement d'un croisillon de smocks minuscules avant de froncer le reste du corsage. Ses doigts noirs plongeaient et

replongeaient dans le tissu crémeux tandis qu'elle brodait de petites marguerites autour de l'ourlet. Avant d'estimer son œuvre terminée, elle avait bordé les manches ballons d'un picot au crochet et ajouté un col pointu également au crochet.

Je serais ravissante. Une vitrine ambulante de tous les raffinements variés des arts de la couture – et peu m'importait de n'avoir que douze ans et de terminer simplement mes études primaires. Du reste, beaucoup d'enseignants dans les écoles noires de l'Arkansas ne possédaient que ce diplôme.

Les jours, plus longs, se faisaient remarquer davantage. Des couleurs fortes et sûres avaient remplacé les beiges fanés des temps anciens. Je commençai à voir les vêtements de mes amies, le teint de leur peau et la poussière qui s'échappait des saules. Les nuages paresseux qui traversaient le ciel me préoccupaient beaucoup. Leurs formes plus fuyantes auraient pu contenir un message que, dans mon nouvel état de bonheur et avec un peu de temps, j'aurais tôt fait de déchiffrer. Durant cette période, j'observais la voûte des cieux si religieusement que mon cou souffrait d'un torticolis permanent. Je m'étais mise à sourire plus souvent et mes mâchoires se ressentaient de cet exercice inhabituel. Entre ces deux points de douleur physique, je suppose que j'aurais pu me sentir mal à l'aise, mais ce n'était pas le cas. En tant que membre de l'équipe gagnante (la promotion de 1940), j'avais dépassé de cent coudées toutes les sensations déplaisantes. J'étais en route pour la liberté des grands espaces.

Jeunesse et approbation sociale s'allièrent pour ligoter les souvenirs des affronts et des insultes. Le vent favorable remodela mes traits. Les larmes versées furent réduites en boue puis en poussière. Des années de retraite solitaire furent écartées et abandonnées comme les fils encombrants de lianes parasites.

Mon travail à lui seul m'avait valu un excellent classement et je serais une des premières à être appelée au cours de la cérémonie. Sur le tableau noir de la classe et sur le panneau d'affichage de l'auditorium brillaient des étoiles bleues, des étoiles blanches et des étoiles rouges. Pas d'absences, pas de retards et ma performance scolaire était parmi les meilleures de l'année. Je pouvais réciter le préambule de la Constitution plus vite encore que Bailey. Nous nous mesurons souvent : « Nous le peuple des États-Unis afin de former une parfaite union... » Je savais par cœur la liste des présidents des États-Unis de Washington à Roosevelt par ordre chronologique et par ordre alphabétique.

Mes cheveux me plaisaient aussi. Peu à peu, la masse noire s'était si bien allongée et épaissie qu'elle conservait la discipline des tresses, et je n'avais plus à m'arracher la peau du crâne en essayant de me

coiffer.

Louise et moi avions répété la cérémonie jusqu'à l'épuisement. Henry Reed, le meilleur élève de la promotion, prononcerait le discours d'adieu. C'était un garçon petit, très noir, aux paupières lourdes, avec un long nez épais et une tête à la forme bizarre. Je l'admirais depuis des années parce que, chaque trimestre, lui et moi rivalisions pour les meilleures notes. Le plus souvent, il l'emportait mais, au lieu d'être déçue, j'étais contente que nous nous partagions les premières places. Comme beaucoup d'enfants noirs du Sud, il vivait avec sa grand-mère qui était aussi sévère que Momma et aussi gentille qu'elle savait l'être. Courtois, respectueux envers ses aînés, Henry choisissait cependant de ne pas faire de quartier sur le terrain de sports. Je l'admirais. N'importe qui suffisamment couard ou ennuyeux pouvait, à mon sens, se montrer bien élevé. Mais être capable d'opérer au meilleur niveau à la fois avec les adultes et les enfants était admirable.

Son discours s'intitulait « Être ou ne pas être ». Le sévère professeur d'anglais de cinquième l'avait aidé à l'écrire. Il en travaillait depuis deux mois les effets dramatiques.

Les semaines précédant la remise des diplômes furent d'une activité étourdissante. Un groupe de très jeunes écoliers jouerait dans une pièce à propos de boutons d'or, de marguerites et de petits lapins. On les entendait d'un bout à l'autre des bâtiments répéter leurs sautilllements et leurs chansonnettes qui tintaient comme les clochettes d'argent. Les plus âgées des filles (mais pas les lauréates, bien entendu) avaient pour tâche de préparer les rafraîchissements de la soirée. Une forte odeur de gingembre, de cannelle, de muscade et de chocolat flottait à travers les locaux des sciences ménagères où les cuisinières en herbe confectionnaient des échantillonnages pour elles et leurs professeurs.

Dans chaque recoin de l'atelier, haches et scies débitaient du bois frais que les jeunes menuisiers transformaient en décors de théâtre. Seuls les futurs diplômés étaient laissés à l'écart de l'agitation générale. Nous étions libres de nous réfugier dans la bibliothèque au fond du bâtiment ou de passer inspecter, d'un air détaché cela va sans dire, ce qu'on préparait pour notre grand jour.

Même le pasteur centra son sermon, le dimanche précédent, sur la remise des diplômes. Il prit pour thème : « Laissez votre lumière briller pour que les hommes voient vos bonnes œuvres et louez le Père qui est aux cieux. » Bien que l'homélie fût censée s'adresser à nous, le Révérend profita de l'occasion pour interpellier les relapses, les parieurs et les bons à rien en général. Mais, comme il avait fait l'appel de nos noms au début du service, nous ne lui en tîmes pas rigueur.

Chez les Noirs, la coutume était d'offrir des cadeaux aux enfants simplement pour le passage d'une classe à une autre. À plus forte raison, donc, quand l'élève recevait son diplôme à la tête de sa promotion. Oncle Willie et Momma avaient passé commande pour moi d'une montre Mickey Mouse, semblable à celle de Bailey. Louise me donna quatre mouchoirs brodés (je lui fis présent de trois napperons au crochet). M^{me} Sneed, l'épouse du pasteur, me confectionna un jupon pour porter sous ma robe de piqué et presque tous les clients me donnèrent cinq, voire dix cents, avec le conseil de « Continue à progresser » ou autres encouragements du même genre.

Chose étonnante, l'aube du grand jour finalement se leva et je fus à bas de mon lit avant de le savoir. J'ouvris en grand la porte sur le jardin pour mieux en profiter, mais Momma ordonna :

– Éloigne-toi de cette porte, Sister, et enfile ton peignoir.

J'espérais que le souvenir de cette matinée ne me quitterait jamais. Le soleil était encore jeune et le jour n'avait rien de cette insistance que la maturité lui apporterait d'ici quelques heures. Pieds nus et en peignoir dans le jardin, sous le prétexte d'aller inspecter mes nouvelles pousses de haricots, je m'abandonnai à la douce tiédeur de l'air et remerciai Dieu que, malgré tout le mal que j'avais pu commettre dans ma vie, il m'ait permis de voir ce jour. Dans mon fatalisme, je m'étais attendue à mourir accidentellement sans avoir jamais la chance de monter les marches de l'auditorium et de recevoir mon diplôme si durement gagné. Grâce à la bonté infinie du Ciel, j'avais obtenu un sursis.

Bailey sortit en robe de chambre et me donna une boîte enveloppée de papier doré. Il m'assura avoir économisé durant des mois pour me l'offrir. Ça ressemblait à une boîte de chocolats, mais je savais que Bailey n'aurait pas fait des économies pour m'acheter des friandises alors que nous en avions en abondance sous le nez.

Il était aussi fier de son cadeau que je le fus : un exemplaire relié en cuir souple d'un recueil de poèmes d'Edgar Allan Poe, « EAP », comme nous l'appelions, Bailey et moi. Je tournai les pages pour trouver « Annabel Lee » et nous arpentâmes le jardin, les orteils dans la terre fraîche, en déclamant les vers magnifiquement tristes.

Bien que nous ne fussions qu'un vendredi, Momma nous prépara un petit déjeuner du dimanche. Après le bénédicité, j'ouvris les yeux pour trouver ma montre sur mon assiette. Ce fut un jour de rêve. Tout se déroula parfaitement, et à mon honneur. Personne n'eut à me rappeler à l'ordre ou à me tancer pour quoi que ce fût.

Vers le soir, je me sentis trop nerveuse pour m'acquitter de mes corvées et Bailey proposa de les faire à ma place avant de prendre son

bain.

Plusieurs jours auparavant, nous avions confectionné une pancarte que Momma, au moment d'éteindre les lumières, accrocha au bouton de la porte du Magasin. Elle annonçait clairement : *Fermé pour cause de remise de diplômes.*

Ma robe m'allait parfaitement et chacun disait qu'elle me donnait l'air d'un rayon de soleil. Sur la colline, en montant vers l'école, Bailey marchait derrière avec Oncle Willie qui marmonna : « Vas-y, passe devant. » Gêné d'avancer si lentement, il voulait que Bailey nous rejoignît. Bailey répondit qu'il fallait laisser les femmes aller devant et les hommes fermer le ban. Nous rîmes tous, gentiment.

Des petits enfants filaient dans la nuit comme des lucioles. Leurs costumes et leurs ailes de papier crêpe n'étaient pas faits pour les galopades et nous entendîmes plus d'un craquement sec suivi de « Oh, oh ! » désolés.

L'école flamboyait de lumières sans gaieté. Du bas de la colline, les fenêtres paraissaient froides, hostiles. J'eus le sentiment d'un contretemps fatal et, si Momma ne m'avait pas pris la main, j'aurais reculé à la hauteur d'Oncle Willie et de Bailey, et peut-être plus loin encore. Momma plaisanta un peu à propos de mon trac et m'entraîna vers le bâtiment à présent si étrange.

Au pied des marches, je me rassurai. Je retrouvai mes camarades de gloire, ma promotion. Cheveux brossés, jambes huilées, robes neuves et plis bien marqués, mouchoirs propres et petits sacs à main, tous confectionnés à la maison. Oh, nous étions parfaitement à la hauteur ! J'allai auprès de mes condisciples sans même voir ma famille entrer à la recherche d'une place dans l'auditorium bondé.

L'orchestre de l'école entama une marche et toutes les classes entrèrent dans l'ordre prévu au cours des répétitions. Nous prîmes place devant nos sièges, selon les instructions reçues, puis, sur un signe du chef des chœurs, nous nous assîmes. Nous n'avions pas touché nos chaises que l'orchestre enchaîna sur l'hymne national. Nous nous relevâmes pour le chanter, puis nous récitâmes le serment d'allégeance. Nous restâmes debout un instant avant que le chef des chœurs et le proviseur nous fassent signe, plutôt désespérément, pensai-je, de nous rasseoir. L'ordre était si inattendu que notre mécanique bien huilée s'enraya. Durant une bonne minute, nous cherchâmes nos sièges à tâtons en nous cognant les uns contre les autres. Sous la pression des événements, les habitudes changent ou se consolident et, dans notre état de nervosité, nous nous étions apprêtés à suivre la routine coutumière de nos rassemblements : l'hymne national américain, le serment d'allégeance et puis le chant que

chaque Noir que je connaissais appelait l'Hymne national noir. Tout cela exécuté sur le même ton, avec la même passion et, le plus souvent, debout sur le même pied.

Trouvant enfin mon siège, j'eus le pressentiment que bien pire allait suivre. Quelque chose, qui n'avait été ni répété ni prévu, allait se passer et nous allions perdre la face. Je me souviens clairement d'avoir été explicite dans le choix du pronom. C'était « nous », la promotion, notre unité pour qui je m'inquiétais alors.

Le proviseur souhaita la bienvenue aux « parents et amis » et demanda au pasteur baptiste de nous faire prier. Celui-ci prononça une oraison brève et directe et, un instant, je crus que tout repartait sur la bonne voie et dans la bonne direction. Cependant, quand le proviseur revint sous le dais, sa voix avait changé. Les sons m'ont toujours profondément affectée et la voix du proviseur était une de mes préférées. Je n'avais pas eu vraiment l'intention d'écouter ses propos, mais ma curiosité fut piquée et je me redressai pour prêter l'oreille. Il parlait de Booker T. Washington, notre grand leader défunt, qui disait que « nous pouvions être aussi unis que les doigts de la main... » Puis il ajouta quelques vagues commentaires sur l'amitié et en particulier l'amitié des gens qui montraient de la bienveillance à l'égard des moins favorisés. Sur quoi sa voix s'évapora quasiment, se fit menue, lointaine, une rivière devenue ruisseau puis filet d'eau. Mais il s'éclaircit la gorge et dit :

– Notre orateur, ce soir, qui est aussi notre ami, est venu de Texarcana pour prononcer l'allocution de notre cérémonie de fin d'études mais, à cause d'un changement dans l'horaire des chemins de fer, il va, comme on dit, « parler et se sauver ».

Il affirma que nous comprenions très bien et que nous voulions que notre ami sût que nous étions très reconnaissants du temps qu'il pouvait nous accorder et que nous étions toujours prêts à nous adapter au programme de quelqu'un d'autre, et sans plus de discours il conclut :

– Je vous présente M. Edward Donleavy.

Sur ce, deux Blancs, et non pas un seul, entrèrent par la porte latérale donnant sur l'estrade. Le plus petit s'approcha de la chaire, le plus grand se dirigea vers le siège au centre de l'estrade et s'assit. Mais il se trouvait que c'était précisément la chaise de notre proviseur qui, ainsi délogé, tourna un instant en rond avant que le pasteur ne lui cède sa propre place et quitte la scène avec plus de dignité que la situation n'en méritait.

Donleavy ne jeta qu'un seul regard sur l'auditoire (à la réflexion, je suis persuadée qu'il voulut simplement s'assurer que nous étions bien

là), ajusta ses lunettes et se mit à lire une liasse de notes.

Il était « heureux d'être présent et de voir le travail continuer tout comme dans les autres écoles ». Au premier « Amen » lâché par l'assistance, j'en condamnai le coupable auteur à mourir sur-le-champ, étranglé par le mot. Ce qui n'empêcha pas les « Amen » et les « Mais oui » de commencer à se déverser dans la salle comme la pluie à travers un parapluie troué.

M. Donleavy nous parla des merveilleux changements qui nous étaient réservés, à nous, les enfants de Stamps. Central School (il s'agissait bien entendu de l'école blanche) jouirait dès l'automne d'un certain nombre d'améliorations qu'on venait de lui accorder. Un artiste très connu viendrait de Little Rock y enseigner le dessin et la peinture. Elle recevrait des microscopes et un équipement des plus modernes pour ses laboratoires de chimie. M. Donleavy ne nous laissa pas longtemps dans l'ignorance de la personne à qui Central School devait ces nouveaux avantages. Mais nous non plus ne serions pas oubliés dans le plan de bonification générale qu'il avait en tête.

Il avait, dit-il, fait remarquer à des gens haut placés que l'un des premiers avants de football du collège d'agriculture et de mécanique de l'Arkansas sortait de cette bonne vieille école préparatoire du comté de Lafayette. Ici, on entendit moins d'« Amen ». Les rares qui percèrent restèrent suspendus en l'air, maussades, chargés du poids de l'habitude.

M. Donleavy poursuivit notre éloge. Il le poursuivit en racontant comment il s'était vanté qu'« un des meilleurs joueurs de basket de Fisk avait marqué son premier panier ici même, à l'école préparatoire du comté de Lafayette ».

Les jeunes Blancs se verraient offrir l'occasion de devenir des Galilée, des M^{me} Curie, des Edison ou des Gauguin. Et nos garçons (les filles n'étaient même pas dans le coup) essaieraient d'être des Jesse Owens et des Joe Louis.

Owens et le « Bombardier noir » figuraient certes parmi les grands héros de notre univers, mais quel éducateur, dans le blanc royaume de Little Rock, pouvait s'arroger le droit de décider que seuls ces deux hommes dussent être nos modèles ? Qui décidait que, pour devenir un savant, Henry Reed devrait, comme George Washington Carver, cirer des chaussures afin de pouvoir s'acheter un minable microscope ? Bailey resterait manifestement trop petit pour faire un athlète et donc quel abruti en béton, vissé à sa chaise de fonctionnaire local, avait résolu que, si mon frère choisissait d'être avocat, il lui faudrait d'abord faire pénitence pour la couleur de sa peau en ramassant du coton ou en binant du maïs, et en étudiant par correspondance le soir durant

vingt ans d'affilée ?

Les mots sans vie de l'homme tombaient comme des briques sur l'assistance, et venaient en trop grand nombre peser sur mon estomac. Retenue par des bonnes manières durement acquises, je ne pouvais pas regarder derrière moi mais, sur ma droite et sur ma gauche, la fière promotion de 1940 baissait la tête. Chaque fille dans ma rangée avait trouvé quelque chose d'original à faire avec son mouchoir. Qui un petit nœud, qui un pliage en triangle, mais la plupart le roulaient en boule puis le pressaient à plat sur leurs genoux de piqué jaune.

Sur l'estrade, l'ancienne tragédie se jouait à nouveau. Le professeur Parsons se tenait droit, rigide, une ébauche de sculpteur. Son corps massif et lourd paraissait dépourvu de volonté ou de désir, et ses yeux disaient qu'il nous avait quittés. Les autres enseignants examinaient le drapeau (aux plis parfaits) ou consultaient leurs notes, ou encore contemplaient par les fenêtres ouvertes notre désormais célèbre terrain de sports.

La remise des diplômes – le temps secrètement magique des robes à volants, des cadeaux, des félicitations et des récompenses – fut terminée pour moi avant l'appel de mon nom. Tout ce qui avait été accompli l'avait été pour rien. Dessiner méticuleusement des cartes en trois couleurs d'encre, lire et épeler des mots de dix syllabes, apprendre par cœur *Le Viol de Lucrèce* de Shakespeare en entier –, tout cela ne servait à rien. Donleavy nous avait démasqués.

Nous étions des femmes et des hommes à tout faire, des servantes ou des lavandières, et aspirer à quoi que ce fût de plus ambitieux était de notre part grotesque et présomptueux.

Alors je me mis à souhaiter que Gabriel Prossner et Nat Turner aient tué tous les Blancs dans leurs lits, qu'Abraham Lincoln ait été assassiné avant la signature de l'Acte d'émancipation, que Harriet Tubman¹ ne se soit pas remise de ce fameux coup sur la tête et que Christophe Colomb ait coulé avec la *Santa Maria*.

Quelle horreur d'être noire et de n'avoir aucun contrôle sur ma vie. Quelle cruauté que d'être jeune et déjà dressée à rester assise en silence pour écouter des accusations portées contre ma race sans aucune chance de les repousser. Nous aurions dû tous être morts. Tous crevés, me disais-je, en tas les uns sur les autres. Une pyramide de chair avec les Blancs formant la grande base, puis les Indiens avec leurs tomahawks, leurs teepees, leurs wigwams et leurs traités crétins, et les Nègres avec leurs serpillières, leurs recettes de cuisine et leurs *spirituals* leur sortant par les trous de nez. Les petits Hollandais auraient dû tous se casser la figure dans leurs sabots, les Français s'étouffer avec leur vente de la Louisiane (1803) et les vers à soie

bouffer tous les Chinois et leurs nattes idiotes. En tant qu'espèce, nous étions une abomination. Tous.

Candidat aux élections, Donleavy nous assura que, s'il gagnait, nous pourrions compter sur le seul terrain de sports réservé aux Noirs dans cette partie de l'Arkansas. Et de plus (il ne leva pas la tête pour répondre aux grognements reconnaissants), et de plus nous ne manquerions pas de recevoir du matériel neuf pour la section des sciences ménagères et l'atelier. Il acheva son discours et, comme rien ne justifiait autre chose qu'un merci des plus superficiels, il fit un signe de tête aux hommes sur l'estrade et le grand type blanc qui ne nous avait pas été présenté le rejoignit à la porte. Ils s'en allèrent avec l'air de gens partant accomplir des choses vraiment importantes (la cérémonie de l'école préparatoire du comté de Lafayette n'ayant été qu'un simple préliminaire).

Ils laissèrent derrière eux une laideur palpable. Un intrus qui refuserait de partir. Le chœur se leva et chanta un arrangement moderne de « En avant sol dats de la chrétienté », avec des paroles nouvelles se rapportant aux diplômés à la recherche de leur place dans le monde. Mais sans aucun effet. Elouise, la fille du ministre baptiste, récita « Invictus », et j'aurais pu hurler à l'impudence de : « Je suis le maître de mon destin, je suis le capitaine de mon âme. »

Mon nom avait perdu sa résonance familière et on dut me pousser pour que j'aille recevoir mon diplôme. Tous mes préparatifs s'étaient anéantis. Je ne m'avançai pas vers l'estrade comme une amazone conquérante, pas plus que je ne cherchai, parmi les spectateurs, Bailey et son signe de tête approbateur. Marguerite Johnson. J'entendis de nouveau le nom, on lut la liste de mes prix, des murmures flatteurs s'élevèrent dans l'assistance, et je pris ma place sur l'estrade, comme prévu. Je songeai aux couleurs que je haïssais : écru, puce, lavande, beige et noir. Un certain remue-ménage se produisit autour de moi, puis Henry Reed fit son discours. « Être ou ne pas être. » N'avait-il donc pas entendu les Blancs ? Puisque nous ne pouvions pas *être*, la question ne se posait pas. La voix d'Henry s'éleva, claire et ferme. Je redoutais de le regarder. N'avait-il pas compris le message ? Il n'existait rien, chez les Nègres, de « plus noble pour l'esprit » parce que le monde ne pensait pas que nous avions un esprit et nous le faisait savoir. « Un sort outrageux. » Ça, pour le coup, c'était une plaisanterie. Quand la cérémonie serait terminée, j'aurais deux mots à dire à Henry Reed. Enfin, si je m'en souciais encore. Pas « gommer », Henry. « Effacer ». Nous.

Henry était un bon élève en récitation. Sa voix montait avec la marée des promesses et retombait sur les vagues de mise en garde. Le professeur d'anglais l'avait aidé à composer un sermon autour du

monologue d'Hamlet. Être un homme, un créateur, un bâtisseur, un chef ou bien n'être qu'un instrument, une plaisanterie pas drôle, un traîne-savate de la médiocrité. Je m'émerveillai qu'Henry puisse continuer son discours comme si nous avions eu le choix.

Les yeux clos, j'écoutais chaque phrase en la réfutant. Puis, soudain, il y eut dans l'auditoire ce genre de chuchotement qui signifie qu'il se passe quelque chose. Je levai la tête et vis Henry Reed, le conservateur, l'étudiant modèle, tourner le dos à l'assistance pour nous faire face à nous (la fière promotion de 1940) et entamer, presque en parlant :

*Élevez la voix chacun pour chanter
Jusqu'à ce que terre et ciel retentissent
Des accents de la Liberté*

C'était le poème écrit par James Weldon Johnson. La musique composée par J. Rosamond Johnson. C'était l'Hymne national noir. Mus par l'habitude, nous le chantâmes.

Nos pères et mères se levèrent dans la salle obscure et se joignirent à nous pour dire les mots encourageants. Une jardinière d'enfants conduisit ses ouailles sur l'estrade et les boutons d'or, les marguerites et les petits lapins tentèrent de suivre en battant la mesure :

*Dur a été le chemin
amers les coups de fouets
subis quand l'espoir était mort-né.
Et pourtant d'un pas régulier
ces pieds en sang ne nous ont-ils pas portés
là ou nos pères espéraient aller ?*

Chaque enfant que je connaissais avait appris ce chant en même temps que son alphabet et « Jésus m'aime, cela je le sais ». Mais moi, je ne l'avais jamais encore entendu. Jamais encore entendu les mots en dépit des milliers de fois où je les avais chantés. Jamais pensé qu'ils avaient un rapport avec moi.

En revanche, les mots de Patrick Henry m'avaient fait une telle impression que, me redressant de toute ma hauteur, j'avais pu lancer,

tremblante :

*Le sort qu'ont choisi les autres, je l'ignore,
Mais pour moi ce sera la liberté ou la mort.*

Et aujourd'hui, j'entendais pour la première fois :

*Nous avons parcouru un chemin arrosé de larmes,
et marché dans le sang de nos martyrs...*

Tandis que des échos de l'hymne frissonnaient encore dans l'air, Henry Reed s'inclina, remercia et regagna sa place dans le rang. Les larmes qui coulaient sur bien des visages ne furent pas séchées furtivement.

De nouveau, nous avons repris le dessus. Comme d'habitude. Une fois de plus. Nous survivons. L'abîme avait été glacial et ténébreux, mais, à présent, un soleil brillant s'adressait à nos âmes. Je n'étais plus simplement un membre de la fière promotion de 1940. J'étais un membre fier de la superbe Race noire.

Ô poètes noirs, connus et inconnus, combien de fois vos souffrances vendues à la criée nous ont-elles soutenus ? Qui additionnera les nuits solitaires rendues moins solitaires par vos chants, ou les assiettes vides rendues moins tragiques par vos légendes ?

Si nous étions un peuple prompt à révéler nos secrets, nous pourrions élever des monuments pour y sacrifier à la mémoire de nos bardes. Mais l'esclavage nous a guéris de cette faiblesse. Il suffira peut-être de dire, en tout cas, que nous survivons en proportion directe du dévouement de nos poètes (y compris prédicateurs, musiciens et chanteurs de blues).

¹ Prossner, Turner et Tubman, héros du mouvement antiesclavagiste américain. (N.d. T)

L'Ange du Comptoir des Bonbons m'avait finalement démasquée et exigeait une épouvantable pénitence pour tous les Milky Ways, Rochers, Mr Goodbars et autres chocolats au lait et aux amandes régulièrement chapardés. J'avais deux dents cariées, pourries jusqu'aux gencives. La douleur dépassait le pouvoir de l'aspirine écrasée ou de l'essence de girofle. Une seule chose pouvait m'aider, et je priais donc avec ferveur qu'on me permît de m'asseoir sous la maison et que celle-ci s'écroulât sur ma joue gauche. Étant donné qu'il n'existait pas de dentiste noir à Stamps, ni d'ailleurs de médecin, Momma avait traité les maux de dents précédents par l'extraction (une ficelle attachée à la dent par un bout et l'autre enroulé autour de son poing), les analgésiques et la prière. Dans le cas présent, le traitement s'était révélé inopérant ; il n'y avait plus assez d'émail pour y accrocher un fil et les prières demeuraient sans réponse parce que l'Ange de la Justice bloquait leur passage.

Je vécus quelques jours et nuits de souffrance aveuglante, caressant moins que contemplant sérieusement l'idée de me jeter dans le puits, et Momma décida qu'il fallait m'emmener chez un dentiste. Le dentiste noir le plus proche se trouvait à Texarcana, à plus de quarante kilomètres, et j'étais certaine de mourir bien avant d'atteindre la moitié du chemin. Momma décréta que nous irions chez le Dr Lincoln, dans Stamps même, et qu'il s'occuperait de moi. Elle affirma qu'il lui devait une faveur.

Je savais qu'il y avait un tas de Blancs en ville qui lui devaient des faveurs. Bailey et moi avions vu les registres qui montraient qu'elle avait, durant la Crise, prêté de l'argent aux Noirs comme aux Blancs, et que la plupart des gens ne l'avaient pas encore remboursée. Mais je ne me rappelais pas vraiment parmi eux le nom du Dr Lincoln, pas plus que d'avoir jamais entendu parler d'un Noir allant le consulter. Toujours est-il que Momma décida que nous y allions et mit l'eau de nos bains à chauffer sur la cuisinière. Je n'avais, de ma vie, rendu visite à un médecin, et Momma m'expliqua donc qu'après le bain (qui ferait du bien à ma bouche) je devais mettre des dessous amidonnés de frais et repassés sur toutes les coutures. La douleur ne céda en rien au bain et je compris alors que je souffrais plus gravement que quiconque ait jamais eu à souffrir.

Avant de partir, Momma m'ordonna de me brosser les dents et de

me rincer la bouche avec de la Listerine. L'idée d'ouvrir mes mâchoires bloquées augmenta mon martyre, mais Momma m'ayant précisé que, avant de se rendre chez un médecin, il fallait se laver complètement et plus particulièrement l'endroit à examiner, je rassemblai mon courage et desserrai les dents. L'air froid dans ma bouche et l'irritation de mes molaires m'ôtèrent le peu qui me restait de raison. Je fus paralysée par la douleur et les miens durent presque me ligoter pour m'arracher des mains la brosse à dents. Ce ne fut pas une mince affaire que de me mettre en route pour aller chez le dentiste. Momma salua tous les passants mais ne s'arrêta pas pour bavarder. Elle lança par-dessus son épaule que nous allions chez le médecin et qu'elle « dirait bonjour » sur le chemin du retour.

Jusqu'à ce que nous atteignions l'étang, la souffrance me servit d'univers, un nuage qui m'enveloppait sur un mètre à la ronde. En traversant le pont menant au pays des Blancs, je récupérai quelques miettes de santé mentale. Il me fallait cesser de gémir et me mettre à marcher droit. La serviette blanche passée autour de mon menton et nouée sur ma tête devait être réarrangée. Quitte à mourir, il convenait de le faire avec style si la mort devait survenir dans le quartier blanc de la ville.

De l'autre côté du pont, le mal sembla s'amoinrir comme si une blanchebrise émanant des blanchegens protégeait toute chose dans leur voisinage, y compris ma mâchoire. Le gravier de la route était plus souple, les cailloux plus petits et les branches des arbres s'abaissaient sur le chemin, nous abritant presque totalement. Même si la douleur ne diminua pas alors, le spectacle familial, et pourtant étrange, m'hypnotisa jusqu'à m'en convaincre.

Ma tête continua de vibrer avec l'insistance rythmique d'une grosse caisse, mais comment un mal de dents pouvait-il passer devant le mitard, entendre les chansons des prisonniers, leurs blues et leurs rires et ne pas s'en trouver transformé ? Comment une ou deux ou même une poignée de racines en colère pouvaient-elles rencontrer une charretée de moutards petiblancs, subir leur snobisme d'abrutis et ne pas se sentir moins importantes ?

Derrière le bâtiment qui abritait le cabinet du dentiste courait un étroit sentier utilisé par les domestiques et les fournisseurs du boucher et de l'unique restaurant de Stamps. Momma et moi suivîmes ce sentier qui conduisait à l'escalier de service de l'immeuble du Dr Lincoln. Le soleil brillait et donnait au jour une dure réalité tandis que nous grimpions les marches menant au deuxième étage.

Momma frappa à la porte de service. Une jeune fille blanche ouvrit et montra sa surprise en nous découvrant. Momma dit qu'elle voulait voir le Dr Lincoln et pria d'annoncer qu'Annie était là. La fille referma

la porte. À présent, l'humiliation d'entendre Momma se décrire à cette jeune Blanche, comme si elle n'avait pas de nom de famille, égalait en moi la souffrance physique. Il semblait terriblement injuste d'avoir, outre un mal de dents et un mal de tête, à supporter au même instant le lourd fardeau de la Négritude.

Restait la possibilité que les dents se calment et peut-être tombent toutes seules. Momma décréta que nous attendrions. Nous passâmes plus d'une heure sous un soleil cruel appuyées à la balustrade branlante de la véranda du dentiste.

Celui-ci ouvrit la porte et dévisagea Momma :

– Eh bien, Annie, que puis-je faire pour vous ?

Il ne vit ni la serviette autour de ma mâchoire ni mon visage enflé.

– Docteur Lincoln, dit Momma, c'est pour ma petite-fille ici. Elle a deux dents gâtées qui la rendent folle.

Elle attendit qu'il constatât la véracité de son propos. Il ne fit aucun commentaire ni de la voix ni du geste.

– Elle a cette rage de dents ça fait bientôt quatre jours et aujourd'hui j'ai dit : Jeune fille, tu vas chez le dentiste...

– Annie ?

– Oui, docteur Lincoln.

Il choisissait des mots comme d'autres ramassent des coquillages.

– Annie, vous savez que je ne traite pas les nègres, les gens de couleur.

– Je sais, docteur Lincoln. Mais ce n'est que ma petite-fille ici et elle ne vous fera pas d'ennuis...

– Annie, chacun a sa politique. Dans ce monde, il faut avoir une politique. Alors, ma politique à moi, c'est que je ne soigne pas les gens de couleur.

Le soleil avait fait suinter l'huile de la peau de Momma et fondre la brillantine sur ses cheveux. Elle reluisait de graisse en s'écartant de l'ombre du dentiste.

– Il me semble, docteur Lincoln, que vous pourriez vous occuper d'elle, ce n'est qu'une petite puce. Et il me semble que vous me devez peut-être bien une faveur ou deux.

Il rougit légèrement :

– Faveur ou pas faveur. L'argent vous a été remboursé et ça s'arrête là. Désolé, Annie. (Il avait la main sur la poignée de la porte.) Désolé. Sa voix un peu plus aimable pour le second « Désolé », comme s'il était vraiment.

– Je n’insisterais pas de la sorte pour moi, dit Momma, mais je ne peux pas accepter ce non. Pas pour ma petite-fille. Quand vous êtes venu m’emprunter mon argent, vous n’avez pas eu à supplier. Vous me l’avez demandé et je vous l’ai prêté. Pourtant ce n’était pas ma politique. Je ne suis pas une prêteuse sur gages, mais vous alliez perdre cette maison et j’ai essayé de vous aider à vous en sortir.

– J’ai remboursé, et que vous éleviez la voix ne me fera pas changer d’idée. Ma politique... (Il lâcha la porte et s’approcha plus près de Momma. Nous étions tous trois serrés sur le petit palier.) Annie, ma politique c’est que je préférerais fourrer la main dans la gueule d’un chien que dans celle d’un nègre.

Il ne m’avait pas regardée une seule fois. Il tourna le dos et rentra à l’intérieur, au frais. Momma se recueillit en elle-même pendant quelques minutes. J’oubliai tout sauf son visage, presque entièrement nouveau pour moi. Elle se pencha, s’empara de la poignée de la porte et, de sa voix douce habituelle, elle me dit :

– Petite, descends et attends-moi. J’arrive tout de suite.

Je savais qu’il ne servait à rien de discuter avec Momma. Je descendis donc les marches raides, redoutant de me retourner et tout autant de ne pas le faire. La porte claqua et Momma disparut.

Momma entra dans cette pièce comme chez elle. Elle repoussa de la main cette infirmière stupide et pénétra à grands pas dans le cabinet du dentiste. Il était assis dans son fauteuil en train d’aiguiser ses féroces instruments et de rajouter de l’iode piquant dans ses fioles de médicaments. Les yeux de Momma flambaient comme des charbons ardents et ses bras avaient doublé de longueur. Il leva les yeux vers elle juste avant qu’elle ne l’attrapât par le col de sa blouse blanche :

– Levez-vous quand vous voyez entrer une dame, espèce de fieffé et méprisable gredin !

La langue de Momma s’était affinée et les mots roulaient, bien articulés. Articulés et acérés, comme des petits coups de tonnerre.

Le dentiste n’eut pas d’autre choix que de se mettre au garde-à-vous. Il baissa la tête l’instant d’après et dit d’une voix humble :

– Mais oui, madame Henderson.

– Espèce de filou, croyez-vous vous être conduit en gentleman en me parlant de cette façon devant ma petite-fille ?

Elle ne le secoua pas, encore qu’elle l’eût pu. Elle se contenta de le maintenir droit.

– Non, madame Henderson.

– Non, madame Henderson, quoi ?

Elle le secoua alors à peine mais, étant donné sa force, ce mouvement suffit à faire trembler la tête et les bras de Lincoln.

– Non, madame Henderson, je suis désolé.

Il bégayait bien plus que l'Oncle Willie.

Ne montrant qu'un peu de son mépris, Momma repoussa l'homme dans son fauteuil.

– C'est pas le tout d'être désolé, et vous êtes le plus désolant des dentistes que j'aie jamais vus.

(Elle pouvait se permettre un peu de langage commun tant sa maîtrise de l'anglais était éloquente.)

– Je ne vous ai pas demandé de vous excuser en présence de Marguerite parce que je ne veux pas qu'elle connaisse mon pouvoir, mais je vous l'ordonne d'ores et déjà : quittez Stamps avant le coucher du soleil.

– Madame Henderson, je ne peux pas avec mon matériel...

Il tremblait terriblement à présent.

– Et j'en viens à mon ordre suivant. Vous ne pratiquerez plus jamais la dentisterie. Jamais ! Quand vous serez installé dans votre nouvel endroit, vous deviendrez un vétérinaire en charge des chiens galeux, des chats malades du choléra et des vaches atteintes d'épizootie. Est-ce bien clair ?

La salive coulait le long du menton de Dr Lincoln et ses yeux se remplirent de larmes.

– Oui, madame. Merci de ne pas me tuer. Merci, madame Henderson.

– Merci de rien, maraud ! Je ne perdrai pas mon temps à tuer des gens comme vous ! dit Momma, réduisant ses trois mètres de taille et ses deux mètres cinquante de bras à leurs proportions habituelles.

Avant de sortir, elle remua son mouchoir en direction de l'infirmière et la transforma en un sac de grains pour les poules.

En descendant l'escalier, Momma me parut fatiguée, mais qui ne l'aurait pas été après avoir vécu ce qu'elle venait de vivre ? Elle s'approcha tout près de moi et rajusta la serviette sous ma mâchoire (j'avais oublié mon mal de dents ; je compris simplement qu'elle essayait avec son geste doux de ne pas réveiller la douleur). Elle me prit la main. Sa voix demeura égale :

– Viens, Sister.

Je crus que nous retournions à la maison où elle concocterait un breuvage qui éliminerait le mal et, peut-être, par la même occasion, me donnerait des dents neuves. Des dents neuves qui pousseraient du jour au lendemain. Elle m'entraîna vers le drugstore qui était dans la direction opposée du Magasin.

– Je t’emmène chez M. Baker, le dentiste de Texarcana.

Je fus contente, finalement, d’avoir pris un bain et de m’être aspergée de Mum et de talc au « Bouquet du Cachemire ». C’était une merveilleuse surprise. Mon mal de dents s’était réduit à une douleur solennelle. Momma avait fait disparaître le méchant homme blanc, et nous partions en voyage pour Texarcana, rien que nous deux.

Dans l’autobus, elle prit un siège à l’arrière et je m’assis à côté d’elle. J’étais très fière d’être sa petite-fille et certaine qu’un peu de son pouvoir magique avait déteint sur moi. Elle me demanda si j’avais peur. Je me contentai de secouer la tête et m’appuyai sur son bras brun et frais. Aucun danger qu’un dentiste, surtout un dentiste noir, osât me faire mal, désormais. Pas avec Momma présente. Le voyage se déroula sans incident sauf que Momma passa son bras autour de moi, ce qui était de sa part un geste tout à fait inhabituel.

Le dentiste me montra le liquide et l’aiguille avant de m’endormir les gencives, mais même s’il ne l’avait pas fait je ne me serais pas inquiétée. Momma se tenait droite derrière lui. Elle avait les bras croisés et vérifiait tout ce qu’il faisait. Les dents furent arrachées et Momma m’acheta un cornet de glace. Le retour à Stamps fut calme, à ceci près qu’il me fallait cracher dans un tout petit récipient qu’elle m’avait trouvé et que cela m’était difficile avec les cahots de l’autobus sur les routes de campagne.

À la maison, on me prépara une solution d’eau salée chaude et, quand j’eus rincé ma bouche, je montrai à Bailey les trous que le sang caillé remplissait comme de la crème une tarte. Il déclara que j’étais très courageuse et j’en profitai alors pour lui raconter notre confrontation avec ce sale minable Blanc de dentiste et les incroyables pouvoirs de Momma.

Je dus admettre ne pas avoir entendu la conversation, mais que pouvait-elle avoir dit d’autre que ce que je disais qu’elle avait dit ? Que pouvait-elle avoir fait d’autre ? Bailey se rangea sans enthousiasme à mon analyse et moi, gaiement (après tout je sortais de maladie), je m’élançai à l’intérieur du Magasin. Momma préparait le dîner et donnait sa version de l’affaire à Oncle Willie, appuyé contre le chambranle de la porte.

– Le Dr Lincoln l’a tout de suite pris de haut. Préférerait mettre sa main dans la gueule d’un chien, qu’il a dit. Et quand je lui ai rappelé le service rendu, il a écarté ça comme de la crotte de bique. Alors j’ai expédié Sister en bas et je suis entrée. Je n’avais jamais été dans son cabinet avant, mais j’ai trouvé la porte de l’endroit où il arrache les dents et il était là, collé à son infirmière. J’ai attendu jusqu’à ce qu’il me voie. (Clac boum des casseroles sur la cuisinière.) Il a sauté en l’air

comme s'il s'était assis sur une épingle. « Annie, je t'ai déjà dit que je m'occuperais pas d'une gueule de nègre », qu'il m'a dit. « Alors, faut que quelqu'un le fasse », j'ai dit et il a dit « Emmène-la à Texarcana chez le dentiste noir », et c'est à ce moment-là que je lui ai dit : « Si vous me rendiez mon argent, je pourrais me permettre de l'emmener. » « Ç'a été tout remboursé », qu'il dit. Je lui réponds : « Tout sauf les intérêts. » « Y avait pas d'intérêts », y me dit. « Y en a maintenant, que je dis. Je veux dix dollars pour solde de tout compte. » Tu sais, Willie, c'était pas une chose bien à faire, parce que je lui ai prêté cet argent sans penser à ça. Il a dit à sa petite effrontée d'infirmière de me donner dix dollars et de me faire signer un reçu « pour solde de tout compte ». Elle me l'a donné et j'ai signé les papiers. Bien qu'il avait tout remboursé déjà, j'ai pensé : puisqu'il est mauvais comme ça, il va me le payer.

Momma et son fils n'arrêtèrent pas de rire de la malveillance de l'homme blanc et de la façon pécheresse dont elle l'en avait puni.

Je préférerais de loin, de très loin, ma version à moi.

Connaissant Momma, je savais que je ne la connaissais pas. Venus de la brousse africaine, son sens du secret et sa méfiance avaient été renforcés par l'esclavage et confirmés par des siècles de promesses faites et de promesses non tenues. Nous avons un dicton chez les Noirs américains qui décrit la prudence de Momma : « Si vous demandez à un Nègre où il était, il vous dira où il va. » Pour saisir toute l'importance de cette information, il est indispensable de savoir qui use de cette tactique et sur qui elle opère. Si une personne qui ne se doute de rien se voit gratifiée d'une part de la vérité (il est impératif que la réponse soit vraie), elle sera satisfaite que sa question ait reçu réponse. Si un individu informé (quelqu'un donc qui utilise lui-même le stratagème) reçoit une réponse qui est véridique mais n'a, au mieux, qu'un vague rapport avec la question, il comprend que l'information qu'il sollicite est d'ordre privé et qu'elle ne lui sera pas impartie de bon gré. Et, de cette manière, refus direct, mensonge et révélation d'affaires personnelles sont évités.

Un beau matin, Momma déclara qu'elle nous emmenait en Californie. Nous grandissions, expliqua-t-elle, nous avons besoin d'être avec nos parents ; Oncle Willie était, après tout, infirme et elle devenait vieille. Toutes choses vraies et pourtant aucune de ces vérités ne répondit à notre besoin de la Vérité. Le Magasin et les pièces attenantes se transformèrent en usine. Constamment attelée à sa machine à coudre, Momma faisait et refaisait des vêtements destinés à la Californie. Les voisins sortirent de leurs malles des coupons de tissu emballés depuis des décennies dans des kilos de naphtaline (je suis certaine d'avoir été la seule fillette de Californie à me rendre à l'école en jupe de moire et blouse de satin jauni, robe de crêpe-satin et dessous de crêpe de Chine).

Quelle que fût la raison exacte, la Vérité, de notre départ en Californie, je penserai toujours qu'elle eut sa source principale dans un incident dont Bailey fut la vedette. Mon frère avait pris l'habitude d'imiter les célèbres acteurs Claude Rains, Herbert Marshall et George McReady. Je ne trouvais pas le moins du monde étrange qu'un garçon de treize ans dans la bourgade oubliée de Stamps, au fin fond du sud des États-Unis, parlât avec l'accent anglais. Ses héros incluaient d'Artagnan et le comte de Monte-Cristo, et il affectait ce qu'il croyait être leurs manières de bretteurs.

Un après-midi, quelques semaines avant que Momma ne dévoile ses plans de départ vers l'Ouest, Bailey revint tout tremblant au Magasin. Son petit visage n'était plus noir mais d'un gris sale, décoloré. Il fit, ainsi que nous en avions l'habitude en arrivant au Magasin, le tour du comptoir des bonbons pour aller s'appuyer contre la caisse enregistreuse. Oncle Willie l'avait envoyé faire une course dans le quartier blanc et entendait avoir une explication de son retard. Très vite, notre oncle comprit que quelque chose n'allait pas et, se sentant incapable de l'affronter tout seul, il appela Momma occupée à la cuisine.

– Que se passe-t-il, Bailey Junior ?

Bailey ne répondit pas. J'avais su en le voyant qu'il était inutile de lui demander quoi que ce fût tant qu'il serait dans cet état-là. Il devait avoir vu ou entendu quelque chose de si laid ou de si effrayant qu'il en était paralysé. Il m'avait expliqué quand nous étions plus petits que, lorsque les choses allaient très mal, son âme rampait derrière son cœur, se recroquevillait et s'endormait. Dès qu'elle se réveillait, l'affreuse chose avait disparu. Depuis que nous avons lu *La Chute de la maison Usher*, nous avons fait le pacte qu'aucun de nous ne laisserait enterrer l'autre sans être « absolument, positivement certain » (son expression préférée) qu'il était mort. J'avais dû aussi jurer que, lorsque son âme dormirait, je n'essaierais jamais de la réveiller, car le choc pourrait l'endormir pour toujours. Je le laissai donc en paix et, au bout d'un moment, Momma fut obligée de faire de même.

Je servis les clients tout en tournant autour de lui, et même en me penchant sur lui mais, ainsi que je le craignais, il ne réagit pas. Au sortir de sa transe, il demanda à Oncle Willie ce que les gens de couleur avaient fait aux Blancs pour commencer. Oncle Willie, qui n'était pas homme à expliquer quoi que ce fût, car il tenait de Momma, ne répliqua pas grand-chose excepté « que les gens de couleur n'avaient jamais touché à un cheveu de la tête des Blancs ». Momma ajouta que des gens disaient que les Blancs étaient venus en Afrique (on aurait cru qu'elle parlait d'une vallée située sur la face cachée de la Lune) voler des Noirs pour les réduire en esclavage, mais personne ne croyait vraiment à cette histoire. Pas moyen d'expliquer ce qui s'était passé « il y avait belle lurette » ; pour l'heure, « ils » avaient le dessus. Mais plus pour longtemps. Moïse n'avait-il pas tiré les enfants d'Israël des mains sanglantes de Pharaon pour les emmener dans la Terre promise ? Le Seigneur n'avait-il point protégé les enfants hébreux des flammes de la fournaise et n'avait-il pas aussi délivré Daniel ? Il nous suffisait de servir le Seigneur.

Bailey raconta qu'il avait vu un homme, un homme de couleur, que personne n'était venu délivrer : il était mort. (Si la nouvelle n'avait pas

été aussi grave, nous aurions eu droit à une des séances d'engueulade avec prières de Momma. Bailey avait pratiquement blasphémé.)

– L'homme était mort et pourri. Il ne cocotait pas, mais il était pourri.

– Ju, fais attention aux mots que tu emploies, ordonna Momma.

– Qui... qui c'était ? interrogea Oncle Willie.

La taille de Bailey lui permettait tout juste de montrer sa tête au-dessus de la caisse enregistreuse.

– Au moment où je passais devant la prison, des types venaient à peine de le repêcher dans l'étang. Il était enveloppé dans un drap, tout entortillé comme une momie, et puis un Blanc s'est approché et il a retiré le drap. L'homme était sur le dos, mais le Blanc a posé son pied sur le drap et il l'a retourné sur l'estomac. (Il s'adressa à moi :) Il avait pas de couleur du tout, Maï. Il était gonflé comme un ballon. (Nous avions eu une discussion qui avait duré des mois. Bailey affirmait que l'incolore n'existait pas et je prétendais que, si la couleur existait, le contraire existait obligatoirement, et Bailey admettait maintenant que c'était possible. Mais ma victoire ne me réjouissait pas.) Les Noirs ont reculé et moi aussi, mais le Blanc est resté là, tête baissée et souriant. Oncle Willie, pourquoi est-ce qu'ils nous haïssent autant ?

– Ils ne nous haïssent pas vraiment, marmonna Oncle Willie. Ils ne nous connaissent pas. Comment est-ce qu'ils peuvent nous haïr ? Ils ont surtout peur.

Momma demanda si Bailey avait reconnu l'homme, mais Bailey était lancé en plein dans son récit.

– M. Bubba m'a dit que j'étais trop jeune pour voir une chose comme ça et que je devrais filer à la maison, mais j'arrivais pas à m'en aller. Et puis le Blanc nous a crié d'approcher. « O.K., il a dit, vous les gars, allez le mettre à l'ombre dans la prison et, quand le shérif viendra, il avertira sa famille. Voilà un nègre qui nous causera plus de souci. Il ira plus nulle part. » Alors, les hommes ont ramassé les coins du drap, mais comme personne ne voulait se mettre trop près du mort, ils tenaient juste le bout et le cadavre a failli rouler par terre. Le Blanc m'a appelé pour que je vienne les aider.

– Qui était-ce ? interrogea Momma (Et elle précisa :) Qui était l'homme blanc ?

Mais Bailey ne pouvait pas s'arracher à l'horreur.

– J'ai pris un des côtés du drap et j'ai accompagné les hommes dans la prison. Je suis entré dans la prison en portant un Noir mort tout pourri.

L'émotion vieillissait sa voix et lui donnait un regard littéralement exorbité.

– Le Blanc a fait semblant de vouloir nous enfermer tous là-bas dedans, mais M. Bubba a dit : « Oh, monsieur Jim. C'est pas nous. On n'a rien fait de mal. » Alors, le Blanc a rigolé et il a dit que nous, les gars, on ne comprenait pas la plaisanterie, et il a ouvert la porte. (Bailey soupira de soulagement.) Ouf, j'étais bien content de sortir de là. La prison, et les prisonniers qui criaient qu'ils ne voulaient pas d'un nègre mort là-dedans avec eux. Qu'il allait tout empuantir. Ils appelaient le Blanc « patron ». Ils ont dit : « Patron, on n'a tout de même rien fait d'assez moche pour que vous nous flanquiez un autre nègre ici, et un mort en plus ! » Et ils ont ri. Ils rigolaient comme s'il y avait quelque chose de drôle.

Bailey parlait si vite qu'il en oubliait de bégayer, de se gratter la tête et de se nettoyer les ongles avec les dents. Il était emporté loin dans un mystère, enfermé dans l'énigme que les jeunes Noirs du Sud commencent à démêler – commencent à essayer de démêler – à partir de l'âge de sept ans et jusqu'à leur mort. Le casse-tête sans humour de l'inégalité et de la haine. Son aventure soulevait la question du mérite et des valeurs, de l'infériorité agressive et de l'arrogance agressive. Oncle Willie, un Noir du Sud, infirme par surcroît, pouvait-il espérer répondre aux questions, aux questions posées et aux questions muettes ? Momma, qui connaissait les méthodes des Blancs et les ruses des Noirs, tenterait-elle de répondre à son petit-fils dont la vie même dépendait de son manque de compréhension véritable de l'énigme ? Assurément non.

Ils répliquèrent tous deux de manière caractéristique. Oncle Willie marmonna quelque chose du genre « je me demande où va le monde » et Momma pria : « Que Dieu ait son âme, le pauvre homme ! » Je suis persuadée qu'elle commença d'organiser les détails de notre voyage en Californie ce soir-là.

Notre transport devint le souci majeur de Momma durant un certain nombre de semaines. Elle s'arrangea avec un employé des chemins de fer pour obtenir un « passe » en échange de produits d'épicerie. Le passe ne donnait droit à une réduction que sur son billet à elle, et encore sous réserve d'approbation, et nous fûmes donc contraints d'attendre dans des sortes de limbes jusqu'à ce que des Blancs, que nous ne verrions jamais dans des bureaux où nous ne mettrions jamais les pieds, signent, timbrent et réexpédient le passe. Le prix de mon voyage devait être réglé « argent comptant ». Cette ponction soudaine sur le tiroir-caisse en nickel bouleversa notre équilibre financier.

Momma décida que Bailey ne pourrait pas nous accompagner, puisque nous devions utiliser le passe à l'intérieur d'une période fixe, mais qu'il suivrait d'ici un mois ou deux, dès que les factures en souffrance auraient été réglées. Bien que notre mère vécût à présent à San Francisco, Momma dut juger plus sage d'aller d'abord à Los Angeles où se trouvait notre père. Elle me dicta des lettres les avisant tous deux que nous partirions sous peu.

Et nous étions en effet sur le point de partir mais incapables de dire quand. Nos vêtements étaient lavés, repassés et emballés et donc, pendant un certain temps, nous portâmes des choses pas assez reluisantes pour briller sous le soleil californien. Les voisins qui connaissaient les difficultés d'un voyage nous dirent au revoir des millions de fois.

– Eh bien, si je ne vous revois pas avant que votre billet arrive, Sister Henderson, bon voyage et revenez-nous vite.

Une veuve, amie de Momma, avait accepté de s'occuper d'Oncle Willie (faire sa cuisine, son lavage, son ménage et lui tenir compagnie) et, après des milliers de faux départs, nous quittâmes enfin Stamps.

Mon chagrin se limita à la tristesse d'être séparée de Bailey durant un mois (et pour la première fois), à celle d'imaginer la solitude d'Oncle Willie (qui fai sait bonne figure quoique n'ayant jamais, à trente-cinq ans, quitté sa mère) et à la perte de Louise, ma première amie. M^{me} Flowers ne me manquerait pas, car elle m'avait donné son sésame pour conjurer le magicien qui serait à mon service toute ma vie : la lecture.

L'intensité avec laquelle les jeunes vivent exige qu'ils fassent le vide dans leur esprit aussi souvent que possible. Je ne pensai absolument pas à ma rencontre avec Maman jusqu'au dernier jour de notre voyage. J'allais simplement « en Californie ». Vers les oranges, le soleil, les stars de cinéma, les tremblements de terre et (finalement je m'en rendis compte) Maman. Mon vieux sentiment de culpabilité me revint comme un ami trop longtemps absent. Je me demandai si le nom de M. Freeman serait mentionné ou bien si j'étais censée dire quelque chose moi-même à ce sujet. Je ne pouvais certainement pas consulter Momma, et Bailey se trouvait à des milliards de kilomètres.

L'agonie de l'incertitude raidissait soudain les sièges pelucheux, aigrissait les œufs durs et Momma, quand je la regardais, me paraissait trop grosse, trop noire et trop vieux jeu. Tout ce que je voyais se refermait sur moi. Les petites villes où personne ne faisait signe, et les passagers du train, avec lesquels j'avais établi une sorte de cousinage, disparaissaient dans une étrangeté commune.

J'étais aussi peu prête à rencontrer ma mère qu'un pécheur à d'enthousiasme à faire face à son Créateur. Et, beaucoup trop vite, elle fut devant moi, plus petite que dans ma mémoire mais plus sublime que dans aucun de mes souvenirs. Elle portait un tailleur de daim clair, des chaussures assorties, un chapeau un peu masculin avec une plume au ruban, et elle me tapotait la joue de sa main gantée. N'eussent été ses lèvres maquillées, ses dents blanches et ses yeux noirs brillants, elle aurait pu tout aussi bien sortir d'un bain de teinture beige. Mon image de Mère et Momma s'embrassant sur le quai m'est restée mystérieusement dans la mémoire, à travers l'épaisseur de mon embarras d'alors et de ma maturité d'aujourd'hui. Maman, le poussin folâtre, se blottissant contre la grosse mère poule noire et solide. Les bruits qu'elles faisaient possédaient une riche harmonie intérieure : la voix profonde, calme de Momma, sous les pépiements précipités de Maman, comme des pierres sous l'eau du torrent.

La jeune femme nous embrassa, rit, se hâta de ramasser nos manteaux et de faire prendre nos bagages. Elle régla avec aisance des détails qui auraient pris une demi-journée à une personne de la campagne. Je fus de nouveau frappée d'émerveillement par elle et, tant que dura mon éblouissement, le dévorant malaise se tint à l'écart.

Nous emménageâmes dans un appartement et je dormis sur un canapé qui, la nuit, se transformait miraculeusement en un grand lit confortable. Mère demeura à Los Angeles jusqu'à ce que nous soyons installées, puis elle repartit à San Francisco organiser un logis pour sa famille soudainement agrandie.

Momma, Bailey (il nous rejoignit un mois après notre arrivée) et moi vécûmes à Los Angeles à peu près six mois pendant que se négociait la question de notre résidence permanente. Papa nous rendait visite de temps à autre et nous apportait de pleins sacs de fruits. Il resplendissait comme un dieu du soleil, réchauffant et réconfortant gracieusement ses noirs sujets.

Absorbée comme je l'étais par la création de mon propre monde, il me fallut des années avant de réfléchir à la remarquable adaptation de Momma à cette vie étrange. Une vieille négresse du Sud qui n'avait jamais vécu qu'au sein de sa communauté apprit à traiter avec des propriétaires blancs, des voisins mexicains et des étrangers noirs. Elle fit ses courses dans des supermarchés plus grands que le bourg d'où elle venait. Elle se débrouilla avec des accents qui devaient lui casser affreusement les oreilles. Elle, qui ne s'était jamais éloignée de plus de soixante kilomètres de son village natal, apprit à traverser le labyrinthe de rues aux noms hispaniques dans ce puzzle qu'est Los Angeles.

Elle se fit la même sorte d'amis qu'elle avait toujours eus. Le dimanche, en fin d'après-midi, avant le service du soir à l'église, de vieilles femmes, qui étaient sa copie conforme, venaient partager les restes du déjeuner dominical et parler pieusement d'un Splendide Autre Monde.

Lorsque tout fut arrangé pour notre déménagement vers le nord, elle nous annonça la bouleversante nouvelle de son retour en Arkansas. Elle avait accompli sa tâche. Oncle Willie avait besoin d'elle. Nous étions enfin avec nos propres parents. Du moins vivions-nous dans le même État.

Ce furent des journées embrumées d'inconnu pour Bailey et moi. C'était bien beau de dire que nous serions avec nos parents mais, après tout, qui étaient-ils ? Allaient-ils se montrer plus sévères qu'elle à notre égard ? Ce ne serait pas drôle. Ou plus je-m'en fichistes ? Ce qui serait encore pire. Apprendrions-nous à parler leur rapide langage ? J'en doutais et je doutais encore plus de jamais découvrir ce qui les faisait rire si fort et si souvent.

Je serais volontiers retournée à Stamps, même sans Bailey. Mais Momma partit sans moi pour l'Arkansas, avec son air solide qui l'enveloppait comme du coton.

Maman nous conduisit à San Francisco par la grande autoroute blanche dont je n'aurais pas été surprise qu'elle eût été sans fin. Elle ne cessait pas de parler et de nous désigner les endroits intéressants. Lorsque nous traversâmes Capistrano, elle se mit à chanter une chanson populaire que j'avais entendue à la radio : « Quand les hirondelles, à tire-d'aile, reviennent à Capistrano... »

Elle accrochait des histoires drôles à la route comme une belle lessive pour essayer de nous charmer. Mais sa personnalité et le fait qu'elle fût notre mère y avaient déjà si bien réussi qu'il devenait un peu affolant de la voir se dépenser avec autant de prodigalité.

Elle conduisait d'une seule main la grosse voiture docile et elle tirait si fort sur ses Lucky Strike que ses joues se creusaient au point de former des vallées sur son visage. Rien ne pouvait être plus magique que de l'avoir enfin retrouvée et de l'avoir à nous seuls dans le monde clos d'une voiture en marche.

Bien que nous fussions tous deux en extase, Bailey et moi avions conscience de sa nervosité. Savoir que nous possédions le pouvoir de troubler cette déesse nous faisait échanger des regards souriants de conspirateurs. Et nous la rendait humaine.

Nous passâmes plusieurs mois ternes dans un appartement d'Oakland pourvu d'une baignoire dans la cuisine et suffisamment proche de la gare du Southern Pacific pour trembler à l'arrivée et au départ de chaque train. Par bien des aspects, cela ressemblait à un retour à Saint Louis – oncles Tommy et Billy compris – et Grand-mère Baxter, avec son pince-nez et son allure sévère, tenait de nouveau salon, quoique le puissant clan Baxter fût tombé dans la dèche après la mort de Grand-père Baxter, quelques années auparavant.

Nous allions à l'école et aucun membre de la famille ne nous questionnait sur la quantité ou la qualité de notre travail. Nous fréquentions un stade qui offrait des terrains de basket et de football, et des tables de ping-pong sous abri. Le dimanche, au lieu d'aller à l'église, nous courions au cinéma.

Je dormais avec Grand-mère Baxter qui souffrait de bronchite chronique et fumait comme un pompier. Le jour, elle écrasait des cigarettes à moitié consommées dans un cendrier qu'elle gardait au chevet de son lit. La nuit, quand elle se réveillait en toussant, elle cherchait à tâtons dans le noir un mégot (elle les appelait les « quéquettes ») et, après une mise à feu explosive, elle fumait le tabac jusqu'à ce que sa gorge irritée fût apaisée par la nicotine. Les premières fois où je couchai avec elle, les secousses du lit et l'odeur du tabac me réveillèrent, mais je m'y fis très vite et finis par dormir paisiblement la nuit entière.

Un soir, après m'être couchée comme d'habitude, je fus réveillée par une autre sorte de secousse. Dans la lumière vague filtrée par les volets, je vis ma mère agenouillée près de mon lit. Elle approcha son visage de mon oreille.

– Ritie, chuchota-t-elle, Ritie, viens, mais surtout ne fais pas de bruit.

Puis elle se releva doucement et s'en alla. Docile et l'esprit engourdi, je la suivis. À travers la porte entrouverte de la cuisine, la lampe éclairait les jambes de Bailey en pyjama assis sur la baignoire recouverte. Le réveil sur la table de la salle à manger indiquait 2 h 30. Jamais je n'avais été debout à cette heure-là.

Je questionnai du regard Bailey qui me contempla d'un air penaud. Je compris immédiatement qu'il n'y avait rien à redouter. Puis je passai mentalement en revue le catalogue des dates importantes. Ce n'était l'anniversaire de personne, ni le 1er avril, ni le Carnaval.

Maman referma la porte de la cuisine et me dit de m'asseoir à côté de Bailey. Elle mit les mains sur ses hanches et annonça que nous étions invités à une fête.

N'était-ce pas suffisant pour nous réveiller au milieu de la nuit ! Aucun de nous n'ouvrit la bouche.

– Je donne une fête, continua-t-elle, et vous êtes mes invités, uniques et distingués.

Elle ouvrit le four, sortit un plateau de ses biscuits bruns croustillants et nous montra un pot de chocolat au chaud sur la cuisinière. Il ne nous resta plus qu'à nous moquer de notre merveilleuse et folle maman. Bailey et moi éclatâmes de rire et elle se joignit à nous tout en gardant son doigt devant sa bouche pour essayer de nous calmer.

Elle nous servit cérémonieusement et s'excusa de n'avoir pas d'orchestre qui aurait joué pour nous mais déclara qu'elle chanterait à la place. Elle chanta et dansa le *Time Step*, le *Snake Hips* et le *Suzy Q*. Quel enfant peut résister à une mère qui rit spontanément et à tout bout de champ, surtout quand il est assez mûr d'esprit pour comprendre la plaisanterie ?

La beauté de maman la rendait puissante et son pouvoir la rendait totalement sincère. Quand nous lui demandâmes ce qu'elle faisait, quel était son travail, elle nous emmena dans la 7e Rue d'Oakland, où les bars obscurs et les fumeries de marijuana s'abritaient à l'ombre des églises. Elle nous désigna du doigt le *Raincoat's Pinochle Parlor* et le café prétentieux de Slim Jenkins. Certains soirs, elle jouait à la belote pour de l'argent ou bien organisait un poker chez Mother Smith ou

passait boire un verre chez Slim's. Elle nous expliqua qu'elle n'avait jamais triché avec qui que ce fût et n'avait aucunement l'intention de commencer. Son travail était aussi honnête que celui de la grosse M^{me} Walker (une bonne) qui habitait à côté de chez nous, et « drôlement mieux payé ». Elle refusait de faire la vaisselle de n'importe qui ou de servir de souillon à quiconque. Le Bon Dieu lui avait donné une tête et elle avait l'intention de s'en servir pour faire vivre sa mère et ses enfants. Elle n'eut pas besoin d'ajouter : « Et de s'amuser un peu en passant. »

Dans la rue, les gens étaient sincèrement contents de la voir.

– Salut, poupée. Quoi de neuf ?

– Ça boume, chéri, ça boume.

– Comment vas-tu, beauté ?

– Je peux pas gagner, vu la forme que j'ai ! (Cela avec un rire qui démentait le propos.)

– Ça va-t-y, ma jolie ?

– Bof, on me dit que les Blancs mènent encore la danse. (Énoncé comme si ce n'était pas complètement la vérité.)

Elle subvenait à nos besoins avec efficacité, humour et imagination. Parfois, elle nous emmenait dans des restaurants chinois ou des pizzérias italiennes. Elle nous fit connaître le goulasch hongrois et le *irish stew*. Nous apprîmes grâce à la nourriture qu'il existait d'autres peuples dans le monde.

Malgré toute sa gaieté, Vivian Baxter était sans merci. À l'époque, un dicton courait à Oakland qui, si elle ne le citait pas elle-même, expliquait son attitude. « Compassion voisine avec con dans le dictionnaire et je ne sais même pas lire. » Son tempérament ne devait pas s'assagir avec le passage des années, et, quand une nature passionnée ne se tempère pas d'un peu de pitié, le mélodrame n'est vraisemblablement pas loin. Dans chaque explosion de colère, ma mère était juste. Elle avait l'impartialité de la nature avec le même manque d'indulgence ou de clémence.

Avant que nous ne débarquions de l'Arkansas, un incident prit place qui mena les principaux acteurs en prison et à l'hôpital. Maman avait un associé (qui était peut-être un peu plus que cela) avec lequel elle dirigeait un restaurant et une salle de jeu. L'associé refusant, selon Maman, de prendre sa part des responsabilités, elle le lui reprocha. Jouant alors les machos, l'homme commit la faute impardonnable de la traiter de salope. Or, chacun le savait, bien que Maman jurât aussi facilement qu'elle riait, personne ne jurait en sa présence et, en tout cas, pas contre elle. Sacrifiant peut-être sur l'autel des affaires, elle

maîtrisa une première réaction instinctive. « Je veux bien, dit-elle à son partenaire, me laisser traiter une fois de salope, mais ça n'arrivera pas deux fois. » Très téméraire, l'homme lança un second « salope » – et Maman lui tira dessus. Ayant prévu des problèmes au moment de lui parler, elle avait pris la précaution de glisser un petit 32 dans la poche de sa jupe.

Touché une première fois, l'associé, au lieu de s'écarter, s'avança en vacillant et puisque, dit-elle, elle avait l'intention de le blesser (notez bien : blesser et non pas tuer), elle n'avait eu aucune raison de s'enfuir et elle fit par conséquent feu une seconde fois. La situation dut les exaspérer tous deux. Pour elle, chaque balle semblait faire avancer l'homme vers elle, le contraire du résultat souhaité, et quant à lui, plus il s'approchait d'elle, plus elle lui tirait dessus. Elle ne bougea pas d'un pouce jusqu'à ce que l'homme l'atteigne et, s'accrochant à son cou, la fit rouler par terre. Elle raconta plus tard que les policiers durent le désentortiller d'elle avant de pouvoir le transporter dans l'ambulance. Et quand, le lendemain, libérée sous caution, elle se regarda dans la glace, elle vit qu'elle avait « des yeux au beurre noir jusque-là ». En se jetant à son cou, il devait aussi l'avoir frappée. Elle faisait facilement des bleus.

Bien que touché deux fois, l'associé s'en sortit et, malgré la dissolution du partenariat, chaque intéressé conserva de l'admiration pour l'autre. Lui avait été blessé, vrai, mais, toujours loyale, elle l'avait d'abord prévenu. Et il avait eu la force de survivre après lui avoir collé deux yeux au beurre noir. Admirables qualités.

L'Amérique entra en guerre un dimanche après-midi alors que je me rendais au cinéma. « On est en guerre ! criaient les gens dans la rue. On a déclaré la guerre au Japon ! » Je me précipitai à la maison, pas sûre de ne pas recevoir une bombe avant d'avoir rejoint Bailey et Maman. Grand-mère Baxter apaisa mon anxiété en m'expliquant que l'Amérique ne serait pas bombardée, pas tant que Franklin Delano Roosevelt serait président. Il était, après tout, le roi des politiciens et il savait ce qu'il faisait.

Peu après, Maman épousa Papa Clidell, le premier vrai père que je devais connaître. C'était un homme d'affaires heureux, et Maman et lui nous emmenèrent avec eux à San Francisco. Oncle Tommy, Oncle Billy et Grand-mère Baxter restèrent dans la grande maison d'Oakland.

Au cours des premiers mois de la guerre, à San Francisco, le district de Fillmore, ou Western Addition, connut une véritable révolution, totalement pacifique en surface et presque une négation du terme. La poissonnerie Yakamoto devint sans fanfare le Comptoir du cirage et de la cigarette. La quincaillerie Yashigira se transforma en salon de beauté, propriété de M^{lle} Clorinda Jackson. Les boutiques japonaises qui vendaient leurs produits aux clients d'origine nippone furent reprises par des businessmen de couleur et, en moins d'un an, devinrent des foyers d'adoption pour les Noirs nouvellement débarqués du Sud. Là où les odeurs de tempura, de poisson cru et de *cha* avaient régné, les senteurs de tripes, de légumes et de jambonneaux dominèrent.

La population asiatique s'amenuisa sous mes yeux. Incapable de distinguer les Japonais des Chinois, je ne trouvais toujours pas non plus la moindre différence dans l'origine de sons tels que Ching et Chan ou Moto et Kano.

Tandis que disparaissaient les Japonais, sans tambour ni trompette, les Nègres firent leur entrée avec leurs juke-box tapageurs, leur animosité fraîchement libérée et le soulagement d'avoir échappé aux chaînes du Sud. En quelques mois, le quartier japonais devint le Harlem de San Francisco.

Une personne ignorante de tous les facteurs qui composent l'oppression aurait pu s'attendre, de la part des nouveaux venus noirs, à une certaine sympathie à l'endroit des Japonais délogés. Surtout si l'on considère qu'ils (les Noirs) avaient eux-mêmes connu la vie de camp de concentration durant des siècles dans les plantations de l'esclavage et, plus tard, dans leurs cases de métayers. Mais le sentiment d'une communauté de situation manquait.

Le nouveau venu noir avait été recruté sur les terres desséchées de la Géorgie et du Mississippi par les émissaires des usines d'armement. La possibilité d'habiter dans des immeubles à deux ou trois étages (qui devinrent instantanément des taudis) et de gagner d'énormes salaires l'aveugla. Pour la première fois, il put vivre en Patron, en Dépensier. Il eut la possibilité de payer d'autres gens à travailler pour lui : les teinturiers, les chauffeurs de taxi, les serveuses, etc. Les chantiers navals et les fabriques de munitions ranimés à plein régime grâce à la guerre lui firent savoir qu'on avait besoin de lui et, plus encore, qu'on

l'appréciait. Une situation étrange, mais très plaisante pour lui. Qui pouvait espérer que cet homme tempérât son nouveau et grisant sentiment d'importance du souci d'une race dont il avait toujours ignoré l'existence ?

Il y avait aussi, à cette indifférence à l'égard de l'expulsion des Japonais, une raison plus subtile mais plus profondément ancrée : les Japonais n'étaient pas des Blancs. Leurs yeux, leur langage et leurs coutumes démentaient la couleur de leur peau et prouvaient à leurs successeurs noirs que, puisqu'on n'avait pas à les craindre, on n'avait pas besoin non plus de les ménager. Tout cela se décida inconsciemment.

Aucun membre de ma famille ni aucun de nos amis ne mentionnait jamais les Japonais absents. C'était comme s'ils n'avaient jamais possédé ou habité les maisons où nous vivions. Dans Post Street, où se situait notre demeure, la colline filait en pente douce vers Fillmore, le cœur commercial de notre quartier. Dans les deux pâtés de maisons qui précédaient ce centre, on trouvait deux restaurants ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, deux salles de billard, quatre restaurants chinois, deux cercles de jeu, avec cafétérias, des boutiques de cireurs, des salons de beauté, des coiffeurs pour hommes et au moins quatre églises. Pour comprendre l'incessante activité du quartier noir de San Francisco durant la guerre, il suffit de savoir que les deux pâtés de maisons décrits se répétaient à l'identique sur la surface de huit ou dix rues.

L'ambiance de déplacement collectif, l'instabilité de la vie en temps de guerre et la gaucherie des plus récents immigrants tendirent à dissiper mon propre sentiment de non-appartenance. À San Francisco, pour la première fois, je me sentis part de quelque chose. Je ne m'identifiais pas aux nouveaux venus, ni aux rares descendants noirs des natifs de San Francisco, ni aux Blancs, ni aux Asiatiques, mais plutôt à l'époque et à la ville. Je comprenais l'arrogance des jeunes marins qui écumaient les rues en groupes, abordant chaque fille comme si elle avait été au mieux une prostituée et au pire un agent de l'Axe déterminé à faire perdre la guerre aux États-Unis. La crainte sourde d'un bombardement, renforcée par des alertes hebdomadaires et des exercices de protection civile à l'école, rehaussait mon sentiment d'appartenance. N'avais-je pas toujours, mais vraiment depuis toujours, estimé que la vie était simplement un énorme risque pour les vivants ?

Et puis San Francisco eut, pendant la guerre, la réaction d'une femme intelligente assiégée. Elle donna ce qu'elle ne pouvait pas retenir sans danger et s'empara de tout ce qui était à portée de sa main. La cité devint pour moi l'idéal de l'adulte que je voulais être.

Amicale mais jamais exubérante, pleine de sang-froid mais ni frigide ni distante, distinguée mais sans raideur.

Pour les San Franciscains, « La Ville du Savoir-Faire », c'était la Baie, le brouillard, le Sir Francis Drake Hotel, le Top o'the Mark, Chinatown, le Sunset District et ainsi de suite en blanc. Pour moi, une gamine noire de treize ans, embourbée dans le Sud et son style de vie, la cité représentait un état de beauté et de liberté. Le brouillard n'était pas simplement les vapeurs humides de la baie emprisonnées entre les collines, mais un souffle délicat d'anonymat qui enveloppait et isolait le voyageur pudique. Je devins intrépide, délivrée de toute crainte, intoxiquée par la présence physique de San Francisco. À l'abri de mon arrogance protectrice, j'étais certaine que personne n'aimait la ville aussi impartialement que moi. Je me promenais autour du Mark Hopkins et contemplais le Top o'the Mark, mais (rancœur peut-être) j'étais plus impressionnée par la vue d'Oakland depuis la colline que par le building en pièce montée ou ses visiteuses couvertes de vison. Durant des semaines, après que la ville et moi nous nous fûmes accordées sur mon appartenance, je hantais les lieux célèbres et les trouvais vides et pas du tout san-franciscains. Les officiers de marine avec leurs épouses bien habillées et leurs bébés blancs bien propres habitaient un autre espace-temps que moi. Les vieilles femmes bien conservées dans leurs limousines à chauffeur et les filles blondes en chaussures de daim et chandails de cachemire étaient peut-être des San Franciscaines, mais elles ne représentaient tout au plus que de la dorure sur le cadre de mon portrait de la ville.

Orgueil et Préjugé parcouraient en tandem les superbes collines. Les San Franciscains de souche, jaloux de leur cité, eurent à faire face à un afflux non pas de touristes impressionnés et respectueux, mais de provinciaux bruyants et simples. Ils furent aussi forcés de vivre avec un léger sentiment de culpabilité, suscité par le traitement infligé à leurs anciens compagnons de classe nippon-américains.

Les petiblancs illettrés du Sud apportèrent intacts à l'Ouest leurs préjugés des montagnes de l'Arkansas et des marais de Géorgie. Les ex-fermiers noirs n'avaient pas abandonné la méfiance et la peur des Blancs que l'Histoire leur avait enseignées au cours de douloureuses leçons. Ces deux groupes furent obligés de travailler côte à côte dans les usines d'armement : leurs animosités s'envenimèrent, éclatant comme des furoncles sur le visage de la ville.

Les San Franciscains auraient juré sur le Golden Gate Bridge que le racisme n'existait pas au cœur de leur cité climatisée. Mais ils se seraient trompés lourdement.

Une histoire courait à propos d'une matrone san-franciscaine refusant de s'asseoir dans le tramway à côté d'un Noir, même après

que celui-ci eut fait place sur la banquette. Donnant pour explication qu'elle refusait de côtoyer un planqué, et un nègre de surcroît. Et ajoutant que le moins que ledit nègre pouvait faire était d'aller se battre pour son pays, comme son fils à elle se battait à Iwo Jima. On racontait que l'homme, s'écartant de la fenêtre pour exhiber une manche vide, avait répliqué calmement, avec beaucoup de dignité : « Alors, demandez donc à votre fils de chercher le bras que j'ai perdu là-bas. »

Bien que mes notes fussent très bonnes (on me fit sauter deux trimestres à mon arrivée de Stamps), je ne parvenais pas à m'adapter à l'école secondaire. Je fréquentais un établissement voisin de la maison, et réservé aux filles, mais ces jeunes demoiselles se révélaient plus délurées, plus effrontées, plus méchantes et plus racistes qu'aucune de celles que j'avais connues à l'école pratique du comté de Lafayette. Plusieurs élèves noires venaient comme moi tout droit du Sud mais elles avaient connu – ou du moins le prétendaient – les lumières du grand D (Dallas) ou du célèbre T (Tulsa, Oklahoma), et leur langage appuyait leurs prétentions. Elles se donnaient un air d'invincibilité et, en compagnie de quelques élèves mexicaines qui cachaient des couteaux dans leurs coiffures en choucroute, elles terrorisaient complètement les Blanches et celles parmi les Noires et les Mexicaines qui manquaient d'intrépidité. Heureusement, je fus transférée au lycée George Washington.

Les magnifiques bâtiments se dressaient sur une petite colline dans le quartier résidentiel blanc, à une soixantaine de rues du quartier noir. Durant le premier semestre, je fis partie des trois seuls élèves noirs de l'école et, dans cette ambiance raffinée, j'en vins à aimer mon peuple davantage. Le matin, lorsque le tramway traversait mon ghetto, j'expérimentais un mélange d'appréhension et de trauma. Je savais que, trop vite, je me retrouverais hors de mon terrain familier, que les Noirs avec qui je voyageais dans l'autobus seraient tous descendus, et que j'affronterais seule les quarante blocs de rues bien propres, de pelouses bien taillées, de maisons bien blanches et d'enfants bien nantis.

Le soir, sur le chemin du retour, les sentiments étaient de joie, d'impatience et de soulagement dès la première enseigne annonçant BARBECUE, ENTREZ DONC O'CAFE, ou encore *CUISINE FAMILIALE*, ou dès les premiers visages noirs dans la rue. Je savais que j'étais de nouveau dans mon pays.

En classe, je fus déçue de découvrir que je n'étais pas l'élève la plus brillante, ni même une des meilleures. Les jeunes Blancs avaient un meilleur vocabulaire que le mien et, chose plus consternante, se montraient moins peureux. Ils n'hésitaient jamais à lever le doigt pour

répondre à une question du professeur : même quand ils se trompaient, ils se trompaient agressivement, tandis qu'il me fallait être certaine de tous mes faits avant d'oser attirer l'attention sur moi.

Le lycée George Washington fut la première véritable école que je fréquentai. Le séjour que j'y fis aurait pu se révéler du temps perdu sans la forte personnalité d'une brillante enseignante, M^{lle} Kirwin, une de ces rares éducatrices amoureuses du savoir. Je penserai toujours que sa passion de l'enseignement procédait moins de sa sympathie pour les élèves que de son désir de s'assurer que certaines des choses qu'elle savait trouveraient des dépositaires capables de les enseigner à leur tour.

Elle et sa sœur, toutes deux vieilles filles, travaillèrent vingt ans pour le département de l'éducation de San Francisco. Ma M^{lle} Kirwin à moi, une personne de haute taille, bien en chair et rubiconde, avec des cheveux gris foncé, enseignait l'instruction civique et l'histoire moderne. À la fin du trimestre, dans sa classe, nos livres étaient aussi propres et les pages aussi lisses que lorsqu'on nous les avait distribués. Les élèves de M^{lle} Kirwin n'avaient que très rarement, sinon jamais, à ouvrir leurs bouquins.

Elle accueillait chaque classe avec un « Bonjour, mesdemoiselles et messieurs ». Je n'avais jamais entendu un adulte s'adresser avec autant de respect à des adolescents. (Les adultes croient d'habitude que ce genre d'honneur diminue leur autorité.) « Dans le *Chronicle* d'aujourd'hui, il y avait un article sur l'industrie minière dans les États de Caroline (ou un endroit aussi éloigné). Je suis certaine que vous l'avez tous lu. Je voudrais que quelqu'un me le commente. »

Au bout de deux semaines, je dévorais avec la même ferveur que les autres élèves les journaux de San Francisco, *Time*, *Life* et tout ce qui me tombait sous la main. M^{lle} Kirwin donnait raison à Bailey. Il m'avait dit un jour que « toute connaissance est une monnaie d'échange, dont la valeur dépend du marché ».

Il n'existait pas d'élèves préférés. Pas de chouchous du professeur. Si un étudiant donnait satisfaction à un moment donné, il ne pouvait pas espérer un traitement spécial au cours de la classe du lendemain, et il en allait de même dans l'autre sens. Elle nous faisait face chaque jour avec une ardoise vierge et agissait comme si la nôtre l'était aussi. Réservée et ferme dans ses opinions, elle ne perdait pas de temps à se prêter à des frivolités.

Au lieu d'intimider, elle stimulait. Là où certains enseignants se donnaient un mal fou pour être gentils avec moi – pour se montrer « libéraux » à mon égard – et où d'autres m'ignoraient totalement, M^{lle} Kirwin ne semblait jamais remarquer que j'étais noire et par

conséquent différente. J'étais M^{lle} Johnson et, si j'avais la réponse à la question qu'elle posait, elle ne me gratifiait jamais plus que du mot « Exact », le même et seul commentaire qu'elle faisait à tout autre étudiant qui répondait juste.

Des années plus tard, quand je revins à San Francisco, je lui rendis plusieurs fois visite, dans sa classe. Elle se rappelait toujours que j'étais M^{lle} Johnson, qui ne manquait pas d'intelligence et se devait d'en faire bon usage. Je ne fus jamais encouragée à traîner trop longtemps autour de son bureau. Elle se comportait comme si j'avais eu forcément d'autres visites à faire. Je me suis souvent demandé si elle savait qu'elle était le seul professeur dont je me souviens.

Je n'ai jamais compris pourquoi je reçus une bourse pour la California Labor School. Il s'agissait d'un collège pour adultes et, longtemps après, je découvris qu'il figurait sur la liste des organisations subversives dressée par le Comité des activités antiaméricaines de la Chambre des représentants. À l'âge de quatorze ans, j'acceptai cette bourse qui fut renouvelée l'année suivante. Je suivis des cours du soir d'art dramatique et de danse, en compagnie d'adultes blancs et noirs. Je choisis l'art dramatique tout bonnement parce que j'aimais le début de la tirade d'Hamlet : « Être ou ne pas être... » N'ayant jamais vu de pièce, je n'établissais aucun rapport entre le cinéma et le théâtre. En fait, les seules fois où j'avais entendu le monologue, c'était quand je me l'étais mélodramatiquement récité à moi-même. Devant un miroir. Il me fut difficile de modérer mon amour pour les postures exagérées et les effets de voix. Quand Bailey et moi lisions des poèmes ensemble, il prenait les accents d'un Basil Rathbone en fureur et moi ceux d'une Bette Davis déchaînée. À la California Labor School, un professeur énergique et perspicace mit fin rapidement et sans cérémonie à ma passion pour le mélo. Elle me fit faire six mois de mime. Bailey et Maman m'encouragèrent à commencer la danse et Bailey m'assura en privé que les exercices me feraient la jambe et la hanche plus rondes. Je n'eus pas besoin de plus de persuasion.

Ma timidité à l'idée de me propulser en collant noir autour d'une grande salle vide ne dura pas longtemps. Bien entendu, au début, je crus que tout le monde aurait le regard fixé sur mon corps en forme de concombre avec ses aspérités en guise de genoux, de coudes et, hélas ! de seins. Mais, en fait, personne ne me remarqua et, lorsque je vis le professeur traverser le plancher en flottant avant de terminer dans une arabesque, mon imagination s'enflamma. J'apprendrais à me mouvoir ainsi. J'apprendrais, comme on le disait, à « occuper l'espace ». Mes journées s'articulaient autour des cours de M^{lle} Kirwin, du dîner avec

Bailey et Maman, et des leçons de comédie et de danse.

Les gens et les choses qui dominèrent cette époque de ma vie auraient formé un étrange attelage : Momma avec sa détermination solennelle, M^{me} Flowers et ses livres, Bailey et son amour, ma mère et sa gaieté, M^{lle} Kirwin et son savoir, mes cours du soir d'art dramatique et de danse.

Nous habitions une maison de quatorze pièces typique de ces bâtisses construites à San Francisco après le tremblement de terre. Nous eûmes une succession de pensionnaires, apportant et remportant leurs accents, leurs personnalités et leurs nourritures diverses. Aux ouvriers du chantier naval en casque de métal et bottes à bout d'acier qui montaient bruyamment l'escalier (nous dormions tous au deuxième étage, excepté Maman et Papa Clidell) succédèrent des prostituées trop poudrées qui gloussaient sous leur couche de maquillage et accrochaient leurs perruques aux boutons de porte. J'eus de longues conversations d'adulte avec un jeune ménage (des diplômés d'université), dans la grande cuisine en bas, jusqu'à ce que le mari parte pour la guerre. Alors l'épouse, qui avait été si charmante et prompte à sourire, devint une ombre silencieuse glissant rarement le long des murs. Un vieux couple vécut avec nous près d'un an. Ils possédaient un restaurant et n'avaient rien de fascinant ni de très intéressant pour une adolescente, à ceci près que le mari s'appelait Oncle Jim et sa femme Tante Boy. Je ne devais jamais réussir à comprendre pourquoi.

L'alliance de la force et de la tendresse forme une combinaison imbattable, tout autant que celle de l'intelligence et de la nécessité lorsqu'elle n'est pas émoussée par une éducation classique. Je m'apprêtais à accepter Papa Clidell comme un autre nom sans visage à ajouter à la liste des conquêtes de Maman. Je m'étais entraînée avec un tel succès, au cours des années, à afficher de l'intérêt, ou du moins une certaine attention, tandis que mon esprit vagabondait ailleurs, que j'aurais pu habiter chez lui sans jamais le voir et sans qu'il en sût jamais rien. Mais son caractère attirait et retenait l'admiration. C'était un homme simple à qui son manque d'éducation ne donnait aucun complexe d'infériorité et, plus étonnant, aucun complexe de supériorité devant son succès malgré cette lacune. Il répétait souvent : « Je n'ai fréquenté l'école que trois ans dans ma vie. À Slaten, au Texas, les temps étaient durs et je devais aider mon père à la ferme. »

Aucune récrimination ne se dissimulait sous son propos, pas plus que de la vantardise lorsqu'il disait : « Si je vis un peu mieux à présent, c'est parce que je traite tout le monde correctement. »

Propriétaire d'immeubles et, plus tard, de salles de billard, il avait cette rare réputation d'être un « homme d'honneur ». Il n'était pas

atteint, comme beaucoup d'« honnêtes hommes », de cet affreux pharisaïsme qui diminue fort leur vertu. Il s'y connaissait en cartes et en humains. Et donc, au moment où Maman nous enseignait certaines choses de la vie, telles que l'hygiène personnelle, une tenue convenable, les manières de table, les bons restaurants et l'art du pourboire, Daddy Clidell nous apprit à jouer au poker, au vingt-et-un, au *tonk and high*, et autres jeux. Il portait des costumes sur mesure coûteux, et un gros diamant jaune monté en épingle de cravate. À part les bijoux, il s'habillait de manière très sobre et se mouvait avec la solennité inconsciente d'un homme à l'abri du besoin. Chose inattendue, je lui ressemblais et, quand Maman, lui et moi nous promenions ensemble dans la rue, ses amis disaient souvent : « Clidell, c'est vraiment ta fille ! Pas moyen pour toi de la renier ! »

Un rire ravi accueillait ces déclarations, car il n'avait jamais eu d'enfants. Grâce à son sens paternel tardif mais intense, je fus présentée aux personnalités les plus pittoresques du milieu noir clandestin. Un après-midi, je fus invitée à faire la connaissance, dans notre salon enfumé, de Jimmy la Prudence, Just Black, Clyde Calmos, Serre-fesse et Patte-rouge. Papa Clidell m'expliqua qu'ils étaient les escrocs les plus doués du monde et qu'ils allaient me raconter quelques coups de façon que je ne devienne jamais « le pigeon » de quiconque. Pour commencer, me prévint un des hommes, « il n'y a encore jamais eu de pigeon qui ne veuille pas quelque chose pour rien ». Puis ils se relayèrent pour me décrire leurs manigances, comment ils choisissaient leurs victimes (les pigeons) parmi les Blancs riches et sectaires et, dans chaque cas, utilisaient les préjugés de la victime à leur égard.

Certaines histoires étaient drôles, quelques-unes pathétiques, mais toutes, pour moi, amusantes ou réconfortantes, car le Noir, le fripon qui pouvait jouer au plus idiot, l'emportait toujours sur le Blanc puissant et arrogant.

L'histoire de M. Patte-rouge résonne dans ma mémoire comme une mélodie favorite.

– Tout ce qui travaille contre toi peut aussi jouer en ta faveur, une fois que tu as compris le Principe du Contraire.

« Il y avait un salaud de Blanc à Tulsa qui avait entubé tellement de Nègres qu'il aurait pu monter une compagnie d'entubage noir. Naturellement il avait fini par se dire Peau Noire égale Foutu Connard. Black et moi on se pointe à Tulsa se faire un peu une idée sur lui. Et on découvre qu'il est le pigeon rêvé. Sa maman avait dû avoir des frayeurs au cours d'un massacre indien en Afrique. Il détestait les Nègres à peine plus qu'il méprisait les Indiens. Et il était cupide.

« Black et moi on l'a étudié, et on a décidé qu'il valait la peine qu'on le joue contre la baraque. Ce qui veut dire qu'on était prêts à investir quelques milliers de dollars pour préparer le coup. On a fait venir un jeune Blanc de New York, un artiste de l'arnaque, et on lui a fait ouvrir un bureau à Tulsa. Il était censé être un agent immobilier du Nord qui essayait d'acheter de bons terrains dans l'Oklahoma. On s'est renseigné sur un terrain près de Tulsa qui est traversé par un pont à péage. Il faisait autrefois partie d'une réserve indienne, mais l'État avait mis le grappin dessus.

« On a placé Just Black en appât et moi je devais jouer l'imbécile. Une fois que notre ami new-yorkais a eu engagé une secrétaire et fait imprimer ses cartes de visite, Black est allé trouver notre pigeon avec une proposition. Il lui a expliqué qu'il avait entendu dire qu'il était le seul homme blanc auquel des gens de couleur pouvaient faire confiance. Il a cité quelques-uns des pauvres idiots qui s'étaient fait rouler par ce filou. Comme quoi ça te prouve qu'on peut tromper les Blancs avec leurs propres tromperies. Le pigeon a cru Black.

« Black lui a parlé de son ami qui était moitié indien et moitié noir et à qui un agent immobilier, un Blanc du Nord, ayant découvert qu'il en était l'unique propriétaire, voulait acheter un terrain d'une grande valeur.

« D'abord l'homme a paru renifler l'histoire foireuse mais, vu la manière dont il a avalé la proposition, tout ce qu'il a senti, en fait, c'est du fric de nègre sous ses narines.

« Il a demandé où se trouvait le terrain, mais Just Black lui a répondu qu'il le lui dirait plus tard, et que, pour le moment, il voulait simplement s'assurer qu'il était intéressé. Le pigeon a reconnu qu'il était intéressé et Black a dit qu'il allait informer son ami et qu'ils se mettraient de nouveau en rapport avec lui. Pendant trois semaines, Black a rencontré le type dans des voitures et des ruelles tout en n'arrétant pas de différer les détails de l'affaire et jusqu'à ce que le Blanc devienne quasiment fou d'inquiétude et de cupidité. Et c'est alors que Black a fait semblant de laisser échapper par étourderie le nom de l'agent immobilier nordiste qui voulait le terrain. À partir de ce moment-là, nous savions qu'on tenait notre gros poisson au bout de la ligne et qu'il ne nous restait plus qu'à le remonter.

« On s'attendait à ce qu'il prenne contact avec notre boutique, ce qu'il a fait. Il est allé à notre bureau en comptant sur sa blancheur pour se faire un allié de Spots, notre jeune gars de New York, mais Spots a refusé de parler de l'affaire sauf pour dire que la plus grosse société immobilière du Sud avait soigneusement enquêté sur le terrain et que si lui, notre pigeon, consentait à ne pas aller faire de vagues, Spots s'assurerait qu'on lui réserve une jolie somme d'argent. Toute

question trop évidente quant à la propriété légale de ce terrain pourrait alerter les autorités administratives qui feraient alors voter une loi pour interdire la vente. Spots promit à notre pigeon de garder le contact avec lui. Le pigeon retourna à la boutique deux ou trois fois mais sans succès et puis, juste au moment où nous savions qu'il allait craquer, Black m'a emmené le voir. Cet abruti de Blanc était aussi heureux qu'un pédé au milieu de jeunes recrues. C'était comme si j'avais eu un nœud coulant autour du cou et qu'il aille allumer le feu sous mes pieds. Je ne me suis jamais autant amusé à rouler quelqu'un.

« Toujours est-il que j'ai fait semblant, pour commencer, d'avoir la trouille, mais Just Black m'a affirmé que j'étais devant le seul homme blanc auquel nos frères de race pouvaient faire confiance. J'ai répondu que je n'avais confiance en aucun homme blanc parce que tout ce qu'ils cherchaient, c'était l'occasion de tuer légalement un Noir et de coucher avec sa femme. (Excuse-moi, Clidell.) Le pigeon m'a affirmé qu'il était le seul homme blanc à ne pas avoir ces idées-là. Quelques-uns de ses meilleurs amis étaient noirs. En fait, si je ne le savais pas, la femme qui l'avait élevé était une Noire et il continuait à la voir. Je me suis laissé convaincre et alors le mec a commencé à taper sur les Blancs du Nord. Il m'a dit que dans le Nord on faisait dormir les Noirs dans la rue, et que dans le Nord on les obligeait à nettoyer les cabinets avec leurs mains, et même des choses pires que ça. Je me suis montré très choqué et j'ai dit : "Alors je veux pas vendre mon terrain à ce Blanc qui m'en a offert soixante-quinze mille dollars. – Je ne saurais pas quoi faire avec tout ce fric", a dit Just Black. Et j'ai dit que tout ce que je voulais c'était en avoir assez pour acheter une maison à ma vieille maman, me payer une petite affaire pour moi et un voyage à Harlem. Le pigeon a demandé combien tout ça coûterait et j'ai dit que je pensais pouvoir m'en sortir avec cinquante mille dollars.

« Le pigeon m'a dit qu'aucun Nègre n'était en sécurité avec une pareille somme d'argent. Que les Blancs la lui prendraient. J'ai dit que je le savais mais qu'il me fallait au moins quarante mille dollars. Il a accepté. Nous nous sommes serré la main. Je lui ai dit que ça me ferait chaud au cœur de voir un méchant Yankee se casser la gueule sur "notre terrain". Nous nous sommes revus le lendemain matin, j'ai signé l'acte de vente dans sa voiture et il m'a payé en liquide.

« Black et moi avons laissé le plus gros de nos affaires dans un hôtel de Hot Springs, en Arkansas. Une fois le marché conclu, on a pris notre voiture, on a traversé la frontière et on a continué sur Hot Springs.

« Et voilà tout ! »

Quand il eut terminé son histoire, d'autres récits triomphants illuminèrent la pièce, et soulevèrent les dos de rire. En règle générale,

ces raconteurs, nés noirs et mâles avant le début du siècle, auraient dû être réduits en poussière par la vie. Au lieu de cela, ils s'étaient servis de leur intelligence pour forcer les portes et non seulement devenir riches, mais se venger aussi un peu, par-dessus le marché.

Il m'était impossible de les considérer comme des criminels ou de me sentir autrement que fière de leurs actes.

Les besoins d'une société déterminent son éthique et, dans les ghettos noirs américains, le héros est cet homme auquel ne sont offertes que les miettes du festin de son pays mais qui, par son astuce et son courage, devient capable de s'offrir un repas de Lucullus. Par conséquent, le concierge qui vit dans une pièce mais se promène dans une Cadillac bleu paon n'est pas ridiculisé mais admiré, et la domestique qui s'achète des chaussures à quarante dollars la paire n'est pas critiquée mais estimée. Nous savons qu'ils ont utilisé à plein leurs pouvoirs mentaux et physiques. Chaque gain particulier s'inscrit au compte des gains de la collectivité.

Dans l'esprit des Noirs, les récits des violations de la loi sont pesés sur une balance différente de celle des Blancs. Les menus larcins embarrassent la communauté et beaucoup de gens se demandent un peu songeurs pourquoi les Noirs ne cambriolent pas plus de banques, ne détournent pas plus de fonds et n'utilisent pas davantage le graissage de patte dans les syndicats. « Nous sommes les victimes du plus énorme hold-up du monde. La vie demande un équilibre. Rien de mal à ce que nous volions un peu maintenant. » Cette opinion séduit particulièrement quelqu'un qui est incapable de se mesurer légalement à ses compatriotes.

Mon éducation et celle de mes condisciples noirs étaient très différentes de l'éducation de nos camarades d'école blancs. En classe, nous apprenions le participe passé mais, dans la rue et chez nous, nous apprenions à laisser tomber le « s » des pluriels et les désinences des verbes. Nous avions conscience de l'abîme qui sépare le mot écrit du langage parlé. Nous apprenions à passer de l'un à l'autre sans nous en apercevoir. À l'école, dans une situation donnée, nous pouvions répondre avec un : « Ce n'est pas inhabituel. » Mais dans la rue, confrontés à la même situation, nous disions facilement : « C'est comme ça des fois. »

Tout comme les jeunes vedettes Jane Withers et Donald O'Connor dans un film fameux, j'allais partir en vacances. Papa Bailey m'avait invitée à passer l'été chez lui en Californie du Sud et j'étais si excitée que je ne tenais plus en place. Étant donné les grands airs de mon père, je m'attendais secrètement à ce qu'il vécût dans un manoir au milieu d'un parc, servi par des domestiques en livrée.

Maman fit preuve de beaucoup de coopération pour m'aider à acheter des vêtements d'été. Avec le dédain des San Franciscains pour les gens qui vivent sous des climats plus chauds, elle m'expliqua que je n'avais besoin que d'un tas de shorts, de pantalons corsaires, de sandales et de blouses parce que « les Californiens du Sud ne portent pratiquement rien d'autre ».

Papa Bailey avait une petite amie avec qui je correspondais depuis quelques mois. Elle devait venir me chercher à la gare. Nous étions convenues de porter un œillet blanc afin de nous identifier réciproquement et le serveur conserva ma fleur dans le Frigidaire du wagon-restaurant jusqu'à notre arrivée dans la petite ville torride.

Sur le quai, mon regard, survolant les Blancs, chercha au milieu des Noirs qui allaient et venaient avec un air d'expectative. Aucun homme parmi eux aussi grand que Papa ni aucune femme vraiment éblouissante (j'avais décidé qu'étant donné son choix premier, toutes ses compagnes successives seraient d'une saisissante beauté). J'aperçus bien une fillette qui portait une fleur blanche mais l'écartai comme improbable. Le quai se vida tandis que nous continuions à nous croiser. Finalement elle m'arrêta avec un « Marguerite ? » incrédule, d'une voix rendue rauque par l'âge et la stupéfaction. Ce n'était donc pas après tout une petite fille. Je fus, moi aussi, saisie d'incrédulité.

– Je suis Dolorès Stockland, dit-elle.

– Bonjour, répliquai-je, abasourdie mais essayant de rester bien élevée. Je m'appelle Marguerite.

La petite amie de Papa ? Elle devait avoir, à mon sens, vingt et quelques années. Son frais tailleur en crépon, ses chaussures classiques et ses gants m'informaient qu'elle était sérieuse et comme il faut. Elle était de taille moyenne, mais avec le corps sans forme d'une gamine, et je me dis que, si elle avait l'intention d'épouser mon père, elle devait être horrifiée de se trouver devant une future belle-fille de plus

d'un mètre quatre-vingts de haut et pas même jolie. (Papa Bailey, je le découvris plus tard, lui avait raconté que ses enfants, mignons comme des cœurs, étaient âgés respectivement de huit et neuf ans. Elle avait un tel besoin de croire en lui que, malgré notre correspondance échangée à une époque où j'adorais les circonlocutions et les phrases alambiquées, elle s'était refusée à se rendre à l'évidence.)

Je devins un autre anneau à ajouter à une longue chaîne de déceptions. Papa lui avait promis un mariage qu'il ne cessa de retarder pour finalement épouser une dame nommée Alberta, une autre petite femme avare originaire du Sud. Quand je connus Dolorès, elle avait toutes les attitudes de la bourgeoisie noire sans la base matérielle sur quoi les appuyer. Au lieu de posséder un manoir et des domestiques, Papa habitait dans un camp de caravanes à la lisière d'une agglomération située elle-même à la périphérie de la ville. Dolorès y vivait avec lui et lui tenait un intérieur d'une propreté funéraire : des fleurs artificielles reposaient avec raideur dans des vases de verre. Elle était intime avec sa machine à laver et sa planche à repasser. Son coiffeur pouvait compter sur sa ponctualité et sa fidélité absolue. Bref, sauf intrusions, sa vie eût été parfaite. Et puis je fis mon apparition.

Elle essaya très fort de me transformer en quelque chose de raisonnablement acceptable à ses yeux. Sa première tentative, qui échoua complètement, visait mon manque d'attention pour les détails. On me demanda, on me pria, puis on m'ordonna de faire le ménage dans ma chambre. Mon désir de m'exécuter fut contrarié par une grande ignorance quant à la manière de procéder et aussi ma maladresse à manipuler les objets délicats. La commode de ma chambre était couverte de petites bonnes femmes blanches en biscuit armées d'ombrelles, de chiens en porcelaine, de cupidons ventrus et de toutes sortes d'animaux en verre soufflé. Après avoir fait mon lit, balayé ma chambre et pendu mes vêtements, il m'arrivait infailliblement, quand je me souvenais d'épousseter le bric-à-brac, soit de serrer trop fort un des bibelots et d'écraser alors une ou deux pattes, soit de ne pas le serrer suffisamment et de le laisser tomber à terre où il se brisait en mille misérables morceaux.

Papa ne se départait jamais de son air amusé impénétrable. Il me paraissait positivement diabolique dans sa manière de jouir de notre malaise. Dolorès adorait sans aucun doute son géant d'amant, et son élocution (Papa ne parlait pas, il pérorait), relevée de hem ! et hemhem ! sonores, devait lui apporter une certaine consolation dans cet habitat encore plus moyen que la moyenne. Papa travaillait dans les cuisines d'un hôpital naval et ils prétendaient tous deux qu'il était diététicien de la marine nationale. Leur Frigidaire se remplissait sans cesse de restes de jambon, de moitiés de rôtis et de morceaux de

poulet nouvellement acquis. Papa était un excellent cuisinier. Il avait séjourné en France pendant la Première Guerre et avait également travaillé comme portier au très chic Breaker's Hotel ; en conséquence de quoi il nous préparait des dîners à l'européenne. Nous avions fréquemment droit à du coq au vin, à des côtelettes en sauce et à des escalopes milanaïses avec tous les accompagnements. Sa spécialité demeurait toutefois la cuisine mexicaine. Il traversait la frontière chaque semaine pour aller chercher les assaisonnements et autres ingrédients qui ornaient notre table sous la forme de *pollo en salsa verde et enchiladas con carne*.

Si Dolorès avait été un peu moins éthérée, un peu plus terre à terre, elle aurait découvert que ces produits abondaient dans sa propre ville et que Papa n'avait nullement besoin d'aller jusqu'au Mexique faire son marché. Mais elle n'aurait jamais consenti à simplement jeter un œil sur un de ces grossiers *mercados* mexicains et encore moins à mettre un pied dans leur intérieur malodorant. Et puis il était si chic de dire : « Mon époux, M. Johnson, le diététicien de la marine, est allé au Mexique procéder à quelques achats pour notre dîner. » Ça faisait un effet bœuf sur d'autres snobinards qui achetaient dans le quartier blanc leurs artichauts.

Papa parlait couramment l'espagnol et, comme je l'étudiais depuis un an, nous pouvions converser un peu. Je crois que mon talent pour une langue étrangère était la seule de mes qualités qui impressionnât Dolorès. Elle avait la bouche trop crispée et la langue trop raide pour s'essayer à des sons bizarres. Mais il est vrai que son anglais, comme tout ce qui la concernait, était absolument parfait.

Nous nous livrâmes à une épreuve de force durant des semaines tandis que Papa demeurait au figuré sur la touche, sans applaudir ni siffler, mais en s'amusant énormément. Il me demanda un jour si je « hem aimais hemhem ma mère ». Croyant qu'il voulait dire Maman, je répondis oui – elle était belle, gaie et très gentille. Il répliqua qu'il ne parlait pas de Vivian, mais de Dolorès. Je lui expliquai alors que je ne l'aimais pas parce qu'elle était méchante, radine et pleine de prétention. Il éclata de rire et, quand j'ajoutai qu'elle ne m'aimait pas parce que j'étais trop grande, trop arrogante et pas assez nette à son goût, il rit plus fort et dit quelque chose du genre : « Que veux-tu, c'est la vie ! »

Un soir, il annonça qu'il irait le lendemain au Mexique faire des provisions pour le week-end. Rien d'inhabituel jusqu'à ce qu'il ajoutât qu'il m'emmènerait avec lui. Il meubla le silence choqué qui suivit avec le commentaire qu'une excursion au Mexique me donnerait l'occasion de pratiquer l'espagnol.

Le mutisme de Dolorès fut peut-être provoqué par une réaction de

jalousie, mais le mien fut le résultat de la surprise pure. Mon père ne s'était pas montré encore particulièrement fier de moi, pas plus qu'il ne m'avait témoigné beaucoup d'affection. Il ne m'avait pas emmenée chez ses amis ni fait visiter les quelques endroits intéressants de la Californie du Sud. Il était incroyable que je fusse associée à une expédition aussi exotique qu'un voyage au Mexique. Mais enfin, raisonnai-je très vite, je le méritais. Après tout, j'étais sa fille et mes vacances étaient bien loin de ressembler à ce que j'en avais espéré. Eussé-je réclamé que Dolorès nous accompagne, nous aurions pu nous épargner une démonstration de violence et une quasi-tragédie. Mais mon jeune esprit n'était préoccupé que de soi et mon imagination frissonnait d'excitation à l'idée de voir des sombreros, des rancheros, des tortillas et Pancho Villa. Nous passâmes une soirée calme. Dolorès raccommoda ses dessous sans défaut et je feignis de lire un roman. Papa écoutait la radio, un verre à la main, tout en contemplant ce que je sais maintenant avoir été un spectacle pitoyable.

Au matin, nous partîmes pour notre aventure à l'étranger. Les pistes en terre battue comblèrent mes désirs d'exotisme. À quelques kilomètres seulement des souples autoroutes et des hauts immeubles de la Californie, nous cahotons sur des chemins caillouteux qui auraient pu se comparer aux pires sentiers de l'Arkansas, et le paysage abondait en huttes d'adobe et cabanes de tôle ondulée. Des chiens, maigres et sales, traînaient autour des maisons, et les enfants, innocemment nus ou presque, jouaient avec de vieux pneus. La moitié de la population ressemblait à Tyrone Power et Dolorès del Rio, et l'autre moitié à Akim Tamiroff et Katina Paxinou, simplement peut-être en plus gros et plus vieux.

Chemin faisant, une fois passé la frontière, Papa ne me donna aucune explication. Bien que surprise, je refusai de montrer ma curiosité en le questionnant. Au bout de quelques kilomètres nous fûmes arrêtés par un garde en uniforme. Papa et lui échangèrent des salutations familières et Papa descendit de voiture. Il prit une bouteille d'alcool dans la poche de la portière et l'emporta dans la guérite du garde. Ils bavardèrent et rirent pendant plus d'une demi-heure tandis que assise dans la voiture j'essayais de traduire les sons étouffés. Finalement, ils ressortirent et s'avancèrent vers la voiture. Papa tenait toujours la bouteille à la main, mais elle était à présent à moitié vide. Il demanda au garde s'il aimerait m'épouser. Leur espagnol était plus varié que ma version scolaire, mais je compris. Mon père ajouta, en guise d'encouragement, que je n'avais que quinze printemps. Aussitôt le garde se pencha dans la voiture et me caressa la joue. Je supposai qu'il m'avait jugée, jusque-là, non seulement laide mais vieille de surcroît et que, maintenant, me savoir probablement vierge le séduisait. Il déclara à Papa qu'il se marierait avec moi et que

nous aurions « beaucoup de bébés ». Mon père trouva cette promesse la chose la plus drôle qu'il ait écoutée depuis notre départ. (Il avait ri aux éclats quand, Dolorès n'ayant pas répondu à mon au revoir, je lui avais affirmé en route qu'elle n'avait pas entendu.) Le garde ne se montra nullement rebuté par mes tentatives d'échapper à ses mains baladeuses, et je me serais bien glissée à la place du chauffeur si papa n'avait pas ouvert la porte pour s'y installer. Après de multiples *adios*, *bonitas* et *espositas*, Papa démarra et nous reprîmes notre poussiéreux chemin.

Des pancartes m'indiquèrent que nous nous dirigions vers Ensenada. Au cours de ces kilomètres, le long de ces routes en zigzag au pied de montagnes abruptes, je redoutai de ne plus jamais retrouver l'Amérique, sa civilisation, son langage et ses larges avenues. Papa sirotait sa bouteille et chantait des bribes de chansons mexicaines tandis que nous grimpions la piste sinueuse. Notre destination se révéla être finalement non pas la ville d'Ensenada, mais un endroit à une dizaine de kilomètres plus loin. Nous nous arrêtâmes dans la cour d'une *cantina* autour de laquelle des moutards à moitié nus couraient derrière des poules à l'air méchant. Le bruit de la voiture attira des femmes à la porte du bâtiment délabré, mais ne réussit pas à distraire de leur intense activité ni les enfants crasseux ni la basse-cour déplumée.

– Baylii, Baylii, chanta une voix féminine.

Et, soudain, une flopée de femelles enthousiastes s'agglutina sur le seuil avant de se répandre dans la cour. Papa m'enjoignit de descendre de voiture et nous allâmes à la rencontre de ces dames. Il expliqua rapidement que j'étais sa fille, ce que tout le monde trouva incontrôlablement hilarant. Nous fûmes poussés dans une longue pièce avec un bar à un bout. Les tables reposaient de guingois sur un plancher de lattes branlantes. Le plafond attira et retint mon attention. Des serpentins de toutes les couleurs possibles ondulaient dans l'air pratiquement immobile et, tandis que je les contemplais, plusieurs tombèrent à terre. Personne ne parut le remarquer ou en tout cas attacher la moindre importance à ce que leur ciel leur tombât dessus. Quelques hommes assis sur des tabourets autour du bar accueillirent mon père avec l'aisance de vieilles connaissances. Je fus présentée à la ronde et chacun fut informé de mon nom et de mon âge. Le cérémonieux et livresque « *Cómo está usted ?* » fut reçu comme la plus charmante des expressions. Les gens me tapaient dans le dos, serraient la main de Papa et débitaient, au rythme de mitraillettes, un espagnol impossible à comprendre pour moi. Baylii était le héros du moment et, à mesure qu'il se réchauffait sous cette démonstration d'affection sans réserve, je découvris un nouvel homme. Son sourire mystérieux

disparut et il abandonna ses effets oratoires (il lui eût été difficile d'introduire des *hem* dans cet espagnol rapide).

Il semblait difficile de croire qu'il fût quelqu'un de très seul, recherchant en permanence au fond des bouteilles, sous les jupons des femmes, dans les activités paroissiales et des titres d'emploi ronflants, la « niche personnelle » perdue avant sa naissance et jamais récupérée depuis. Il me devint évident alors qu'il n'avait jamais appartenu à Stamps et encore moins à cette famille Johnson lente de corps et d'esprit. Comme ce devait être exaspérant que d'être né avec des aspirations de grandeur dans un champ de coton !

Dans ce bar mexicain, Papa avait un air décontracté que je ne lui connaissais pas. Aucun besoin de feindre devant ces paysans. Tel qu'en lui-même, il les impressionnait suffisamment. Il était américain. Il était noir. Il parlait couramment l'espagnol et il pouvait se mesurer à la tequila avec le meilleur buveur d'entre eux. Les femmes aussi l'aimaient : il était grand, beau et généreux.

Ce fut une vraie fiesta. Quelqu'un mit des sous dans le juke-box et on servit des verres à tous les clients. On me donna un Coca-Cola tiède. La musique se déversa de la machine à disques et les voix aiguës tremblèrent et s'envolèrent, tremblèrent et s'envolèrent pour les fougueux rancheros. Les hommes dansèrent ; d'abord tout seuls, puis l'un avec l'autre, et parfois une femme se joignait aux piétinements rituels. On me demanda de danser. J'hésitai parce que je n'étais pas sûre de pouvoir suivre le rythme, mais Papa me fit un signe d'encouragement. Je m'amusai plus d'une heure sans m'en rendre compte. Un jeune homme m'apprit comment coller un serpentín au plafond. Il faut tout d'abord mâcher le sucre d'un chewing-gum mexicain puis le barman donne une banderole de papier au candidat qui doit y inscrire soit un proverbe, soit une pensée sentimentale. Après quoi il retire son chewing-gum de sa bouche et le colle à un bout de la bandelette. Puis, choisissant une section du plafond pas trop encombrée, il la vise et, tout en lançant son serpentín, il pousse un cri à vous tourner les sangs, dans le plus pur style rodéo. Après quelques ratages flûtés, je surmontai mes réticences et me déchirai les amygdales avec un hurlement digne de Zapata. J'étais heureuse, Papa était fier de moi et mes nouveaux amis étaient charmants. Une femme apporta des *chicharrones* (qu'on appelle rillons chez nous dans le Sud) dans un papier graisseux. Je dégustai les bouts de couenne frite, dansai, criai et bus le Coca-Cola super-douceâtre et poisseux avec un laisser-aller que je n'avais jamais pratiqué encore. Tandis que d'autres fêtards se joignaient aux réjouissances, je fus présentée comme la *niña de Baylii* et tout aussitôt adoptée. Le soleil vespéral échoua dans ses tentatives d'éclairer la pièce à travers l'unique fenêtre, et les corps, les

odeurs et les sons se fondirent pour nous donner un crépuscule odorant et artificiel. Tout en dansant, je me rendis compte que je n'avais pas vu mon père depuis un moment. « *Donde está mi padre ?* » demandai-je à mon partenaire. Mon espagnol guindé dut paraître aussi prétentieux aux oreilles du *paisano* qu'un « En quel lieu s'en est allé mon seigneur ? » à celles d'un montagnard à moitié analphabète de l'Ozark. En tout cas, il déclencha un hurlement de rire, une étreinte à écraser un ours, et pas la moindre réponse. La danse terminée, je me creusai un chemin aussi discrètement que possible à travers la foule. Un brouillard de panique faillit m'empêcher de respirer : Papa n'était nulle part dans la pièce. Avait-il conclu affaire avec le garde là-bas à la frontière ? Il en était bien capable. On avait trafiqué ma boisson. La certitude me coupa les jambes et les couples de danseurs se brouillèrent sous mes yeux. Papa était parti. Et probablement déjà à mi-chemin avec l'argent de ma vente dans la poche. Il me fallait atteindre la porte qui semblait à des kilomètres de montagnes. Les gens m'arrêtèrent avec des « *Adonde vas ?* » Et je répondis par quelque chose d'aussi guindé et équivoque que « *Yo voy a ventilarme* », « Je vais faire du vent ». Pas étonnant que j'obtienne un énorme succès.

À travers la porte ouverte, j'aperçus la Hudson de Papa dans toute sa splendeur solitaire. Il ne m'avait pas abandonnée, après tout. Ce qui signifiait naturellement que je n'avais pas été droguée. Je me sentis immédiatement mieux. Personne ne me suivit dans la cour où le soleil du crépuscule avait adouci la brutalité de midi. Je décidai de m'asseoir dans la voiture et d'attendre mon père qui ne pouvait pas être bien loin. Je savais qu'il se trouvait avec une femme et, en y réfléchissant, il me fut facile d'imaginer celle qu'il avait kidnappée parmi les joyeuses señoritas. Une petite femme soignée aux lèvres très rouges qui s'était avidement collée à lui dès notre arrivée. Je n'en avais rien pensé sur le moment même, me contentant de noter son plaisir. Dans la voiture, je me rejouai la scène. Elle avait été la première à se précipiter sur lui et c'est alors qu'il avait dit très vite : « Voilà ma fille » et puis : « Elle parle l'espagnol. » Si Dolorès l'apprenait, elle se tapirait sous sa couche de simagrées et se laisserait mourir avec circonspection. L'idée de sa mortification m'occupa un long moment, mais les sons de la musique, des rires et des cris de cow-boys interrompirent mes agréables rêveries vengeresses. Il commençait d'ailleurs à se faire tard et Papa devait se trouver hors de ma portée, dans une des petites huttes derrière. Une peur bizarre m'envahit peu à peu tandis que je considérais la possibilité de passer la nuit toute seule dans la voiture. Une peur vaguement liée à ma panique précédente. Sans me submerger totalement, la terreur s'insinua dans mon esprit comme une lente paralysie. Je pensai à remonter les vitres et à verrouiller les portes. Je pourrais m'allonger sur le plancher de la

voiture et me faire toute petite, invisible. Impossible ! Je tentai de maîtriser un flot de larmes. Pourquoi avais-je peur des Mexicains ? Après tout, ils avaient été gentils avec moi, et mon père ne permettrait certainement pas que sa fille fût mal traitée. Non ? Oui ? Comment pouvait-il m'avoir abandonnée dans ce bar cradingue pour se tirer avec sa nana ? Se souciait-il de ce qui m'arrivait ? Comme de sa première chemise, décidai-je, ouvrant les écluses de l'hystérie. Une fois les larmes déclenchées, pas question de les arrêter. Finalement j'allais mourir dans une cour de terre battue mexicaine. L'être spécial que j'étais, l'esprit intelligent que Dieu et moi avions créé ensemble, s'en irait d'ici-bas sans avoir été reconnu, sans avoir laissé sa marque. Ah ! combien sans pitié étaient les Parques et sans recours cette pauvre petite Noire !

Je distinguai sa silhouette dans la pénombre et m'apprêtai à sauter hors de la voiture pour courir vers lui quand je vis qu'il était poussé en avant par la petite femme remarquée plus tôt et par un homme.

Il vacillait et faisait des embardées, mais ses amis le soutenaient fermement et guidaient ses pas chancelants en direction de la *cantina*. Une fois qu'il serait à l'intérieur, nous n'arriverions peut-être plus à partir du tout. Je descendis et m'approchai. Je demandai à Papa s'il n'aimerait pas se mettre dans la voiture pour se reposer un peu. Il se concentra suffisamment pour me reconnaître et répondre que c'était exactement ce qu'il souhaitait : il était un peu fatigué et voulait se reposer avant de rentrer chez lui. Il formula en espagnol son vœu à ses amis qui le propulsèrent vers l'auto. Alors que j'ouvrais la porte avant, il déclara que non, il préférerait s'allonger sur la banquette arrière un petit moment. Nous le fîmes entrer dans la voiture et tentâmes d'installer confortablement ses longues jambes. Nous n'avions pas fini qu'il ronflait déjà. Un ronflement annonciateur d'un long et profond sommeil et me prévenant que, tout compte fait, nous passerions la nuit dans la voiture et au Mexique.

Tandis que le couple se marrait et me baragouinait des choses inintelligibles, je réfléchis rapidement. Je n'avais jamais conduit de voiture de ma vie, mais j'avais soigneusement observé ma mère réputée pour être le meilleur chauffeur de San Francisco. Du moins le proclamait-elle. J'étais superbement intelligente et douée d'une bonne coordination physique. Bien sûr que je pouvais conduire ! Des idiots et des fous conduisaient, pourquoi pas la brillante Marguerite Johnson ? Je priai le Mexicain de me tourner l'auto, cela une fois de plus dans mon délicieux espagnol de collègue, et il me fallut un quart d'heure pour me faire comprendre. L'homme dut me demander si je savais conduire, mais j'ignorais la traduction du verbe « conduire » et je répétais donc « *Sí, sí* » et « *Gracias* » jusqu'à ce qu'il monte dans la

voiture et la tourne en direction de l'autoroute. Il démontra sa compréhension de la situation par son initiative suivante : il laissa le moteur en marche. J'appuyai sur l'accélérateur et le débrayage, tripotai le levier des vitesses puis levai les deux pieds. Avec un rugissement sinistre, nous décollâmes brusquement de la cour.

Au moment où nous atterrissions sur le bord de la route, la voiture faillit caler et j'écrasai de nouveau des deux pieds l'accélérateur et le débrayage. Avec pour résultat un bruit abominable et pas le moindre mouvement. Mais le moteur continua de tourner. Je compris alors que pour avancer il me fallait ôter mes pieds des pédales mais que, si j'opérais trop brusquement, l'auto se mettrait à trembler comme une victime de la danse de Saint-Guy. Ayant ainsi complètement assimilé le principe de la conduite automobile, je descendis la route de montagne en direction de Calexico, à quelque quatre-vingts kilomètres de là. Il est difficile de comprendre pourquoi ma vive imagination et ma tendance à paniquer ne me pourvurent point de scènes d'accidents sanglants sur un *riso de Mexico*. Je pense simplement que chacun de mes sens était concentré sur le pilotage de l'auto trépidante.

Quand la nuit fut complètement tombée, je tripotai le tableau de bord, tournant et tirant des boutons jusqu'à ce que je réussisse à trouver les lumières. Pendant que je me livrais à ces recherches, l'auto ralentit, j'oubliai d'appuyer sur les pédales ; le moteur gargouilla, la voiture tangua puis s'arrêta. Un ronronnement à l'arrière m'avertit que Papa était tombé de la banquette (ce à quoi je m'attendais depuis des kilomètres). Je mis le frein à main et réfléchis avec soin à ce que j'allais faire. Inutile de consulter Papa. Sa chute sur le plancher n'avait pas réussi à le réveiller et je ne le pourrais pas davantage. Vraisemblablement, aucune voiture ne passerait – je n'avais pas vu le moindre véhicule depuis que nous avons quitté le garde-frontière tôt dans la matinée. Nous descendions une côte et je raisonnai donc qu'avec un peu de chance nous pouvions atterrir à Calexico, ou en tout cas sur le garde. J'attendis d'avoir bien formulé ce que j'allais dire à l'homme avant de relâcher le frein. J'arrêterais la voiture en arrivant à la guérite et j'arborerais mes grands airs. Je lui parlerais comme au paysan qu'il était. Je lui ordonnerais de mettre le moteur en marche, puis je le gratifierais de vingt-cinq cents ou d'un dollar trouvé dans la poche de Papa avant de reprendre la route.

Mes plans solidement établis, je libérai le frein et nous commençâmes à descendre la côte en roue libre. Je pompai aussi sur l'embrayage et l'accélérateur avec l'espoir d'aller plus vite et, ô merveille des merveilles, le moteur se remit en marche. La Hudson devint folle. En pleine rébellion, et dans sa tentative de me désarçonner, elle se serait jetée dans l'abîme, pour notre ruine à tous,

si j'avais relâché un seul instant mon attention. Le pari se révéla exaltant. C'était moi, Marguerite, contre les éléments. Tout en maniant le volant et en forçant l'accélérateur sur le plancher, je commandai au Mexique, à la puissance, à la solitude, à la jeunesse inexpérimentée, à Bailey Johnson Sr, à la mort, à l'insécurité et même à la pesanteur.

Après ce qui me parut être mille et une nuits de défi, la montagne s'aplatit et des lumières surgirent de temps à autre sur chaque côté de la route. Peu importait ce qui arriverait après, j'avais gagné. La voiture ralentit comme si, enfin domptée, elle s'apprêtait à abandonner sans grâce. Je pompai encore plus fort et nous atteignîmes finalement la guérite du garde. Je tirai sur le frein à main et nous nous arrê tâmes. Je n'aurais pas besoin de parler au garde puisque le moteur continuait à tourner, mais je devais attendre qu'il vînt regarder à l'intérieur de la voiture et me fit signe de poursuivre mon chemin. Il parlait pour l'instant à des gens dans une voiture qui faisait face à la montagne que je venais de conquérir. La lumière de sa guérite me le montrait courbé à la taille, le torse complètement engouffré dans l'ouverture béante de la vitre. Je gardai mon auto prête à entamer la nouvelle étape de notre voyage. Quand le garde se déplia, je m'aperçus que ce n'était pas l'homme qui m'avait tant embarrassée le matin. Je fus, naturellement, déconcertée par cette découverte et lorsqu'il salua sèchement en aboyant « *Pasa !* » je lâchai le frein, appuyai des deux pieds sur les pédales et les relevai un brin trop vite. L'auto surpassa mes intentions. Elle s'élança, non seulement en avant, mais sur la gauche aussi et, en quelques pétarades furibondes, se jeta contre le véhicule qui démarrait. Le fracas du métal déchiré fut immédiatement suivi d'un feu nourri d'espagnol tiré sur moi de toutes les directions. Chose étrange, cette fois encore, la peur n'eut point de part dans ma réaction. Je me posai dans l'ordre les questions suivantes : étais-je blessée, quelqu'un était-il blessé, irais-je en prison, que disaient les Mexicains et, finalement, Papa s'était-il réveillé ? Je pus promptement répondre à mes deux premières préoccupations. Soutenue par l'adrénaline qui avait inondé mon cerveau tandis que nous dévalions la montagne, je ne m'étais jamais sentie aussi bien, et les ronflements de mon père traversèrent la cacophonie de protestations à l'extérieur de ma vitre.

Je descendis de voiture avec l'intention de réclamer les *policías* mais le garde me prit de vitesse. Il prononça quelques mots, enchaînés comme des perles, mais l'un d'eux était *policías*. Pendant que les gens de l'autre voiture s'extrayaient tant bien que mal, je m'efforçai de reprendre contenance et je dis à voix haute et trop gracieusement : « *Gracias, señor.* » La famille, huit personnes ou plus, de tous âges et toutes tailles, vinrent tourner autour de moi en parlant de manière fort animée et en m'examinant comme si j'avais été une statue dans un

parc et eux une volée de pigeons. « *Joven* », dit l'un d'eux, constatant que j'étais jeune. J'essayai de distinguer cet être si intelligent. Je me serais adressée à lui ou à elle, mais ils changeaient de position si vite qu'il me fut impossible de deviner. Puis quelqu'un d'autre suggéra : « *Borracha*. » Eh bien, certainement, je devais avoir l'odeur d'une fabrique de tequila puisque Papa avait exhalé bruyamment ses vapeurs d'alcool et que j'avais gardé les vitres fermées à cause de la nuit froide. Il n'était guère vraisemblable que j'expliquasse tout cela à des étrangers, à supposer que j'en fusse capable. Ce que je n'étais pas. Quelqu'un eut l'idée de regarder dans la voiture et un cri nous fit tous sursauter. Les gens – il semblait qu'il y en eût des milliers – s'agglutinèrent contre les vitres et d'autres piailllements s'élevèrent. Je crus un instant que quelque chose de terrible était arrivé. Peut-être au moment de l'accident... Je m'avançai moi aussi vers la vitre pour voir et puis je me souvins des ronflements rythmés et m'éloignai froidement. Le garde dut penser qu'il avait un crime majeur sur les bras. Il fit des gestes et des sons du genre « *Surveillez-la* » ou « *Ne la perdez pas de vue* ». La famille revint cette fois, pas trop près, mais plus menaçante et, quand je pus comprendre une question cohérente : « *Quién es ?* » je répondis sèchement et avec tout le détachement que je pus rassembler : « *Mi padre*. » Membres d'un peuple aux liens familiaux étroits et amateurs de fiestas hebdomadaires, ils comprirent tout à coup la situation. J'étais une pauvre petite chose de gamine en charge de son ivrogne de père qui s'était trop attardé à la fiesta. *Pobrecita* !

Le garde, le père de famille et un ou deux des moutards entamèrent la tâche herculéenne de réveiller Papa. Je les observai froidement tandis que le reste des populations se baladait, effectuant des figures de huit autour de moi et de leur véhicule méchamment cabossé. Les deux hommes secouèrent, poussèrent et tirèrent mon père tandis que les enfants sautillaient sur sa poitrine. Je crédite les enfants du succès de ces efforts. Bailey Johnson Sr se réveilla en espagnol. « *Qué tiene ? Qué pasa ? Qué quiere ?* » Tout autre que lui aurait demandé : « *Où suis-je ?* » Il était évident qu'il s'agissait en ce qui le concernait d'une expérience mexicaine classique. Dès que je le vis assez lucide, je m'approchai de la voiture, écartai calmement les gens et annonçai avec la hauteur convenant à quelqu'un qui a ramené à la raison une voiture rebelle et négocié avec succès une montagne traîtresse : « *Pop, il y a eu un accident.* » Il me reconnut peu à peu et redevint mon père pré-fiesta mexicaine.

– Un accident, hein ? Hem, qui était responsable ? Toi, Marguerite ? Hemhem, est-ce toi ?

Il eût été futile de lui parler de la manière dont j'avais dompté et

conduit sa voiture pendant presque quatre-vingts kilomètres. Je n'attendais ni même ne requérais désormais son approbation.

– Oui, Papa, je suis rentrée dans une voiture.

Il ne s'était pas encore complètement assis et il ne pouvait donc pas savoir où nous nous trouvions. Mais, du plancher sur lequel il reposait, comme si c'était l'endroit logique, il dit :

– Dans le compartiment à gants. Les papiers de l'assurance. Prend-les et hem donne-les à la police et puis reviens.

Avant que j'aie pu formuler une réponse polie mais cinglante, le garde passa sa tête par l'autre vitre. Il demanda à Papa de descendre de la voiture. Jamais pris au dépourvu, mon père tendit la main vers la boîte à gants et en sortit les papiers et la demi-bouteille d'alcool qu'il y avait laissée plus tôt. Il gratifia le garde d'un de ses simili-rires et se dégagea, un membre après l'autre, de l'auto. Une fois debout, et dominant de sa haute taille les gens furieux, il procéda à une brève évaluation des lieux et des circonstances, puis passa son bras autour des épaules de l'autre conducteur. Il se pencha aimablement, sans la moindre condescendance, pour parler au garde, et les trois hommes entrèrent dans la guérite. Au bout de quelques minutes, les rires fusaient à l'intérieur et la crise était terminée. Mais les réjouissances aussi.

Papa serra la main de tous les hommes, caressa la tête des enfants et adressa un sourire engageant aux dames. Après quoi, sans même regarder les véhicules endommagés, il se glissa derrière le volant. Il me cria de monter, et, comme s'il n'avait pas été totalement ivre une demi-heure avant, il conduisit impeccablement jusqu'à la maison. Il ignorait que je savais conduire, me dit-il. Et sa voiture me plaisait-elle ? Furieuse qu'il se soit remis aussi rapidement et déçue qu'il n'apprécie pas l'étendue de mon exploit, je répondis par un seul oui à ses deux propos. Avant notre arrivée à la frontière, il baissa la vitre, laissant pénétrer un air inconfortablement froid, quoique bienvenu. Il m'ordonna de prendre sa veste sur la banquette arrière et de la mettre. Nous continuâmes notre route dans un silence glacial.

Dolorès était assise à la même place, semblait-il, que la veille au soir. Dans une position tellement identique qu'il devenait difficile d'imaginer qu'elle avait dormi, pris son petit déjeuner ou même tapoté sa coiffure bien ferme. « Salut, môme », dit Papa d'un air dégagé en se dirigeant vers la salle de bains. « Salut, Dolorès », lançai-je (nous avions depuis longtemps abandonné toute prétention de rapports parentaux). Elle répondit brièvement mais poliment et concentra son attention sur le chas de son aiguille. Pour l'heure, elle confectionnait prudemment de mignons petits rideaux de cuisine qui, bientôt, lutteraient de tout leur empesage contre le vent. N'ayant rien d'autre à dire, je gagnai ma chambre. Quelques instants plus tard éclatait dans la salle de séjour une discussion aussi audible pour moi que si les murs avaient été des rideaux de mousseline.

– Bailey, tu as laissé tes enfants s'interposer entre nous.

– Môme, tu es trop susceptible. Les enfants, hem, mes enfants ne peuvent pas s'interposer entre nous à moins que tu ne le leur permettes.

– Comment puis-je les en empêcher ? (Elle pleurait.) Ils ne cessent de le faire. (Puis elle ajouta :) Tu as donné ta veste à ta fille.

– Étais-je censé la laisser mourir de froid ? C'est ça que tu aurais voulu, môme ? (Il rit.) C'est ça, pas vrai ?

– Bailey, tu sais que j'avais envie d'aimer tes enfants, mais ils... (Elle n'arrivait pas à se résoudre à nous décrire.)

– Pourquoi, bon dieu, ne dis-tu pas ce que tu penses ? Tu es une prétentieuse petite garce, pas vrai ? C'est ce que dit Marguerite et elle a raison.

Je frissonnai à l'idée de ce que cette révélation ajouterait, chez Dolorès, à son iceberg de haine à mon égard.

– Marguerite peut aller au diable, Bailey Johnson. Je t'épouse toi, je ne veux pas épouser tes enfants.

– Pas de veine pour toi, pauvre truie. Je sors. Bonsoir.

La porte d'entrée se referma en claquant. Dolorès se mit à pleurer sans bruit, ses pitoyables soupirs coupés de reniflements distingués dans son mouchoir.

Je trouvai mon père mesquin et cruel. Il avait bien profité de son escapade mexicaine et se montrait pourtant incapable d'adresser quelques mots aimables à la femme qui l'avait attendu, patiemment plongée dans ses tâches ménagères. J'étais sûre qu'elle savait qu'il avait bu et elle devait avoir remarqué que, malgré une absence de plus de douze heures, nous n'avions pas rapporté une seule tortilla à la maison.

Je me sentis désolée et même un peu coupable. Moi aussi, je m'étais amusée. J'avais dégusté des *chicharrones* pendant qu'elle priait pour le retour de mon père sain et sauf. J'avais vaincu une voiture et une montagne tandis qu'elle s'interrogeait sur la fidélité de son homme. Elle ne méritait pas un traitement aussi injuste et je résolus donc d'aller la consoler. L'idée de prodiguer ma pitié, sans discrimination aucune ou, plus précisément, de la prodiguer à quelqu'un qu'en réalité je n'aimais pas, me ravissait. J'étais fondamentalement bonne. Incomprise et mal aimée mais, en dépit de cela, juste et mieux que juste : compatissante. Je m'avançai au centre de la pièce, mais Dolorès ne leva pas les yeux. Elle cousait son tissu fleuri comme si elle recommandait sa vie en loques.

– Dolorès, dis-je avec ma voix Florence Nightingale, je n'ai pas l'intention de m'interposer entre toi et Papa. J'aimerais que tu me croies.

Voilà, c'était fait. Ma bonne action compensait le reste de la journée.

– Personne ne te parlait, Marguerite. Il est grossier d'écouter les conversations des autres.

Elle n'était tout de même pas idiote au point de croire que ces murs de papier étaient faits de marbre. Je permis juste à un rien d'insolence de teinter ma voix.

– Je n'ai jamais espionné aucune conversation de ma vie. Même un sourd aurait eu du mal à ne pas entendre ce que vous disiez. J'ai cru bon de t'affirmer que je n'avais aucune envie de m'interposer entre toi et mon père. C'est tout.

Ma mission avait à la fois échoué et réussi. Dolorès refusait l'apaisement, mais je m'étais montrée sous un éclairage chrétien et favorable. Je tournai les talons pour repartir.

– Non, ce n'est pas tout. (Elle leva les yeux. Elle avait le visage gonflé et les yeux rouges.) Pourquoi ne retournes-tu pas chez ta mère ? Si tu en as une.

Elle aurait pu tout aussi bien être en train de me dire de préparer un plat de riz tant sa voix était mesurée. Si j'avais une mère ? Eh bien elle

allait le savoir.

– J'en ai une et elle est des tonnes mieux que toi, plus jolie aussi, et intelligente et...

– Et (sa voix se fit perçante) c'est une putain !

Eussé-je été plus vieille, eussé-je vécu plus longtemps avec ma mère ou mieux compris la frustration de Dolorès, j'aurais peut-être répondu moins violemment. Je sais que l'abominable accusation menaçait moins mon amour filial que la base même de ma nouvelle existence. S'il y avait là la moindre parcelle de vérité, je serais incapable de vivre, de continuer à vivre avec Maman, alors que je le désirais tant.

Enragée par la menace, je m'avançai sur Dolorès.

– Je m'en vais te gifler pour ça, sale garce ! criai-je.

Et je la giflai. Elle s'éjecta de son fauteuil comme une puce et, avant que j'aie pu reculer, elle m'avait ceinturée. Ses cheveux m'arrivaient au menton et il semblait qu'elle eût enroulé ses bras deux ou trois fois autour de ma taille. Je dus appuyer de toutes mes forces sur ses épaules pour me dégager de son étreinte de pieuvre. Aucune de nous n'émit un seul son jusqu'à ce que je l'aie finalement repoussée sur le canapé. Alors elle hurla. Pauvre idiote. À quoi s'attendait-elle en traitant ma mère de putain ? Je sortis de la maison. Une fois sur les marches, je sentis quelque chose d'humide sur mon bras : du sang. Les cris de Dolorès continuaient à fuser dans l'air comme des pierres à ricochets, mais moi, je saignais. J'examinai mon bras mais sans voir de blessure. Je mis mon bras contre ma taille et le retirai, ce qui provoqua un nouveau saignement. J'étais bel et bien blessée. Avant que j'aie pu comprendre tout à fait ou même suffisamment pour réagir, Dolorès, toujours hurlante, ouvrit la porte et, au lieu de la refermer en me voyant, descendit l'escalier comme une folle. J'aperçus un marteau dans sa main et, sans me demander si je serais capable de le lui enlever, je pris la fuite. Au milieu de la cour, la voiture de Papa m'offrait pour la seconde fois de la journée un merveilleux refuge. Je sautai dedans, remontai les vitres et verrouillai les portes. Dolorès virevolta autour de la voiture, hurlant comme une sirène, son visage déformé par la fureur.

Papa et les voisins auxquels il rendait visite réagirent à ses cris et s'attroupèrent autour d'elle. Elle vociféra que je lui avais sauté dessus pour essayer de la tuer et que Bailey ferait mieux de ne pas me ramener chez eux. Tandis que les gens s'employaient à calmer sa rage, je restai assise dans la voiture et sentis le sang me couler sur les fesses. Mon père me fit signe d'ouvrir la vitre, puis m'expliqua qu'il allait faire rentrer Dolorès à la maison mais que je devais rester dans la voiture. Il reviendrait s'occuper de moi.

Les événements accumulés de la journée me rendaient la respiration difficile. Après toutes les victoires décisives remportées durant ces vingt-quatre heures, ma vie allait se terminer par une mort gluante. Si Papa restait très longtemps à l'intérieur, j'aurais trop peur d'aller le chercher et, d'ailleurs, mon orgueil féminin ne me permettrait pas de faire deux pas avec du sang sur ma robe. Ainsi que je l'avais toujours craint, les épreuves n'avaient servi à rien. (La peur de l'inutilité avait été la peste de ma vie.) Excitation, appréhension, soulagement et colère m'avaient privée de ma mobilité. J'attendis que le Destin, le tireur de ficelles, dictât mes mouvements.

Quelques minutes après, mon père descendit les marches et s'engouffra dans la voiture avec colère. Je ne le mis pas en garde et il s'assit dans une mare de sang. Il devait être en train de réfléchir à ce qu'il pourrait bien faire de moi quand il sentit l'humidité gagner son pantalon.

– Mais bon dieu, qu'est-ce que c'est ? dit-il.

Il se souleva sur une hanche et se brossa. Sous l'éclairage de la cour il vit du rouge sur sa main.

– Qu'est-ce que c'est, Marguerite ?

– J'ai été blessée, dis-je avec une froideur propre à le rendre fier.

– Comment ça, blessée ?

Cela ne dura qu'une précieuse minute, mais je réussis une fois de plus à rendre mon père perplexe.

– Blessée.

C'était si délicieux. Peu m'importait de saigner à blanc sur les coussins écossais.

– Quand ? Par qui ?

– Dolorès.

L'économie de mots montrait mon mépris pour eux tous.

– Gravement ?

Je lui aurais bien rappelé que je n'étais pas médecin et par conséquent pas équipée pour procéder à un profond examen, mais l'insolence risquait de diminuer mon avantage.

– Je ne sais pas.

Il mit doucement la voiture en marche et je me rendis compte avec envie que, tout en ayant conduit sa voiture, je ne savais pas conduire.

Je nous crus en route pour le service des urgences d'un hôpital et je conçus donc en toute sérénité des plans pour ma mort et mon testament. Au moment de disparaître dans la nuit des temps, je dirais

au médecin : « Le doigt agile écrit et ayant écrit s'en va... » et mon âme s'échapperait avec grâce. Bailey aurait mes livres, mes disques de Lester Young et mon tendre souvenir d'outre-tombe. À moitié assommée de fatigue, je m'étais abandonnée à l'oubli quand la voiture s'arrêta.

– O.K., même, hem, allons-y.

Avant même que je sois sortie de l'auto, Papa était déjà sur le perron d'une maison dans le style ranch typique de la Californie méridionale. La sonnette d'entrée retentit et Papa me fit signe de grimper les marches, puis de rester à l'extérieur tandis que la porte s'ouvrait. Après tout, je dégoulinais et le sol du salon était recouvert de moquette. Papa entra sans refermer tout à fait le battant et, quelques minutes plus tard, à la porte de service, une femme m'appela en chuchotant. Je la suivis dans une salle de jeu, et elle me demanda où j'étais blessée. Calme, elle me parut sincèrement préoccupée par mon sort. J'ôtai ma robe et toutes deux nous examinâmes la plaie ouverte que j'avais sur le flanc. Les bords avaient commencé à coaguler, ce qui la rassura autant que cela me déçut. Elle me nettoya avec de l'eau d'hamamélis et me pansa fermement avec des bandes de sparadrap extra-longues. Puis nous entrâmes dans le living-room. Papa serra la main de l'homme avec lequel il conversait, remercia mon infirmière et nous partîmes.

Dans la voiture, il m'expliqua que ce couple était de ses amis et qu'il avait demandé à la femme de m'examiner. Il lui avait dit que, si la plaie n'était pas trop profonde, il lui serait reconnaissant de la soigner. Autrement, il lui faudrait m'emmener à l'hôpital. Pouvais-je imaginer le scandale si les gens découvraient que sa fille à lui, Bailey Johnson, avait été blessée par sa compagne ? Après tout, il était franc-maçon, un Elk, un diététicien de la marine et le premier diacre noir de l'église luthérienne. Aucun Noir dans la ville ne pourrait garder la tête haute si notre mésaventure se répandait sur la place publique. Pendant que la dame (je n'ai jamais su son nom) pansait ma blessure, il avait téléphoné à d'autres amis et arrangé que je passe la nuit avec eux. Dans une autre caravane, et un autre parc, où l'on me donna un pyjama et un lit. Papa m'annonça qu'il me verrait le lendemain vers midi.

Je me couchai et dormis comme si mon désir de mourir s'était réalisé. Au matin, ni la maison inconnue et déserte ni la raideur de mon flanc ne me troublèrent. Je me préparai et dégustai un énorme petit déjeuner, puis feuilletai un luxueux magazine en attendant Papa.

À quinze ans, la vie m'avait déjà appris sans conteste que la reddition, le moment venu, est aussi honorable que la résistance, surtout quand on n'a pas le choix.

Lorsque mon père revint, une veste jetée par-dessus l'uniforme de coton rayé qu'il portait en qualité de diététicien de la marine, il me demanda comment je me sentais, me donna un dollar et demi, plus un baiser, et annonça qu'il passerait me voir tard dans la soirée. Il riait, comme d'habitude. Nerveux ?

Laissée seule, j'imaginai les propriétaires revenant et me trouvant chez eux, et je me rendis compte que je ne me rappelais même plus à quoi ils ressemblaient. Comment pourrais-je supporter leur mépris ou leur pitié ? Si je disparaissais, Papa serait soulagé, sans parler de Dolorès. J'hésitai presque trop longtemps. Que ferais-je ? Avais-je le courage de me suicider ? Si je me jetais dans l'océan, ne reviendrais-je pas à la surface toute gonflée comme l'homme que Bailey avait vu à Stamps ? La pensée de mon frère m'incita à la réflexion. Quel parti adopterait-il à ma place ? J'attendis le temps de faire une réussite, puis une autre, après quoi Bailey m'ordonna de partir. Mais ne te tue pas. Tu pourras toujours recourir à cette solution si les choses tournent très mal.

Je me confectionnai quelques sandwiches au thon, avec plein de cornichons, fourrai une provision de sparadraps dans ma poche, comptai mon argent (plus de trois dollars et des pièces de monnaie mexicaines) et sortis. En entendant la porte claquer derrière moi, je compris que ma décision était prise. Je n'avais pas de clé et rien sur terre ne pourrait m'inciter à attendre que les amis de Papa reviennent et me laissent rentrer par pitié.

Maintenant que j'étais dehors, libre, j'entrepris de penser à mon avenir. La solution évidente à mon absence de logement ne m'effleura que brièvement. J'aurais pu rentrer chez Maman, mais, en fait, c'était impossible. Je ne pourrais pas lui cacher ma blessure au flanc. Elle avait l'œil trop attentif pour ne pas remarquer les sparadraps et ma tendance à tripoter mon pansement. Et si je n'arrivais pas à lui dissimuler ma plaie, nous irions sans aucun doute droit à une autre scène de violence. Je songeai au pauvre M. Freeman, et la culpabilité qui me tapissait le cœur, même après tant d'années, demeurait dans ma tête un passager harcelant.

Je passai la journée à errer sans but à travers les rues lumineuses. Les arcades, avec leurs théories de matelots et d'enfants et leurs jeux de hasard, étaient tentantes mais, après en avoir traversé une, il me devint évident que je ne pouvais y gagner que des risques supplémentaires et pas d'argent. Je me rendis à la bibliothèque et y restai un certain temps à lire de la science-fiction avant d'aller refaire mon pansement dans les toilettes en marbre.

Dans une des rues, je passai devant un dépôt de ferraille, jonché de carcasses de vieilles voitures, si peu accueillantes que je décidai de les inspecter. Tout en me frayant un chemin à travers les véhicules abandonnés, une solution temporaire me vint à l'esprit. J'allais me trouver une voiture propre ou relativement propre et passer la nuit dedans. Avec l'optimisme de l'ignorance, je crus que le matin m'apporterait obligatoirement une solution plus plaisante. Un grand véhicule gris près de la palissade attira mon attention. Ses sièges étaient intacts et, quoique dépourvu de roues et de jantes, il reposait en équilibre sur ses garde-boue. L'idée de dormir pratiquement à la belle étoile redoubla mon sentiment de liberté. J'étais un cerf-volant perdu flottant au vent léger avec mon désir pour seul ancrage. Après avoir choisi ma voiture, je grimpai dedans, mangeai mes sandwiches puis me mis à la recherche des trous dans le plancher. La peur que des rats puissent venir se promener pour me bouffer le nez pendant mon sommeil (certains cas avaient été rapportés dans les journaux récemment) était plus alarmante que les silhouettes obscures dans le dépôt ou la nuit qui tombait rapidement. Mon habitacle gris semblait à toute épreuve contre les rats. J'abandonnai mon idée de faire une autre promenade et décidai de rester tranquille et d'attendre le sommeil.

Ma voiture était une île, le dépôt de ferraille la mer et j'étais seule et au chaud. Le continent n'était qu'à une décision de distance. Tandis que le soir s'affirmait, les réverbères s'allumèrent et les phares des voitures qui passaient m'enfermèrent dans un insistant carré de lumières chercheuses. Je les comptai, récitai mes prières et m'endormis.

La lumière du matin me tira de mon sommeil et je me retrouvai dans l'inconnu. J'avais glissé de la banquette et passé la nuit dans une position impossible. Luttant avec mon corps pour reprendre une

position verticale, j'aperçus un collage de têtes noires, blanches et mexicaines plaquées contre les vitres. Elles riaient et semblaient parler mais le son ne pénétrait pas mon refuge. Ces visages exprimaient tant de curiosité que je compris qu'ils ne s'en iraient pas avant de savoir qui j'étais. J'ouvris donc la porte, prête à leur raconter n'importe quelle histoire (et même la vérité) qui achèterait ma tranquillité.

Les vitres et mon abrutissement avaient déformé leurs traits. Je les avais pris pour des adultes et, peut-être, des citoyens de Brobdingnag, à tout le moins. Une fois dehors, je découvris qu'il n'y avait qu'une seule personne plus grande que moi et que je n'étais qu'à peine plus jeune qu'eux. On me demanda mon nom, d'où je venais et ce qui m'avait conduit au dépôt. On accepta mes explications, à savoir que je venais de San Francisco, que mon nom était Marguerite mais qu'on me surnommait Maya et que je n'avais tout bonnement pas d'autre endroit où aller. Avec générosité, le garçon haut de taille qui déclara s'appeler Bootsie me souhaita la bienvenue et me dit que je pourrais rester aussi longtemps que je respecterais leur règlement : deux personnes du sexe opposé ne pouvaient pas dormir ensemble. En fait, à moins qu'il ne pleuve, chacun avait ses propres appartements. Comme le toit de certaines voitures fuyait, le mauvais temps contraignait au partage. On ne volait pas, non pas pour des raisons de moralité mais parce qu'un délit aurait attiré la police au dépôt. Et, puisque nous étions tous mineurs, nous aurions été expédiés à l'assistance publique ou devant des tribunaux pour enfants. Chacun avait un travail. La plupart des filles ramassaient des bouteilles et servaient, le week-end, dans des bistrots. Les garçons tondaient des pelouses, balayaient des salles de billard et faisaient les coursiers pour des petits commerçants noirs. Bootsie collectait tout l'argent qui entrait dans une bourse commune.

Au cours du mois que je passai dans le dépôt, j'appris à conduire (le frère aîné d'un garçon possédait une voiture qui marchait), à jurer et à danser. Lee Arthur était le seul membre de la bande qui vécût chez lui avec sa mère. M^{me} Arthur travaillait la nuit ; aussi, le vendredi soir, toutes les filles allaient prendre un bain chez Lee. Nous faisons notre lessive au Laundromat, mais nous rapportions chez Lee ce qui avait besoin d'être repassé. La corvée du repassage était partagée, comme tout le reste.

Le samedi soir, nous participions au concours de jitterbug, au « Chausson d'argent », que nous sachions danser ou pas. Les prix étaient tentants (25, 10 et 5 dollars respectivement pour les trois premiers couples) et Bootsie expliquait que, si nous concourions tous, nous aurions une meilleure chance de gagner. Juan, le Mexicain, était mon partenaire et, bien qu'il ne dansât pas mieux que moi, nous

faisions sensation sur la piste. Il était très petit, avec une mèche de cheveux qui pivotait sur sa tête quand il tournait, et j'étais maigre, noire et longue comme un échalas. Lors de mon dernier week-end au dépôt, nous remportâmes le second prix. Le numéro que nous exécutâmes ne pourra jamais être répété, ni décrit. Tout juste puis-je dire que la passion avec laquelle nous nous jetâmes sur la petite piste de danse ressemblait au zèle déployé dans certains matches de catch et autres corps à corps.

Au bout d'un mois, ma manière de voir avait tellement changé que je me reconnaissais difficilement moi-même. L'acceptation inconditionnelle de mes pairs avait eu raison de mon insécurité habituelle. Il est curieux que des enfants sans foyer, le limon de la frénésie guerrière, aient pu m'initier à la fraternité des hommes. Après avoir ramassé les bouteilles vides pour les vendre avec une fille blanche du Missouri, une Mexicaine de Los Angeles et une Noire de l'Oklahoma, je ne devais jamais plus me sentir aussi solidement en dehors de la race humaine. L'absence de critique dont faisait preuve notre communauté *ad hoc* m'influença et donna un ton de tolérance à ma vie.

Je téléphonai à Maman (sa voix me rappela un autre monde) et lui demandai de me faire revenir. Quand elle m'annonça qu'elle enverrait mon billet d'avion à Papa, j'expliquai qu'il serait plus simple de l'expédier directement à l'agence où j'irais le chercher. Avec la grâce caractéristique de Maman quand on lui donnait l'occasion d'être magnanime, elle accepta.

La vie très libre que nous menions me faisait penser que mes nouveaux amis ne réagiraient guère à mon départ. J'avais raison. Une fois mon billet en poche, j'annonçai, en passant, que je partirais le lendemain. Ma déclaration fut reçue avec un détachement au moins égal (à ceci près que ce n'était pas de la pose) et chacun me souhaita bonne chance. Je refusai de dire adieu au dépôt et à ma voiture et je passai donc ma dernière nuit dans un cinéma permanent. Une fille dont le nom et le visage se sont fondus dans le temps me donna « une bague d'amitié éternelle » et Juan me fit cadeau d'une mantille de dentelle noire juste au cas où je voudrais aller à l'église un de ces jours.

J'arrivai à San Francisco, amaigrie, plutôt débraillée et sans bagages. Maman me jeta un seul regard.

– Est-on rationné aussi sévèrement que ça chez ton père ? Il vaudrait mieux que tu manges un peu pour faire tenir ensemble tous ces os.

Elle s'y « mit », selon son expression, et je fus bientôt assise devant

une table, une nappe et des plats de nourriture spécialement préparés pour moi.

J'étais de retour à la maison. Et ma mère était une femme épatante. Dolorès était une idiote et, chose plus grave, une menteuse.

Après mon voyage dans le Sud, la maison me parut plus petite et plus calme, et l'éclat originel de San Francisco terni aux entournures. La sagesse ne marquait plus le visage des adultes. J'en déduisis que j'avais perdu un peu de jeunesse pour acquérir de l'expérience, mais que j'avais gagné au change.

Bailey avait beaucoup vieilli lui aussi. Plus que moi encore. Durant cet été d'adieu à l'enfance, il s'était lié avec une bande de petits marlous. Son langage s'était transformé. Il assaisonnait constamment ses phrases d'expressions argotiques comme on épice un plat. Il fut peut-être content de me revoir, mais il ne le montra guère. Quand je tentais de lui raconter mes aventures et mésaventures, il me répondait avec une indifférence qui me coupait mes effets. Vêtus de costumes zazou et coiffés de chapeaux à large bord, de longues chaînes souples accrochées à leurs ceintures, ses nouveaux compagnons encombraient le living-room et les couloirs. Ils buvaient en cachette du gin de contrebande et se racontaient des histoires cochonnes. Bien que je n'eusse aucun regret, je me disais tristement que grandir n'était pas le processus sans douleur que l'on aurait pu croire.

Une seule chose nous rapprocha, mon frère et moi. J'avais acquis le talent de danser en public. Toutes les leçons de Maman qui dansait avec tant de naturel n'avaient pas immédiatement porté leurs fruits. Mais, grâce à mon assurance, récemment et chèrement acquise, je pouvais m'abandonner aux rythmes et les laisser me propulser à leur gré.

Maman nous permit de fréquenter les bals des grands orchestres donnés dans l'auditorium surpeuplé de la ville. Nous dansions le jitterbug au son de Count Basie, le *Lindy* et le *Big Apple* au rythme de Cab Calloway, et le *Half Time Texas Hop* au tempo de Duke Ellington. En l'espace de quelques mois, le petit Bailey et sa grande sœur devinrent les célèbres fous dansants (ce qui était une description adéquate).

Bien que j'eusse risqué ma vie (involontairement) pour les défendre, la réputation, l'honneur et l'image publique de Maman cessèrent, ou presque, de m'importer. Ce n'est pas que je l'aimais moins, mais je ne me souciais désormais plus autant de tout et de chacun. Je songeais souvent à l'ennui de la vie une fois que l'on en avait expérimenté toutes les surprises. En deux mois, j'étais devenue blasée.

Maman et Bailey se débattaient dans un embrouillamini œdipien. Ils ne pouvaient ni vivre ensemble ni se passer l'un de l'autre, et pourtant les obligations de la conscience et de la société, la moralité et l'éthique dictaient une séparation. Sous un vague prétexte, Maman mit Bailey à la porte de la maison. Sous un prétexte non moins vague, il obtempéra. Bailey avait seize ans, était petit pour son âge mais brillant pour n'importe lequel, et désespérément amoureux de Maman Chérie. Ses héros à lui étaient ses amis à elle et ses amis à elle étaient de grands noms de la pègre. Ils portaient des manteaux à deux cents dollars la pièce, des chaussures à cinquante dollars la paire et des chapeaux à bord roulé. Des chemises monogrammées et des mains manucurées. Comment un adolescent de seize ans pouvait-il espérer rivaliser avec des personnages de ce calibre ? Il fit ce qu'il devait faire. Il acquit une prostituée blanche décatie, un diamant à son petit doigt et un manteau de tweed avec des manches raglan. Il ne considérait pas consciemment ses nouvelles possessions comme la clé qui lui ouvrirait toute grande l'intimité de Maman Chérie. Et elle ne se douta pas que ses préférences avaient poussé Bailey à de tels excès.

Des coulisses, j'entendis et vis la tragi-comédie atteindre peu à peu son apothéose. Intervenir, ou même simplement y songer, était impossible. Il eût été plus simple de penser à empêcher un lever du soleil ou arrêter un ouragan. Si Maman était une femme très belle à qui tous les hommes payaient tribut d'obéissance, elle était aussi une mère et « une sacrement bonne mère ». Elle ne laisserait pas son fils se faire exploiter par une prostituée blanche sur le retour qui s'apprêtait à lui voler sa jeunesse et lui gâter sa vie d'adulte. Fichtre, non !

D'autre part, Bailey était son fils tout autant qu'elle était sa mère. Il n'avait pas l'intention de se laisser humilier même par la plus belle femme du monde. Le fait qu'elle fût sa mère n'entamait en rien sa résolution.

Foutre le camp ? Ah, bon dieu, oui ! Demain ? Et pourquoi pas aujourd'hui ? Aujourd'hui ? Et pourquoi pas tout de suite ? Mais aucun d'entre eux ne pouvait bouger avant que tous les pas comptés requis eussent été négociés.

Durant des semaines d'amères disputes, je fus en proie à un étonnement désespéré. Nous n'avions pas droit aux jurons ni même à l'ironie trop voyante, mais, après avoir tourné ses mots sept fois autour de sa langue, Bailey les déposait sur Maman en gouttes de potasse. Elle lançait ses « ing bings » (des explosions passionnées propres à tondre la poitrine la plus virile) et demandait gentiment pardon ensuite (mais seulement à moi).

J'avais été exclue de leurs luttes pouvoir/amour. Ou, plus exactement, aucun des protagonistes n'ayant besoin d'une claque, on m'avait oubliée sur la touche.

Je me sentais un peu comme la Suisse au cours de la Seconde Guerre mondiale. Les obus explosaient tout autour de moi, des âmes agonisaient sous la torture et je me retrouvais impuissante dans les limites d'une neutralité imposée – l'espérance se mourait. La confrontation qui amena le dénouement eut lieu à l'improviste, un soir comme les autres. Il était plus de onze heures et je n'avais donc pas fermé ma porte avec l'espoir d'entendre Maman sortir ou bien Bailey monter en faisant grincer les marches.

Au premier étage, sur le gramophone, Lonnie Johnson chantait à tue-tête : « Demain soir, te rappelleras-tu ce que tu as dit ce soir ? » Les verres tintaient et les voix se frottaient les unes aux autres. Une soirée animait les pièces du dessous et Bailey avait défié le couvre-feu maternel de onze heures. S'il rentrait avant minuit, peut-être se contenterait-elle de le gifler de quelques-unes de ses phrases cinglantes.

Minuit vint et s'en alla, et je m'assis dans mon lit pour entamer la première de mes nombreuses réussites.

– Bailey !

Les aiguilles de ma montre formaient le V inégal d'une heure du matin.

– Oui, Maman Chérie ? (En garde. Sa voix, une poussée d'aigre-doux avec l'accent sur le « chérie ».)

– Je pense que tu es un homme... Baissez-moi ce phono ! (Ces derniers mots criés à l'adresse des fêtards.)

– Je suis ton fils, Maman Chérie. (Une rapide parade.)

– Est-il onze heures, Bailey ? (Ça, c'était une feinte destinée à prendre l'adversaire en traître.)

– Il est une heure passée, Maman Chérie. (Il avait ouvert le jeu et les coups devaient désormais être directs.)

– Clidell est le seul homme dans cette maison, et, si tu crois en être un... (Le bruit sec d'une lame de rasoir sur un cuir à aiguiser.)

– Je m'en vais sur l'heure, Maman Chérie.

Le ton déférent souligna le contenu de l'annonce. Sans coup férir, il lui avait arraché son masque.

Et maintenant, à découvert, elle n'avait plus d'autre recours que de se précipiter tête la première dans le tunnel de sa colère.

– Alors, bon dieu de merde, tourne-moi les talons en vitesse !

Et elle tourna elle-même les siens, les faisant cliqueter sur le linoléum de l'entrée tandis que Bailey grimpait en dansant l'escalier menant à sa chambre.

Quand la pluie vient finalement laver un ciel bas d'ocre boueux, nous, qui ne pouvons pas commander au phénomène, en sommes réduits au soulagement. Un sentiment quasi secret, le fait d'être témoin de la fin du monde, se laisse emporter par des choses tangibles. Même si les sensations qui suivent ne sont pas communes, du moins elles cessent d'être mystérieuses.

Bailey quittait la maison. À une heure du matin, mon petit frère qui, à l'époque de mon séjour en enfer, m'avait protégée des gobelins, des gnomes, des lutins et des démons, mon petit frère quittait la maison.

J'avais su depuis toujours l'issue inévitable et je savais aussi que, même pour lui offrir de le porter, je n'osais pas toucher à son bagage de détresse.

Je me rendis malgré tout dans sa chambre et le trouvai en train de fourrer ses vêtements bien soignés dans une taie d'oreiller. Sa maturité m'embarrassa. Dans le petit visage, fermé comme un poing, je ne découvris aucune trace de mon frère et quand, ne sachant quoi dire, je lui demandai si je pouvais l'aider, il répondit :

– Fous-moi la paix !

Je m'appuyai au chambranle de la porte, prêtant ma présence physique mais sans ajouter un mot.

– Elle veut me flanquer dehors, pas vrai ? Eh bien, je vais me tirer d'ici si vite que ça va en péter des flammes. Elle se dit une mère ? Ah ! Je veux bien me pendre ! Elle ne me reverra pas ! Je me débrouillerai. Je me débrouille toujours !

À un moment donné, il remarqua que j'étais toujours là, sur le seuil, et sa conscience alla jusqu'à se rappeler nos liens.

– Maya, si tu veux partir maintenant, viens. Je prendrai soin de toi.

Il n'attendit pas ma réponse et se remit immédiatement à se parler à lui-même.

– Je ne lui manquerai pas, et elle ne me manquera foutrement pas non plus. Qu'ils aillent se faire voir, elle et tous les autres !

Il avait fini de caser ses chaussures par-dessus ses chemises et ses cravates, et de fourrer ses chaussettes en tampon dans la taie. Il se souvint de moi à nouveau.

– Maya, tu peux prendre mes bouquins.

Je ne pleurai ni sur Bailey, ni sur Maman, ni même sur moi, mais sur la faiblesse des mortels qui n'existent que dans la mesure où la vie les tolère. Pour éviter ce sort amer, il nous aurait tous fallu renaître et renaître avec la connaissance des alternatives. Et même alors ?

Bailey attrapa la taie bosselée et passa devant moi, se dirigeant vers l'escalier. Au moment où la porte d'entrée claqua, le phono du premier étage s'empara de la maison et Nat King Cole conseilla au monde « de se redresser et de reprendre un vol à l'horizontale ». Comme si c'eût été possible, comme si les êtres humains avaient pu choisir.

Le lendemain matin, les yeux de Maman étaient rouges et son visage gonflé, mais elle arbora son sourire habituel tout en tournant sur d'infimes orbites, préparant le petit déjeuner, parlant affaires et illuminant chaque coin où elle se trouvait. Personne ne mentionna l'absence de Bailey, comme si les choses étaient telles qu'elles devaient être et l'avaient toujours été.

La maison étouffait de pensées inexprimées et je dus aller respirer dans ma chambre. Je croyais savoir où Bailey avait filé, la veille au soir, et je décidai d'aller le trouver pour lui offrir mon appui. Dans l'après-midi, je me rendis dans une maison avec une fenêtre en rotonde derrière laquelle des lettres vertes et orange proposaient des « chambres ». Une femme d'un âge indéterminé, au-dessus de trente ans, répondit à mon coup de sonnette et m'indiqua que Bailey Johnson habitait au dernier étage.

Ses yeux étaient aussi rouges que ceux de Maman le matin, mais son visage s'était un peu détendu par rapport à la veille. De manière presque cérémonieuse, je fus invitée à entrer dans une chambre meublée d'un lit recouvert d'une courtepointe propre en chenille, d'un fauteuil, d'une table et d'un feu de cheminée au gaz. Il se mit à bavarder, histoire de camoufler cette situation inhabituelle.

– Une jolie chambre, non ? Tu sais, c'est devenu très difficile de dénicher quelque chose. La guerre et le reste... Betty habite ici (il s'agissait de la prostituée blanche) et elle m'a dégoté cet endroit... Tu sais, Maya, c'est mieux ainsi... Sérieusement, je suis un homme, et il faut que je mène une vie indépendante...

Qu'il ne maudisse pas ni n'insulte le Sort ou Maman, ou du moins qu'il ne fasse même pas semblant m'exaspéra.

– Enfin (je décidai de prendre les devants), si Maman était vraiment une mère, elle n'aurait pas...

Il m'interrompit, sa petite main noire en l'air, comme si j'allais en lire les lignes.

– Attends, Maya, elle a eu raison. Vient un moment dans la vie de chaque homme...

– Bailey, tu as seize ans !

– Chronologiquement, oui. Mais ça fait des siècles que j'ai passé seize ans. De toute façon, vient un moment où un homme doit sortir des jupons de sa mère et affronter la vie tout seul... Comme je le disais à Maman Chérie, j'ai fini par...

– Quand as-tu parlé à Maman ?

– Ce matin, je disais à Maman Chérie...

– Tu lui as téléphoné ?

– Oui. Et elle est venue ici. Nous avons eu une discussion très fructueuse (il choisissait ses mots avec la précision d'un professeur de catéchisme), elle comprend parfaitement. Vient un moment dans la vie d'un homme où il doit savoir quitter l'abri du port pour affronter les hasards de l'océan... Quoi qu'il en soit, elle est en train de me faire entrer à la Southern Pacific, grâce à un de ses amis. Maya, c'est simplement pour commencer. Je débiterai comme garçon de wagon-restaurant, puis je deviendrai steward, et, quand j'aurai appris tout ce qu'il y a à apprendre, je me lancerai plus loin... L'avenir s'annonce bien... L'Homme noir ne s'est même pas encore jeté à l'assaut de tous les fronts. Personnellement, je vais mettre le paquet.

Sa chambre sentait la graisse froide, le grésil et le vieux, mais son visage traduisait la fraîcheur de ses mots et je ne me sentis ni le cœur ni le talent de le ramener à la puante réalité du monde contemporain.

Dans la pièce voisine, les putains se couchaient les premières et se levaient les dernières. Au rez-dechaussée, les jeux de hasard et les poulets rôtis allaient bon train, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Marins et soldats, sur la route fatale de la guerre, cassaient des vitres et démolissaient des serrures dans les rues à la ronde, espérant laisser ainsi leur empreinte sur un bâtiment ou dans la mémoire d'une victime. Une occasion de se perpétuer. Anesthésié par sa jeunesse, Bailey demeurait drapé dans sa décision. Si j'avais eu la moindre suggestion à présenter, il m'eût été impossible de pénétrer sa malheureuse armure. Et, plus regrettable, je ne voyais aucune suggestion.

– Je suis ta sœur et tout ce que je peux faire, je le ferai.

– Maya, ne t'inquiète pas pour moi. C'est tout ce que je te demande. Te bile pas. Je m'en tirerai au petit poil.

Je quittai sa chambre parce que – et seulement parce que – nous avions dit tout ce qu'il y avait à dire. Les mots inexprimés se heurtaient aux pensées que nous n'avions pas le talent d'articuler et

remplissaient la pièce jusqu'au malaise.

Après quoi, ma chambre eut toute la gaieté d'une prison et la séduction d'une tombe. Il me devenait impossible de rester là, mais partir n'offrait aucun attrait non plus. M'enfuir de la maison serait bien ordinaire comparé au Mexique et sans intérêt après un mois passé dans un cimetière de voitures. Mais le besoin d'un changement se fraya un chemin brutal dans mon esprit.

Eurêka ! La solution me vint avec la soudaineté d'une collision. Je travaillerais ! Maman ne serait pas difficile à convaincre : après tout, j'avais une année d'avance à l'école, et Maman prêchait ferme en faveur de l'indépendance. En fait, elle serait ravie de me voir douée d'autant de bon sens et pareille à elle sur ce plan-là (elle aimait à se proclamer « la reine des débrouillardes »).

Une fois le principe acquis, restait à décider le genre de travail pour lequel j'étais le mieux équipée. Mon orgueil d'intellectuelle m'avait empêchée de choisir la dactylographie, la sténo ou le secrétariat comme matières d'études, ce qui écartait par conséquent tout emploi de bureau. Les usines d'armement et les chantiers navals exigeaient des certificats de naissance et le mien, révélant que je n'avais que quinze ans, m'éliminerait d'office. Étaient donc exclues aussi les situations lucratives offertes dans ce domaine. Les femmes avaient remplacé les hommes sur les tramways comme wattman et receveur, et l'idée de naviguer de haut en bas sur les collines de San Francisco, en uniforme bleu marine, avec mon distributeur de tickets accroché à la ceinture, me plaisait énormément.

Maman se montra aussi accommodante que prévu. Le monde bougeait si vite, tant d'argent s'y gagnait, tant de gens mouraient à Guam ou en Allemagne, que des hordes d'étrangers devenaient des amis intimes du jour au lendemain. La vie ne valait pas cher et la mort était entièrement gratuite. Comment Maman aurait-elle pu avoir le temps de réfléchir à ma carrière académique ?

À sa question sur ce que j'avais l'intention de faire, je répondis que j'allais chercher un job dans les tramways. Elle rejeta l'idée avec un : « On ne prend pas les gens de couleur dans les tramways ! »

Je voudrais pouvoir me vanter d'une rage immédiate suivie d'une noble détermination de briser la tradition. Mais, à dire vrai, ma première réaction fut un sentiment de déception. Je m'étais déjà

imaginée avec un costume de serge bleue, un distributeur de tickets se balançant avec désinvolture à ma taille, et un sourire éclatant à l'adresse des passagers, qui illuminerait leur journée de labeur.

De la déception, je passai peu à peu par divers degrés de sentiments pour atteindre une hautaine indignation et en arriver finalement à ce point d'entêtement où l'esprit se bloque comme les mâchoires d'un bouledogue enragé.

J'irais travailler dans les tramways et je porterais un uniforme de serge bleue. Maman m'offrit son soutien et un de ses percutants commentaires :

– C'est ce que tu veux faire ? Eh bien, on ne perd jamais rien à essayer. Vas-y de tout ton cœur. Je te l'ai répété maintes fois : « je ne peux pas » égale « je m'en fiche ». Ni l'un ni l'autre ne mènent à rien.

Traduit, cela signifiait qu'il n'y avait rien qu'un individu ne pût faire et que tout devrait mériter qu'on s'y intéressât. Je ne pouvais pas espérer d'encouragement plus positif.

Dans les bureaux de la Market Street Railway Company, la réceptionniste parut aussi surprise de me voir que je le fus de trouver de vilains locaux et un décor miteux. Je m'étais plus ou moins attendue à de la moquette et à des surfaces lisses. Si je n'avais pas rencontré de résistance, peut-être aurais-je décidé de ne pas travailler pour une organisation aussi minable d'aspect. En l'occurrence, j'annonçai que j'étais venue m'enquérir d'un job. Étais-je envoyée par une agence ? demanda la réceptionniste et, quand je répliquai que non, elle m'informa que l'on n'acceptait que les candidats proposés par les agences.

Les pages spécialisées des journaux du matin étaient remplies d'offres d'emplois pour des conductrices et des receveuses et je le lui rappelai. Elle m'offrit en réponse un visage plein d'un étonnement que ma nature soupçonneuse se refusa à croire.

– Je suis candidate au poste offert dans le *Chronicle* de ce matin et j'aimerais rencontrer votre directeur du personnel...

Tandis que je m'exprimais sur un ton hautain et contemplais la pièce avec l'air de posséder un puits de pétrole dans mon jardin, des millions d'aiguilles brûlantes me picotaient les aisselles. Découvrant une porte de sortie, la réceptionniste se précipita dessus.

– Il est sorti. Il sera absent toute la journée. Téléphonez donc demain et, s'il est là, je suis sûre que vous pourrez le voir.

Puis elle fit pivoter son fauteuil sur ses vérins rouillés et je fus

censée être renvoyée de ce pas dans mes foyers.

– Puis-je vous demander son nom ?

Elle se retourna à moitié, apparemment surprise de me voir encore là.

– Son nom ? Quel nom ?

– Le nom de votre directeur du personnel.

Nous étions fermement liées par la nécessité hypocrite de jouer la scène jusqu'au bout.

– Le directeur du personnel ? Oh, il s'appelle M. Cooper mais je ne suis pas certaine que vous le trouviez ici demain. Il est... Oh, mais vous pouvez toujours essayer.

– Merci.

– Je vous en prie.

Et je passai de la pièce à l'odeur de renfermé dans une entrée sentant encore plus le moisi. Une fois dans la rue, je nous revis, la réceptionniste et moi, refaisant fidèlement un parcours écœurant de familiarité, bien que je n'eusse jamais encore affronté ce genre de situation, et elle non plus, probablement. Nous ressemblions à des acteurs qui, connaissant la pièce par cœur, étaient encore capables de pleurer à neuf sur de vieilles tragédies et de rire spontanément aux moments comiques.

Cette misérable petite confrontation n'avait aucun rapport avec moi, mon moi profond, pas plus qu'avec cette employée idiote. L'incident faisait partie d'un cauchemar à répétition, concocté des années auparavant par des Blancs stupides et qui revenait éternellement nous hanter tous. La secrétaire et moi étions comme Hamlet et Laërte dans leur scène finale où, sous le prétexte du tort causé par un ancêtre à un autre, nous étions condamnées à nous battre en duel jusqu'à la mort. Et aussi parce qu'il fallait bien que la pièce s'achevât quelque part.

Non seulement je pardonnais à l'employée, mais j'allais plus loin : j'acceptais qu'elle fût la victime, au même titre que moi, du même montreur de marionnettes.

Dans le tramway, je déposai le prix de mon passage dans la machine et la receveuse me lança l'habituel méchant regard de mépris blanc. « Avancez au fond de la voiture, s'il vous plaît, avancez ! » Elle tapota son distributeur. Son accent nasillard du Sud trancha net ma méditation et je reconsidérerai avec soin mes réflexions. Rien que des mensonges, de confortables mensonges. La réceptionniste n'était pas innocente, et moi non plus. Toute la charade que nous avions interprétée dans cette salle d'attente minable avait un rapport direct

avec moi, une Noire, et elle, une Blanche.

Je refusai d'avancer au fond du tramway et, malgré la receveuse à l'œil furieux, je demeurai sur la plateforme. Mon esprit hurlait avec une force telle que j'en avais les veines gonflées et la bouche rétrécie en pruneau.

J'OBTIENDRAI CE POSTE. JE SERAI RECEVEUSE AVEC UNE MACHINE À TICKETS PENDUE À MA CEINTURE. J'Y ARRIVERAI.

Les trois semaines suivantes se transformèrent en une ruche d'activité résolue, avec des ouvertures pour laisser entrer et sortir les jours. Les organisations noires au soutien desquelles je fis appel me renvoyèrent de l'une à l'autre comme un volant sur un court de badminton. Pourquoi insistais-je sur cet emploi en particulier ? On avait des masses d'offres de situations qui payaient deux fois plus. Les petits officiels avec qui je pus obtenir un entretien me prirent pour une folle. Peut-être l'étais-je.

Le centre de San Francisco se fit étrange et froid et les rues que j'avais intimement aimées devinrent des allées inconnues pavées de mauvaises intentions. Les vieux immeubles dont les façades rococo grises recelaient mes souvenirs des héros de la ruée vers l'or, de Robert Service, Sutter et Jack London, ne furent plus que d'imposantes structures haineusement réunies pour m'en interdire l'entrée. Mes expéditions aux bureaux des tramways adoptèrent la fréquence de celles d'un salarié. La lutte s'étendit. Je ne fus plus seulement en guerre avec le Market Street Railway mais avec le hall en marbre de l'immeuble qui abritait le siège de la compagnie, ses ascenseurs et ses liftiers.

Au cours de cette période tendue, Maman et moi fîmes nos premiers pas sur le long chemin qui, entre adultes, conduit à l'admiration réciproque. Elle ne me demandait jamais de compte rendu et je ne lui fournissais aucun détail. Mais, chaque matin, elle me préparait mon petit déjeuner, me donnait de l'argent pour mes transports et mon repas de midi, comme si je me rendais au travail. Elle comprenait la perversité de la vie, et que dans la lutte réside la joie. Que je ne fusse pas à la recherche de la gloire lui paraissait évident et que je dusse épuiser toutes les possibilités avant d'abandonner lui semblait également clair.

Un matin, au moment où je quittais la maison, elle me dit : « La vie te donnera exactement ce que tu y apporteras. Mets tout ton cœur dans tout ce que tu fais, prie et puis attends. » Un autre jour, elle me rappela que « Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes ». Elle possédait une réserve de proverbes qu'elle ressortait selon l'occasion. Bizarrement, tout assommée que je fusse par les clichés, son ton leur

donnait un air de nouveauté et me faisait en tout cas réfléchir un peu. Quand on voulut savoir plus tard comment j'avais obtenu mon emploi, je fus toujours incapable de l'expliquer exactement. Je sais seulement qu'un jour, ennuyeusement pareil à tous les précédents, je me retrouvai dans les bureaux des Tramways, attendant ostensiblement d'être reçue. La réceptionniste m'appela et me tendit une liasse de papiers. Des formulaires de demande d'emploi. Elle annonça qu'il fallait les remplir en trois exemplaires. J'eus peu de temps pour me demander si j'avais gagné ou non car les questions habituelles me rappelèrent à la nécessité de mentir adroitement. Quel âge avais-je ? Liste de mes emplois précédents, en commençant par le dernier pour remonter jusqu'au premier. Combien avais-je gagné et pourquoi avais-je quitté cet emploi ? Donner le nom de deux personnes en référence (parents exceptés).

Installés devant une petite table, mon cerveau et moi tissâmes un écheveau de demi-vérités et de complets mensonges. Je gardai un visage dénué d'expression (un vieux talent) et confectionnai prestement la fable de Marguerite Johnson, dix-neuf ans, ex-demoiselle de compagnie et chauffeur de M^{me} Annie Henderson (une dame blanche) de Stamps (Arkansas).

On me fit des prises de sang, on me fit passer des tests d'aptitude, des tests de coordination physique, des tests de Rorschach, et puis, un beau matin de grâce, je fus engagée dans la compagnie des Tramways de San Francisco, la première Noire à l'être.

Maman me donna l'argent pour mon costume de serge bleue et j'appris à remplir des plans de travail, à utiliser les poinçons et la machine à rendre la monnaie. Les jours s'empilèrent et, au dernier, je me retrouvai bringuebalée à l'arrière du trolley, souriant gentiment pour persuader mes ouailles : « Avancez au fond de la voiture, s'il vous plaît ! »

Durant un semestre entier, les tramways et moi montâmes en cahotant et redescendîmes en filant les collines pentues de San Francisco. Tout en roulant bruyamment dans Market Street avec ses bastringues pour marins esseulés, le long du refuge tranquille de Golden Gate Park et des demeures à l'air inhabité du Sunset District, je perdis un peu mon besoin du bouclier protecteur absorbant que m'offrait le ghetto noir.

Mes heures de travail étaient tellement réparties au petit bonheur qu'il me fut facile de penser que mes supérieurs l'avaient fait exprès. Maman, à qui je mentionnai mes soupçons, me dit :

– Ne t'en fais pas. Tu demandes ce que tu veux et tu paies pour ce que tu reçois. Et je m'en vais te démontrer qu'il n'y a pas de

problèmes quand tu mets les bouchées doubles.

Elle restait éveillée de façon à me conduire au dépôt des autobus à quatre heures trente du matin ou venir me chercher quand je terminais à l'aube. Sa connaissance des périls de la vie l'avait convaincue que, si j'étais en sécurité sur les transports publics, « elle n'allait certainement pas confier son bébé à un chauffeur de taxi ».

À la rentrée des classes, au printemps, je repris des études classiques. J'étais tellement plus sage et plus vieille, tellement plus indépendante, avec un compte en banque et des vêtements achetés sur mes propres deniers, que j'étais persuadée d'avoir appris et retenu la formule magique qui me ferait une place dans la vie agréable menée par mes contemporains.

Pas le moins du monde. En quelques semaines, je compris que mes condisciples et moi avançons dans des directions entièrement opposées. Ils se préoccupaient ardemment des prochains matches de football, mais moi j'avais descendu une sinistre montagne mexicaine au volant d'une automobile. Ils se passionnaient pour l'élection du prochain président du conseil des élèves, et pour la date à laquelle on les débarrasserait de leurs appareils d'orthodontie, alors que je me rappelais avoir dormi un mois dans une carcasse de voiture, et eu la responsabilité d'un tramway aux petites heures du matin.

Sans le vouloir, j'étais passée de l'ignorance de mon ignorance à la conscience de mon état de conscience. Et le pire aspect de cet état de conscience, c'est que j'ignorais ce dont j'étais consciente. Je savais que je savais très peu de chose, mais j'avais la certitude que ce qu'il me restait à apprendre ne me serait pas enseigné au lycée George Washington.

Je me mis à sécher les cours, à me promener dans le Golden Gate Park ou à errer le long des beaux comptoirs de l'Emporium. Quand Maman découvrit que je faisais l'école buissonnière, elle m'assura que, si je ne voulais pas aller en classe certains jours, à condition qu'il n'y eût pas d'examens et que mon travail se main tînt à un bon niveau, je n'avais qu'à le lui dire et rester à la maison. Elle m'expliqua qu'elle ne voulait pas qu'une femme blanche lui téléphonât pour lui dire à propos de son enfant quelque chose qu'elle ignorait. Et elle ne voulait pas être mise dans la position d'avoir à mentir à une Blanche parce que je n'étais pas suffisamment femme pour parler franchement. Cela mit un terme à mes vagabondages, mais rien ne vint illuminer la longue journée morne que représentait désormais l'école.

Être abandonnée à soi-même sur la délicate corde raide de l'ignorance adolescente, c'est expérimenter la déchirante beauté de la pleine liberté et la menace de l'éternelle indécision. Peu d'êtres

survivent à leur adolescence. La plupart succombent à la pression imprécise mais meurtrière du conformisme adulte. Il devient plus facile de mourir et d'éviter les conflits que de soutenir une bataille permanente contre les forces supérieures de la maturité.

Jusqu'à récemment, chaque génération trouvait plus pratique de plaider coupable à l'accusation d'être jeune et ignorant, plus facile d'accepter la sentence rendue par la génération précédente (qui, elle aussi, avait avoué le même crime quelques années auparavant). L'ordre de grandir tout d'un coup était plus supportable que l'horreur sans visage de cette détermination vacillante qui a pour nom jeunesse.

Les heures brillantes quand les jeunes se rebellaient contre le soleil couchant durent laisser la place à des périodes de vingt-quatre heures baptisées jours, et pourvues de surcroît de noms et de numéros.

La femme noire est assaillie dès son âge tendre par ces forces communes de la nature, en même temps qu'elle est prise entre les triples feux croisés du préjugé masculin, de l'illogique haine blanche et de l'absence de pouvoir noir.

Le fait que la femelle noire américaine émerge comme un formidable personnage est souvent accueilli avec étonnement, dégoût et même hostilité. Il est rarement accepté comme le produit inévitable du combat gagné par des survivants et qui mérite le respect sinon une acceptation enthousiaste.

Le Puits de solitude fut mon introduction au lesbianisme et à ce que je considérais comme la pornographie. Pendant des mois, ce livre fut à la fois un ravissement et une menace. Il me permit d'entrevoir le monde mystérieux de la perversité. Il stimula ma libido et je me persuadai de son côté éducatif puisqu'il m'informait des difficultés existant dans le monde secret des pervers. J'étais convaincue de ne connaître aucun pervers. J'excluais, bien entendu, les amusants pédérastes qui habitaient parfois chez nous et cuisinaient de fabuleux dîners de huit plats tandis que la sueur creusait des rigoles dans leur maquillage. Puisque tout le monde les acceptait et que, plus particulièrement, ils s'acceptaient eux-mêmes, je savais que leur rire était authentique et leurs vies de distrayantes comédies, interrompues seulement par des changements de costume et des retouches de fond de teint.

Mais les vrais monstres, « les amantes femmes » captivaient et intriguaient mon imagination. Elles étaient, d'après le livre, reniées par leurs familles, snobées par leurs amis et rejetées par toutes les sociétés. Cette punition amère leur était infligée à cause d'une condition physique à laquelle elles ne pouvaient rien.

Après ma troisième relecture du *Puits de solitude*, mon cœur saignait pour ces lesbiennes opprimées et incomprises. Je pensais que « lesbienne » était synonyme d'hermaphrodite et, quand je ne souffrais pas activement de leur malheureuse situation, je me demandais comment elles se débrouillaient pour satisfaire de plus prosaïques fonctions naturelles. Disposaient-elles d'un choix d'organes et si oui, les utilisaient-elles alternativement ou bien avaient-elles une préférence ? Ou alors j'essayais d'imaginer comment deux hermaphrodites faisaient l'amour et, plus j'y réfléchissais, moins j'y voyais clair. Il semblait qu'avoir deux exemplaires de ce dont les autres ne possédaient qu'un seul, et quatre là où les gens ordinaires en avaient simplement deux, compliquait les affaires au point d'exclure l'idée de faire l'amour tout court.

Ce fut au cours de cette période méditative que je notai combien ma voix était devenue grave : elle bourdonnait à trois ou quatre tons plus bas que celles de mes camarades de classe. Mes mains et mes pieds étaient loin d'être féminins et délicats. J'inspectai avec froideur mon corps devant le miroir. Pour une fille de seize ans, mes seins

manquaient tristement de présence. Même le plus aimable des critiques n'aurait guère pu les qualifier que de renflements dermiques. De mon buste à mes genoux, la ligne tombait droite sans le moindre fléchissement. Des filles plus jeunes que moi se flattaient d'avoir à se raser sous les bras, mais mes aisselles étaient aussi lisses que mon visage. Il existait de plus sur mon corps une mystérieuse excroissance qui défiait toute explication. Elle paraissait complètement inutile.

Puis la question commença de s'animer sous mes couvertures. Comment devenait-on lesbienne ? Quels étaient les symptômes ? La bibliothèque municipale me fournit des informations sur le produit achevé – et encore regrettablement sommaires – mais sur la formation d'une lesbienne, rien. Je découvris que la différence entre les hermaphrodites et les lesbiennes était que les premières « naissaient ainsi ». Impossible de savoir si les lesbiennes fleurissaient peu à peu ou bien connaissaient une éclosion soudaine qui les consternait tout autant qu'elle dégoûtait la société.

J'avais exploré ces livres décevants et mon propre cerveau mal meublé sans y trouver une miette de paix ou de compréhension. Entre-temps, ma voix refusait de rester dans les registres plus aigus où je tentais sciemment de l'accrocher, et je devais acheter mes chaussures au rayon « confort du troisième âge ».

Je décidai d'interroger Maman.

Un soir où Papa Clidell était au club, je vins m'asseoir sur son lit. Comme d'habitude, elle se réveilla tout de suite et complètement. (Pas de bâillements ni d'étirements avec Vivian Baxter. Soit elle dormait, soit elle était réveillée.)

– Maman, il faut que je te demande...

Devoir lui poser la question allait me tuer, car cette question même ne risquait-elle pas de faire soupçonner ma propre anormalité ? Je connaissais suffisamment ma mère pour savoir que, si j'avais commis pratiquement n'importe quel crime et lui avais confessé la vérité, non seulement elle ne me désavouerait pas, mais elle me prendrait sous sa protection. Mais, supposons que je sois en train de devenir une lesbienne, comment allait-elle réagir ? Et puis Bailey aussi m'inquiétait.

– Demande et passe-moi une cigarette.

Son calme ne me trompa pas un seul instant. Son secret dans la vie, se plaisait-elle à répéter, c'était qu'« elle espérait pour le mieux, se préparait au pire, et n'était donc jamais surprise par quoi que ce fût entre les deux ». Tout cela était bien beau, mais si sa fille unique était en train de devenir une...

Elle se poussa et tapota la couverture.

– Viens, mon poussin, mets-toi dans le lit. Tu vas finir par geler avant d’avoir posé ta question. (Il valait mieux rester là où j’étais pour le moment.)

– Maman... ma tirelire...

– Ritie, tu veux parler de ton vagin ? N’utilise pas ces expressions du Sud. Il n’y a rien à reprocher au mot vagin. C’est un terme clinique. Alors voyons, qu’est-ce qu’il lui arrive ?

La fumée se concentra sous l’abat-jour de la lampe de chevet puis se répandit dans la pièce. Je me sentis mortellement désespérée d’avoir commencé à demander quoi que ce fût.

– Bon, eh bien ?... Eh bien ? Tu as des morpions ?

Comme j’ignorais ce dont il s’agissait, je fus surprise. Je pensais que je pouvais en avoir et ça ferait mauvais effet si je disais que je n’en avais pas. D’un autre côté, peut-être que je n’en avais pas et supposons alors que je mente et que je dise que j’en avais ?

– Je ne sais pas, Maman.

– Est-ce que ça te démange ? Est-ce que ton vagin te démange ? (Elle s’appuya sur un coude et écrasa sa cigarette.)

– Non, Maman.

– Alors tu n’as pas de morpions. Si tu en avais, tu le crierais sur tous les toits !

Je n’étais ni désolée ni contente de ne pas en avoir, mais pris mentalement note de regarder le mot « morpion » lors de ma prochaine expédition à la bibliothèque.

Maman m’examina sous le nez, et seul quelqu’un connaissant bien son visage aurait pu y déceler une certaine détente des muscles et l’interpréter comme un signe d’inquiétude.

– Tu n’as pas une maladie vénérienne, non ?

La question n’était pas posée sérieusement, mais, connaissant Maman, je fus choquée par cette idée.

– Enfin, Maman, bien sûr que non ! Quelle affreuse idée !

J’étais prête à retourner dans ma chambre et à me débattre seule avec mes problèmes.

– Assieds-toi, Ritie. Passe-moi une autre cigarette.

Un instant, elle donna l’impression d’être sur le point de rire. Ce serait le pompon. Si elle riait, je ne lui dirais plus rien. Son rire me ferait accepter plus facilement mon isolement social et la monstruosité

humaine. Mais elle ne souriait même pas. Elle aspirait simplement la fumée et la retenait, les joues gonflées, avant de la souffler.

– Maman, quelque chose est en train de pousser sur mon vagin.

Voilà, c'était dit. Je saurais bientôt si elle allait me renier ou bien me faire entrer à l'hôpital pour une opération.

– Où ça sur ton vagin, Marguerite ?

Oh ! là ! là ! Ça allait vraiment très mal. Pas « Ritie » ou « Maya » ni « Bébé ». « Marguerite ».

– Des deux côtés. À l'intérieur.

Je fus incapable d'ajouter que c'étaient des pans de peau charnue qui me poussaient là-dessous depuis des mois. Il lui aurait fallu m'arracher les mots.

– Ritie, va me chercher ce gros *Webster* et puis apporte-moi une bouteille de bière.

Soudain, ce n'était plus tellement grave. J'étais de nouveau « Ritie » et elle venait de réclamer de la bière. Si ç'avait été aussi horrible que je l'avais prévu, elle aurait demandé un scotch à l'eau plate. Je lui apportai l'énorme dictionnaire, son cadeau d'anniversaire à Papa Clidell, et le posai sur le lit. Le poids creusa le matelas et Maman tourna sa lampe pour éclairer le livre.

À mon retour de la cuisine, je lui versai sa bière comme elle nous avait appris, à Bailey et moi, à verser la bière, et elle tapota le lit.

– Assieds-toi, bébé. Lis ça. (Ses doigts guidèrent mon regard sur « vulva ». Je commençai à lire.) Lis tout haut, dit-elle.

Tout cela était très clair et apparemment très normal. Maman dégusta sa bière pendant que je lisais, et, quand j'eus fini, elle m'expliqua les choses en termes de tous les jours. Mon soulagement fit fondre mes craintes qui se liquéfièrent sur mes joues.

Maman s'élança pour me prendre dans ses bras.

– Il n'y a rien dont tu doives t'inquiéter, chérie. Ça arrive à toutes les femmes. C'est simplement la nature humaine.

Je pus donc alors soulager mon cœur lourd, si lourd. Je pleurais dans le creux de mon coude.

– J'ai cru que j'étais peut-être en train de devenir une lesbienne. (Elle s'arrêta de me tapoter l'épaule et s'écarta de moi.)

– Une lesbienne ? Où diable as-tu été pêcher cette idée ?

– Ces choses qui poussaient sur ma... mon vagin, et ma voix est trop grave et mes pieds sont trop grands et j'ai pas de seins ni de hanches ni rien. Et mes jambes qui sont si maigres !

Et c'est alors qu'elle se mit à rire. Je compris aussitôt qu'elle ne riait pas de moi. Ou plutôt qu'elle riait de moi, mais à propos de quelque chose en moi qui lui plaisait. Le rire s'étrangla un peu en chemin sur la fumée de la cigarette, mais réussit enfin à éclater clairement. Je fus moi aussi obligée d'émettre un petit gloussement, bien que je ne fusse pas ravie du tout. Mais il n'est pas généreux de voir quelqu'un se réjouir de quelque chose et de ne pas lui montrer que vous comprenez sa gaieté.

Quand elle en eut fini avec son rire, elle s'en débarrassa, une cascade à la fois, et se tourna vers moi en s'essuyant les yeux.

– Je me suis arrangée, il y a bien longtemps, pour avoir un garçon et une fille. Bailey est mon petit garçon et tu es ma petite fille. Le Monsieur là-haut, Il ne commet pas d'erreurs. Il t'a donnée à moi pour que tu sois ma fille et c'est exactement ce que tu es. Et maintenant, va te laver la figure, bois un verre de lait et retourne te coucher.

Je fis ce qu'elle avait dit, mais je découvris bientôt que ma nouvelle assurance n'était pas assez grande pour remplir le vide laissé par mon vieux malaise. Elle cliquait dans mon esprit comme une pièce de monnaie dans une sébile. Je la conservais précieusement mais, moins de deux semaines plus tard, elle perdit toute sa valeur.

Une de mes camarades de classe, qui vivait avec sa mère dans un foyer de femmes seules, avait laissé passer l'heure de fermeture du foyer. Elle me téléphona pour me demander de coucher à la maison. Maman donna sa permission, à condition que mon amie téléphonât à sa mère de chez nous.

À son arrivée, je sortis de mon lit et nous allâmes nous faire un chocolat chaud dans la cuisine du haut. Puis dans la chambre, nous échangeâmes de méchants ragots sur nos amis, des fous rires sur les garçons et des plaintes sur l'école et le côté assommant de la vie. Nos rires frivoles en pleine nuit et le manque d'habitude de partager mon lit (je n'avais jamais couché avec personne sauf mes grand-mères) me firent oublier une politesse élémentaire. Mon amie dut me rappeler qu'elle n'avait pas de vêtement de nuit. Je lui passai une de mes chemises et, sans curiosité ni intérêt, je la regardai se déshabiller. À aucun moment, pour commencer, je n'eus la moindre conscience de son corps. Et puis soudain, l'espace d'une demi-seconde, j'entr'aperçus ses seins. Je fus frappée de stupeur.

Ils avaient la forme des faux seins beige clair qu'on vendait dans les Prisunic mais, eux, ils étaient vrais. Ils rendaient vivants tous les tableaux que j'avais vus dans les musées. Bref, ils étaient superbes. Un univers me séparait de mon amie. C'était une femme.

Ma chemise de nuit lui était trop étroite et trop longue et, quand

elle voulut se moquer de son allure ridicule, je découvris que l'humour m'avait abandonnée sans espoir de retour.

Eussé-je été plus vieille, j'aurais peut-être pensé que j'étais la proie d'une émotion esthétique et d'un sentiment d'envie. Mais ces possibilités ne me vinrent pas à l'esprit quand j'en avais besoin. Tout ce que je sus, c'est que j'avais été bouleversée par la vue des seins d'une femme. Et donc les mots simples et calmes de l'explication de Maman quelques semaines auparavant, ainsi que les termes cliniques de Noah Webster n'empêchaient pas le fait que, fondamentalement, il y avait quelque chose de bizarre en moi.

Je basculai plus profondément dans mon repaire de détresse. Après un examen de conscience complet, à la lumière de tout ce que j'avais lu et entendu à propos de gouines et de gousses, je conclus que je ne possédais aucune des caractéristiques notoires – je ne portais pas de pantalons, je n'avais pas de larges épaules et ne me passionnais pas pour les sports, je ne marchais pas comme un homme et je ne désirais même pas caresser une fille. Je voulais être une femme, mais il me semblait que cela fût un univers dont l'entrée devait m'être éternellement refusée.

Ce qu'il me fallait, c'était un « boy-friend ». Un petit ami clarifierait ma position vis-à-vis du monde et, plus important, vis-à-vis de moi-même. L'acquisition d'un boy-friend me servirait de guide dans cette contrée étrange et exotique des froufrous et de la féminité.

Parmi mes camarades, je ne trouvais pas preneur. Bien naturellement, les garçons de mon âge et de mon milieu étaient captivés par les filles à la peau jaune ou beige clair avec des jambes poilues et des petites lèvres lisses, et dont les cheveux « tombaient comme des crinières de chevaux ». Et même ces filles fort recherchées étaient priées « de laisser tomber ou de dire où ça se trouvait ». « Si tu ne peux pas sourire en disant oui, ne pleure pas en disant non », leur rappelait une chanson populaire à l'époque. Si les ravissantes étaient censées faire le sacrifice suprême afin « d'appartenir », que pouvait faire une fille sans attrait ? Elle, qui vivait à la périphérie tournante mais immuable de la vie, devait être prête à se comporter en « copain » le jour et peut-être la nuit. On ne lui demandait d'être généreuse que lorsque les jolies filles n'étaient pas disponibles.

Je crois que la plupart des filles laides ne sont vertueuses que grâce à la rareté des occasions de se comporter autrement. Elles s'abritent derrière un nuage d'indisponibilité (dont, après un certain temps, elles s'attribuent le mérite), largement par tactique défensive.

Dans mon cas particulier, je ne pouvais pas me cacher derrière le rideau d'une vertu volontaire. J'étais coincée entre deux forces sans

merci : la suspicion inconfortable que je puisse ne pas être une femme normale et mon appétit sexuel qui s'éveillait depuis peu.

Je décidai de prendre moi-même les choses en main (une phrase malheureuse mais juste).

Un peu plus haut que chez nous, du même côté de la rue, vivaient deux frères de belle prestance. Ils étaient sans conteste les meilleurs partis du quartier. Quitte à m'aventurer dans le domaine du sexe, je ne voyais aucune raison de ne pas pratiquer mes expériences avec ce qu'il y avait de mieux. Je ne m'attendais pas vraiment à mettre le grappin sur aucun des deux frères de manière permanente, mais je pensais que, si j'arrivais à en accrocher un temporairement, je serais peut-être capable de transformer nos rapports en une relation plus durable.

Je dressai un plan de séduction avec un effet de surprise en guise de stratagème d'ouverture. Un soir où je remontais la rue en proie au vague malaise de la jeunesse (il n'y avait tout bonnement rien à faire), le frère que j'avais sélectionné vint se prendre tout droit dans mes filets.

– Salut, Marguerite.

Il faillit ne pas s'arrêter. Je mis mon plan en action.

– Salut ! (Je plongeai.) Aimerais-tu avoir des relations sexuelles avec moi ?

Les choses se déroulaient comme prévu. Sa bouche s'ouvrit comme un portail. J'avais l'avantage et j'en profitai.

– Emmène-moi quelque part.

Sa réponse manqua de tenue mais, soyons justes, je lui avais laissé peu de chance de se montrer suave.

– Tu veux dire, demanda-t-il, que tu veux m'offrir ton cul ?

Je l'assurai que c'était exactement ce que je désirais lui offrir. Alors même que se déroulait la scène, je me rendis compte du déséquilibre de son sens des valeurs. Il croyait que je lui donnais quelque chose et, en réalité, mon intention était de lui prendre quelque chose. Sa bonne mine et sa popularité l'avaient rendu si extraordinairement prétentieux qu'elles l'empêchaient de voir ce qui se passait.

Nous allâmes dans un garni occupé par un de ses amis qui, comprenant immédiatement la situation, prit sa veste et nous laissa seuls. Le garçon éteignit promptement la lumière. J'aurais préféré qu'il la laissât, mais je ne voulais pas paraître plus agressive que je ne l'avais déjà été. Si possible.

J'étais plus excitée que nerveuse, et pleine d'espoir au lieu de crainte. Je n'avais pas réfléchi au côté purement physique d'un acte de

séduction. J'avais prévu de longs baisers sentimentaux sur la bouche et de tendres caresses. Mais il n'y eut rien de romantique dans le genou qui m'écarta les jambes ni dans le frottement d'une peau poilue contre ma poitrine.

Aucun échange de tendresse ne racheta le temps passé en tâtonnements, tractions, secousses et saccades, le tout fort laborieux.

Pas un mot ne fut prononcé.

Mon partenaire indiqua que notre expérience avait atteint son point culminant en se relevant brusquement, et mon seul souci fut alors de rentrer le plus vite possible à la maison. Peut-être soupçonna-t-il qu'on s'était servi de lui, ou bien alors son manque d'intérêt signifia que je ne lui avais donné aucun plaisir. Aucune des deux hypothèses ne me troubla.

Une fois dehors, nous nous quittâmes avec guère plus qu'un : « O.K. À un de ces jours. »

Mon expérience avec M. Freeman, neuf ans auparavant, m'avait épargné les douleurs de la défloration et, en l'absence de sentiments romantiques, ni le garçon ni moi n'eûmes l'impression qu'il s'était passé grand-chose.

Rentrée à la maison, je réfléchis à cet échec et tentai d'évaluer ma nouvelle position. Je m'étais fait un homme. J'avais été refaite. Non seulement ça ne m'avait pas plu, mais ma normalité était toujours en question.

Qu'était-il arrivé aux sensations de clair de lune sur la prairie ? Y avait-il quelque chose de si détraqué en moi que je ne pouvais pas éprouver ce sentiment qui menait les poètes à faire couler les vers à flots, Richard Arlen à braver les déserts arctiques et Veronica Lake à trahir le monde entier ?

Il semblait n'y avoir aucune explication à mon infirmité, mais, étant un produit (victime serait-il un meilleur mot ?) de l'éducation noire sudiste, je décidai que je « finirais par mieux comprendre bientôt ». Je m'endormis.

Trois semaines plus tard, sans avoir beaucoup repensé à cette nuit étrange et étrangement vide, je découvris que j'étais enceinte.

C'était la fin du monde et moi seule le savais. Les gens marchaient dans les rues comme si les trottoirs ne s'étaient pas effondrés sous leurs pieds. Ils prétendaient continuer à respirer, alors que je savais que tout l'air venait d'être aspiré par Dieu Lui-même en une monstrueuse inhalation. Moi seule suffoquais dans ce cauchemar.

Le peu de plaisir éprouvé à constater que, si je pouvais avoir un bébé, je n'étais de toute évidence pas une lesbienne fut repoussé dans un petit recoin de mon cerveau par une invasion massive de sentiments de peur, de culpabilité et de dégoût de moi-même.

De toute éternité, semblait-il, j'avais accepté mes difficultés en tant que victime malheureuse et abusée du Sort et des Furies mais, cette fois, il me fallait bien reconnaître que je ne devais cette nouvelle catastrophe qu'à moi-même. Comment pouvais-je blâmer l'homme innocent que j'avais séduit pour qu'il me fît l'amour ? Pour être profondément malhonnête, une personne doit posséder l'une de ces deux qualités : soit une ambition sans scrupule, soit un égocentrisme total. Elle doit être persuadée que, pour arriver à ses fins, gens et choses peuvent être déplacés en tout sens, ou bien convaincue qu'elle est le centre non seulement de son monde à elle, mais de tous les mondes habités par les autres. Faute de compter aucun de ces éléments dans mon caractère, j'endossai sur mes seules épaules le fardeau d'une grossesse à seize ans. Il faut bien reconnaître que je vacillai sous le poids.

Finalement, j'écrivis à Bailey qui était embarqué dans la marine marchande. Il me répondit en me conseillant de ne pas parler de mon état à Maman. Nous la savions tous deux violemment opposée aux avortements, et elle m'ordonnerait très vraisemblablement de quitter l'école. Bailey suggéra que, si j'abandonnais mes études avant d'obtenir mon diplôme, il me serait pratiquement impossible de les reprendre.

Les trois premiers mois, cependant que je m'adaptais au fait d'être enceinte (je ne liais pas vraiment ma grossesse à la possibilité d'avoir un bébé, jusqu'à quelques semaines avant l'accouchement), formèrent une période brumeuse durant laquelle les journées semblaient flotter juste au-dessous du niveau de l'eau, sans jamais émerger pleinement.

Heureusement, Maman était plus collée que le proverbial timbre-

poste à la trame de sa propre vie. Selon son habitude, elle me surveillait vaguement du coin de l'œil. Tant que j'étais en bonne santé, bien vêtue et souriante, elle n'éprouvait pas le besoin de concentrer son attention sur moi. Comme toujours, son principal souci était de vivre sa vie, et ses enfants étaient censés faire de même. Sans trop de brouhaha.

Sous son regard distrait, je devins plus rondelette et ma peau brune se fit plus lisse et plus serrée de texture, comme une crêpe cuite dans une poêle sans huile. Elle continua pourtant à ne rien soupçonner. Quelques années auparavant, j'avais établi un code qui n'avait jamais varié. Je ne mentais pas. Il était entendu que je ne mentais pas parce que j'étais trop orgueilleuse pour supporter de me faire prendre et d'avoir à me reconnaître capable d'actions moins que glorieuses. Maman avait dû conclure qu'étant au-dessus de tout mensonge j'étais aussi au-dessus de toute tromperie. Elle se trompait.

Tous mes mouvements avaient pour but de prétendre que j'étais cette innocente écolière sans de plus grave préoccupation que ses examens trimestriels. Bizarrement, en jouant ce rôle, je faillis vraiment faire mienne cette humeur capricieuse des adolescentes. À ceci près qu'il y eut des moments où je ne pouvais pas nier physiquement que quelque chose de très important prenait place dans mon corps.

Le matin, je ne savais jamais si je ne serais pas obligée de sauter du tramway juste avant la marée de nausée tiède qui menaçait de m'emporter. Une fois sur la terre ferme, délivrée du tangage du véhicule et de l'odeur des mains imprégnées de petits déjeuners, je reprenais mon équilibre et attendais le tramway suivant.

L'école retrouva sa magie perdue. Pour la première fois depuis Stamps, l'information redevint passionnante en soi. Je fouinais dans des caves de faits et me délectais de la logique des solutions mathématiques.

J'attribue ces réactions (bien qu'ignorant à l'époque que j'en avais retiré quelque chose) au fait que, durant ce qui dut être tout de même une période critique, le désespoir ne me fit pas chuter. La vie était comme un tapis roulant. Elle continuait avec détachement, sans hâte ni précipitation, et ma seule pensée était de rester debout bien droite et de garder à la fois mon secret et mon équilibre.

À mi-chemin de ma grossesse, Bailey revint et me rapporta d'Amérique du Sud un bracelet en argent repoussé, le *Look Homeward, Angel* de Thomas Wolfe et des masses de nouvelles histoires grivoises.

Tandis qu'approchait mon sixième mois, Maman quitta San Francisco pour l'Alaska. Elle y ouvrirait une boîte de nuit et avait le projet d'y rester trois ou quatre mois jusqu'à ce que l'affaire marche

bien. Papa Clidell veillerait sur moi, mais je fus plus ou moins livrée à moi-même sous le regard vacillant de nos dames pensionnaires.

Maman quitta la ville au cours d'une joyeuse fête donnée en son honneur (après tout, combien y avait-il de Noirs en Alaska ?), et je me sentis une traîtresse de la laisser partir sans l'informer qu'elle serait bientôt grand-mère.

Deux jours après la Victoire, au milieu de mes camarades de la Mission High School de San Francisco, je reçus mon brevet d'études secondaires. Le soir même au sein du désormais bien-aimé foyer familial, je dévoilai mon terrible secret et, dans un geste courageux, déposai un mot sur le lit de Papa Clidell. « *Chers parents, pardonnez-moi de causer cette honte à la famille, mais je suis enceinte. Marguerite.* »

La confusion qui suivit quand j'expliquai à mon beau-père que j'attendais le bébé d'ici trois semaines environ fut digne d'une comédie de Molière. Mais elle ne parut drôle que plusieurs années après. Papa Clidell informa Maman que « j'en étais à trois semaines ». Maman, me regardant comme une femme pour la première fois, s'exclama avec indignation : « Elle en est à bien plus de trois semaines ! » Ils convinrent tous deux que ma grossesse était beaucoup plus avancée qu'ils ne l'avaient compris tout d'abord mais trouvèrent presque impossible de croire que j'avais porté un bébé huit mois et une semaine sans qu'ils en sachent rien.

– Qui est le garçon ? s'enquit Maman.

Je le lui dis. Elle se souvenait vaguement de lui.

– Tu veux l'épouser ?

– Non.

– Veut-il t'épouser ?

Le futur père avait cessé de m'adresser la parole au cours du quatrième mois.

– Non.

– Eh bien, point final. Inutile de saccager trois vies.

Pas de condamnation ouverte ou insidieuse. Elle était Vivian Baxter Jackson. Espérant pour le mieux, préparée au pire, et jamais surprise entre-temps.

Papa Clidell m'assura que je n'avais pas de souci à me faire. Que « les femmes tombaient enceintes depuis qu'Ève avait bouffé cette fameuse pomme ». Il expédia une de ses serveuses au grand magasin I. Magnin m'acheter des robes de maternité. Les quinze jours suivants, je

les passai à courir dans la ville chez des médecins, à me faire faire des piqûres de vitamines, à acheter de la layette pour le bébé, et, à part quelques moments de solitude, à me réjouir de l'imminent heureux événement.

Après un court travail et sans beaucoup de souffrances (je décidai qu'on exagérait les douleurs de l'enfantement), j'accouchai de mon fils. Tout comme, dans mon esprit, la gratitude se confondait avec l'amour, la possession se confondit avec la maternité. J'avais un bébé. Il était superbe et à moi. Totalement à moi. Personne ne me l'avait acheté. Personne ne m'avait soutenue durant les pénibles mois sombres. J'avais été aidée dans la conception de l'enfant, mais personne ne pouvait nier que j'avais eu une grossesse immaculée.

Totalement à moi, et j'avais peur de le toucher. Revenue de l'hôpital, je restais des heures assise auprès de son berceau, fascinée par sa mystérieuse perfection. Il avait des extrémités si délicates qu'elles en paraissaient inachevées. Maman le maniait avec l'aisance d'une infirmière, mais moi, je redoutais d'avoir à changer ses langes. N'étais-je pas célèbre pour ma maladresse ? Et si je le laissais tomber ou si je pressais trop fort sur ce creux qui palpitait au sommet de sa tête ?

Un soir, Maman m'apporta dans mon lit mon bébé de trois semaines. Elle rabattit ma couverture, m'ordonna de me lever et de tenir mon fils pendant qu'elle mettait une alèse sur mon matelas. Elle m'expliqua qu'il allait dormir avec moi.

Je la suppliai en vain. J'étais certaine de lui rouler dessus, de l'étouffer ou d'écraser ses petits os fragiles. Elle refusa de m'écouter et, quelques minutes après, le joli bébé doré reposait sur le dos au milieu de mon lit, en me faisant risette.

Paralysée de peur, je m'étendis tout au bord du lit et me jurai de ne pas dormir de toute la nuit. Mais la routine repas-sommeil que j'avais entamée à l'hôpital et poursuivie sous l'égide dictatoriale de Maman l'emporta. Je perdis conscience.

Mon épaule fut secouée gentiment.

– Maya, réveille-toi, chuchota Maman. Mais ne bouge pas.

Je compris immédiatement que cela avait un rapport avec le bébé. Je me raidis.

– Je suis réveillée.

Elle alluma et dit : « Regarde le petit. » Ma frayeur était telle que je n'arrivais pas à bouger pour regarder au milieu du lit. « Regarde ton petit », répéta-t-elle. Je ne perçus pas de tristesse dans sa voix, ce qui m'aida à briser les fers de ma terreur. Le bébé n'était plus au milieu du

lit. Tout d'abord, je crus qu'il avait bougé. Mais, en y regardant de plus près, je découvris que j'étais allongée sur le ventre avec mon bras plié à angle droit. Sous la tente de la couverture, que soutenaient mon coude et mon avant-bras, le bébé dormait collé à mon flanc.

– Tu vois, murmura Maman, tu n'as pas à te soucier de faire ce qu'il faut. Si tu en as envie, alors tu le fais sans y penser.

Elle éteignit la lumière, je caressai doucement le corps de mon bébé et je me rendormis.

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com



le monde
entre vos mains

[Le Livre de Poche](http://www.livredepoche.com)

Titre original :
I KNOW WHY THE CAGED BIRDS SING

© Maya Angelou, 1969.

© Librairie Générale Française, 2012, pour la traduction française.

Couverture : © G. Paul Bishop.

Cette traduction est publiée avec l'aimable autorisation de
Random
House Publishing Group, une filiale de Random House, Inc.,
et de Christiane Besse.

ISBN : 978-2-253-11056-9

Table

Couverture

Page de titre

Remerciements

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

Page de copyright

Table des matières

1.	Couverture
2.	Page de titre
3.	Remerciements
4.	1
5.	2
6.	3
7.	4
8.	5
9.	6
10.	7
11.	8
12.	9
13.	10
14.	11
15.	12
16.	13
17.	14
18.	15
19.	16
20.	17
21.	18
22.	19
23.	20
24.	21
25.	22
26.	23
27.	24
28.	25
29.	26
30.	27
31.	28

- 32. 29
- 33. 30
- 34. 31
- 35. 32
- 36. 33
- 37. 34
- 38. 35
- 39. Le Livre de Poche
- 40. Page de copyright
- 41. Table

Pagination de l'édition papier

- 1. 9
- 2. 11
- 3. 12
- 4. 13
- 5. 14
- 6. 15
- 7. 16
- 8. 17
- 9. 18
- 10. 19
- 11. 20
- 12. 21
- 13. 22
- 14. 23
- 15. 24
- 16. 25
- 17. 26
- 18. 27
- 19. 28
- 20. 29

21. [30](#)
22. [31](#)
23. [32](#)
24. [33](#)
25. [34](#)
26. [35](#)
27. [36](#)
28. [37](#)
29. [38](#)
30. [39](#)
31. [40](#)
32. [41](#)
33. [42](#)
34. [43](#)
35. [44](#)
36. [45](#)
37. [46](#)
38. [47](#)
39. [48](#)
40. [49](#)
41. [50](#)
42. [51](#)
43. [52](#)
44. [53](#)
45. [54](#)
46. [55](#)
47. [56](#)
48. [57](#)
49. [58](#)
50. [59](#)
51. [60](#)
52. [61](#)
53. [62](#)
54. [63](#)

- 55. [64](#)
- 56. [65](#)
- 57. [66](#)
- 58. [67](#)
- 59. [68](#)
- 60. [69](#)
- 61. [70](#)
- 62. [71](#)
- 63. [72](#)
- 64. [73](#)
- 65. [74](#)
- 66. [75](#)
- 67. [76](#)
- 68. [77](#)
- 69. [78](#)
- 70. [79](#)
- 71. [80](#)
- 72. [81](#)
- 73. [82](#)
- 74. [83](#)
- 75. [84](#)
- 76. [85](#)
- 77. [86](#)
- 78. [87](#)
- 79. [88](#)
- 80. [89](#)
- 81. [90](#)
- 82. [91](#)
- 83. [92](#)
- 84. [93](#)
- 85. [94](#)
- 86. [95](#)
- 87. [96](#)
- 88. [97](#)

- 89. [98](#)
- 90. [99](#)
- 91. [100](#)
- 92. [101](#)
- 93. [102](#)
- 94. [103](#)
- 95. [104](#)
- 96. [105](#)
- 97. [106](#)
- 98. [107](#)
- 99. [108](#)
- 100. [109](#)
- 101. [110](#)
- 102. [111](#)
- 103. [112](#)
- 104. [113](#)
- 105. [114](#)
- 106. [115](#)
- 107. [116](#)
- 108. [117](#)
- 109. [118](#)
- 110. [119](#)
- 111. [120](#)
- 112. [121](#)
- 113. [122](#)
- 114. [123](#)
- 115. [124](#)
- 116. [125](#)
- 117. [126](#)
- 118. [127](#)
- 119. [128](#)
- 120. [129](#)
- 121. [130](#)
- 122. [131](#)

123. [132](#)
124. [133](#)
125. [134](#)
126. [135](#)
127. [136](#)
128. [137](#)
129. [138](#)
130. [139](#)
131. [140](#)
132. [141](#)
133. [142](#)
134. [143](#)
135. [144](#)
136. [145](#)
137. [146](#)
138. [147](#)
139. [148](#)
140. [149](#)
141. [150](#)
142. [151](#)
143. [152](#)
144. [153](#)
145. [154](#)
146. [155](#)
147. [156](#)
148. [157](#)
149. [158](#)
150. [159](#)
151. [160](#)
152. [161](#)
153. [162](#)
154. [163](#)
155. [164](#)
156. [165](#)

157. [166](#)
158. [167](#)
159. [168](#)
160. [169](#)
161. [170](#)
162. [171](#)
163. [172](#)
164. [173](#)
165. [174](#)
166. [175](#)
167. [176](#)
168. [177](#)
169. [178](#)
170. [179](#)
171. [180](#)
172. [181](#)
173. [182](#)
174. [183](#)
175. [184](#)
176. [185](#)
177. [186](#)
178. [187](#)
179. [188](#)
180. [189](#)
181. [190](#)
182. [191](#)
183. [192](#)
184. [193](#)
185. [194](#)
186. [195](#)
187. [196](#)
188. [197](#)
189. [198](#)
190. [199](#)

191. [200](#)
192. [201](#)
193. [202](#)
194. [203](#)
195. [204](#)
196. [205](#)
197. [206](#)
198. [207](#)
199. [208](#)
200. [209](#)
201. [210](#)
202. [211](#)
203. [212](#)
204. [213](#)
205. [214](#)
206. [215](#)
207. [216](#)
208. [217](#)
209. [218](#)
210. [219](#)
211. [220](#)
212. [221](#)
213. [222](#)
214. [223](#)
215. [224](#)
216. [225](#)
217. [226](#)
218. [227](#)
219. [228](#)
220. [229](#)
221. [230](#)
222. [231](#)
223. [232](#)
224. [233](#)

225. [234](#)
226. [235](#)
227. [236](#)
228. [237](#)
229. [238](#)
230. [239](#)
231. [240](#)
232. [241](#)
233. [242](#)
234. [243](#)
235. [244](#)
236. [245](#)
237. [246](#)
238. [247](#)
239. [248](#)
240. [249](#)
241. [250](#)
242. [251](#)
243. [252](#)
244. [253](#)
245. [254](#)
246. [255](#)
247. [256](#)
248. [257](#)
249. [258](#)
250. [259](#)
251. [260](#)
252. [261](#)
253. [262](#)
254. [263](#)
255. [264](#)
256. [265](#)
257. [266](#)
258. [267](#)

259. [268](#)
260. [269](#)
261. [270](#)
262. [271](#)
263. [272](#)
264. [273](#)
265. [274](#)
266. [275](#)
267. [276](#)
268. [277](#)
269. [278](#)
270. [279](#)
271. [280](#)
272. [281](#)
273. [282](#)
274. [283](#)
275. [284](#)
276. [285](#)
277. [286](#)
278. [287](#)
279. [288](#)
280. [289](#)
281. [290](#)
282. [291](#)
283. [292](#)
284. [293](#)
285. [294](#)
286. [295](#)
287. [296](#)
288. [297](#)
289. [298](#)
290. [299](#)
291. [300](#)
292. [301](#)

293. [302](#)
294. [303](#)
295. [304](#)
296. [305](#)
297. [306](#)
298. [307](#)
299. [308](#)
300. [309](#)
301. [310](#)
302. [311](#)
303. [312](#)
304. [313](#)
305. [314](#)
306. [315](#)
307. [316](#)
308. [317](#)
309. [318](#)
310. [319](#)
311. [320](#)
312. [321](#)
313. [322](#)
314. [323](#)
315. [324](#)
316. [325](#)
317. [326](#)
318. [327](#)
319. [328](#)
320. [329](#)
321. [330](#)
322. [331](#)
323. [332](#)
324. [333](#)
325. [334](#)
326. [335](#)

327.	336
328.	337
329.	338
330.	339
331.	340
332.	341
333.	342
334.	343

Points de repère

1. [Table](#)
2. [Début du contenu](#)
3. [Couverture](#)